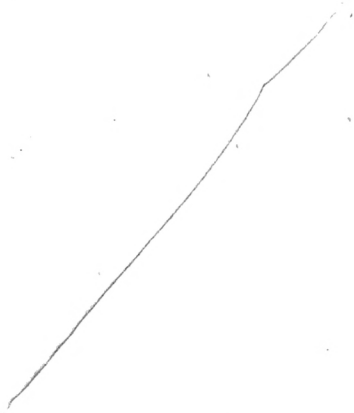
BIBL. NAZ.
VITT. EMANUELE III
148
L
55
NAPOLI

148
L
55



Digitized by Google

GALERIE

HISTORIQUE

DES HOMMES LES PLUS CELEBRES.

To. VII

Epistol. Liv. 12. 14.
Horace

GALERIE

HISTORIQUE

DES HOMMES LES PLUS CÉLÈBRES

De tous les siécles et de toutes les nations.

Contenant leurs Portraits, gravés au trait, d'après les meilleurs originaux, avec l'abrégé de leurs vies, et des observations sur leurs caractères ou sur leurs ouvrages; par une Société de gens de lettres.

Publiée par C. P. LANDON, peintre, ancien pensionnaire de l'Académie de France, à Rome; seul propriétaire de l'ouvrage.

TOME VII.

A PARIS,

Chez C. P. LANDON, quai Bonaparte, n.° 1.

DE L'IMPRIMERIE DES ANNALES DU MUSÉE.

1806.

TABLE

De la quatorzième livraison.

Avis au Relieur.

Ce feuillet doit être supprimé, en faisant brocher ou relier le volume.

---

1. Aristote.
2. Cook.
3. Mornay.
4. Henri de Montmorency.
5. Gabrielle d'Estrées.
6. Théocrite.
7. Strabon.
8. Thucydide.
9. Lopez de Véga.
10. Amyot.
11. Ptolémée.
12. S. Athanase.
13. Joseph Scaliger.
14. Henri de Rohan.
15. Catherine de Médicis.
16. Bannier.
17. Tycho-Brahé.

18. Théophraste.
19. S. Ambroise.
20. Jansenius.
21. Le Trissin.
22. Le cardinal d'Ossat.
23. Du Perron.
24. Horace.
25. Don Juan d'Autriche.
26. Davila.
27. Paul Jove.
28. Barnevelt.
29. Aldrovande.
30. Galilée.
31. Le Guide.
32. Henri de Guise.
33. De Thou.
34. Ambroise Paré.
35. Platon.
36. Ptolémée Philadelphe.

ARISTOTE.

Landon direx t

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

ARISTOTE.

Aristote, philosophe grec, chef de la secte des Péripatéticiens, naquit à Stagyre en Macédoine, l'an 381 avant J. C. Il fut disciple de Platon, et fut choisi par Philippe, roi de Macédoine, pour être précepteur d'Alexandre le Grand. Après avoir vaqué huit ans à l'éducation de ce Prince, il se retira à Athènes où il tint une école publique de philosophie dans le lycée : sa philosophie fut nommée Péripatéticienne, parce qu'il faisait ses leçons en se promenant dans un jardin.

Il a peu existé d'hommes aussi étonnans que lui par l'étendue de leurs connaissances et par la perspicacité de leur esprit. Sa poétique et sa rhétorique contiennent, sur tous les genres d'écrire, les règles les plus saines ; sa morale offre une analyse délicate de tous les penchans du cœur, et une distinction fine de toutes les vertus et de tous les vices. Dans sa logique, il développe, avec une sagacité infinie, la marche et les ressorts du raisonnement ; il lui trace la route propre à l'empêcher de s'égarer, et poursuit, dans tous leurs détours, les sophismes les plus spécieux. On n'avait pas fait de son temps assez d'expériences pour que sa physique pût être bonne, mais il a du moins le mérite d'avoir indiqué à cette science la marche qu'elle suit encore aujourd'hui, en réduisant les faits particu-

liers sous certaines loix générales qui expriment ce qu'ils ont de communs, et qu'il nommait *qualités occultes*, ou plutôt qualités dont la nature était inconnue au moment où il écrivait; principe dont ses sectateurs ont abusé, mais qui était très-raisonnable dans le sens où il l'entendait.

Mais de toutes les sciences celle qui doit le plus à Aristote, c'est l'histoire naturelle des animaux; non-seulement il en a connu un grand nombre d'espèces, mais il les a étudiés et décrits sur un plan vaste et lumineux dont peut-être aucun de ses successeurs n'a approché : on peut dire qu'il est non-seulement le premier auteur d'anatomie comparée dont nous possédions les écrits, mais encore que c'est un de ceux qui ont traité avec le plus de génie de cette branche de l'histoire naturelle, et celui qui mérite le mieux d'être pris pour modèle.

Les principales divisions que les naturalistes suivent encore dans le règne animal sont dues à Aristote, et il en avait déja indiqué plusieurs auxquelles on est revenu dans ces derniers temps, après s'en être écarté mal à propos pendant plusieurs années.

Aristote employe la même méthode dans tous ses ouvrages quels qu'en soyent les objets; il observe les faits avec attention; il les compare avec finesse, et il cherche à s'élever vers ce qu'ils ont de plus général; ainsi sa poétique est fondée

sur les ouvrages d'Homère et des grands tragiques, sa politique sur les constitutions d'un grand nombre de gouvernemens grecs et barbares ; mais il est surtout de grand secours en histoire naturelle. Alexandre, qui aimait cette science, mit à la disposition d'Aristote des sommes considérables et un grand nombre d'hommes pour poursuivre et rassembler ce que la terre et la mer ont de plus rare en animaux, et il eut toujours lui-même le soin de lui envoyer ce qu'il trouva de curieux dans les vastes pays dont il fit la conquête.

Le style d'Aristote est simple, précis, sans recherche et sans chaleur ; il semble en tout l'opposé de celui de Platon ; il est généralement clair, excepté dans les endroits où ses idées elles-mêmes ne l'étaient pas, comme il lui arrive quelquefois dans sa physique et sa métaphysique.

Aristote avait épousé, à l'âge de 36 ans, Pythias, fille d'Hermias, roi d'Atarnes ; il en eut une fille qui épousa le petit-fils de Démarate, roi de Lacédémone : il eut aussi un fils naturel nommé Nicomacus.

Après la mort d'Alexandre, il fut persécuté par les prêtres d'Athènes, et se retira à Chalcis en Eubée où il mourut 422 ans avant J. C.

Théophraste fut son successeur dans la chaire du lycée ; Neteus, son petit-fils, succéda à Théophraste. Après la mort de celui-ci, les ouvrages d'Aristote passèrent en différentes mains, jus-

qu'à la prise d'Athènes par Sylla qui les porta à Rome.

Andronic le Rhodien les rédigea et les divisa en chapitres, mais assez mal et sans se conformer au plan de l'auteur. C'est dans cet état que nous les avons; il en existe un grand nombre d'éditions et quelques traductions.

La doctrine d'Aristote et surtout sa métaphysique, encore obscurcie par ses commentateurs, avait usurpé pendant les siécles d'ignorance un empire dont les attaques de Descartes et de ses sectateurs l'avait ensuite fait tomber dans un trop grand mépris.

C. V.

COOK.

London direx.t

BIBLIOTECA NAZIONALE BRANCACCIANA FIRENZE
NAPOLI

COOK.

Cet intrépide marin naquit à Martore, le 27 octobre 1728. Son père, premier valet de la ferme de M. Skottow, le mit en apprentissage chez un Mercier; mais le jeune homme, inspiré par son génie, s'embarqua sur le *Free Love*, destiné au commerce du charbon. Il y navigua successivement comme mousse, matelot et contre-maître. La guerre de 1755 éclata. La *presse* fut générale; Cook, au lieu de se cacher, s'engagea à bord de l'Aigle. Sa bonne conduite et ses talens étaient déja si recommandables que les habitans de son hameau se réunirent pour prier le capitaine Paliser d'avancer leur compatriote. Sir Hugh, attendri par des sollicitations aussi honorables pour un jeune matelot, le fit nommer premier maître du Mercure: ce vaisseau s'étant rendu au Canada, Cook fut chargé de sonder le fleuve Saint-Laurent; il publia bientôt après la carte de son cours, jugée si exacte que l'on a cru jusqu'ici inutile d'en entreprendre une nouvelle. Etant passé sur le Northumberland, il employa ses momens de loisir à étudier Euclide et l'astronomie. A la paix de 1763, on l'envoya à Terre Neuve comme ingénieur-géographe; il adressa depuis, à la Société Royale, un Mémoire sous le titre d'*Observations d'une Eclipse de soleil dans l'île de Terre Neuve, le 5 août 1766*. Ce mémoire, qui

le fit connaître comme astronome, et sa réputation comme marin, le firent nommer en 1769 pour aller observer le passage de Vénus sur le disque du soleil dans l'île d'Othaïti que Wallis venait de découvrir. Dans cette première expédition, il fit le tour du globe, dans la direction de l'est à l'ouest; il s'assura que la Nouvelle Zélande, découverte par Tasman en 1642, est une réunion de deux îles; il parcourut le détroit qui les sépare, et que les gens de son équipage appelèrent de son nom. Il découvrit ensuite les îles de la Société, ainsi que plusieurs autres moins considérables; visita la Nouvelle Hollande et ses côtes orientales inconnues jusqu'à nos jours, et prouva qu'elle est séparée de la Nouvelle Guinée. Le succès de ce voyage le fit recevoir à son retour avec la distinction qu'il méritait; il fut nommé commandant.

A cette époque, l'opinion d'un Continent austral était encore dans toute sa force. Quiros avait eu le premier l'idée de ce continent. Les navigateurs qui suivirent ses traces ne furent pas plus heureux que lui dans leurs recherches. Le second voyage de Cook fut ordonné pour s'assurer de l'existence de cette terre inconnue; il partit le 13 juillet 1772, et confirma dans ce voyage la non-existence de ce Continent méridional déja prouvée par M. de Surville, en 1769. Ayant traversé cette partie de l'hémisphère entre le 40 et le 70.e degré de latitude, il découvrit l'île de Thulé méridionale, la Nouvelle Calédonie

qui, après la Nouvelle Zélande, forme la côte la plus étendue de la mer Pacifique, l'île de Georgie et la terre de Sandwich. A son arrivée à Londres, le 20 juillet 1775, Cook fut promu au grade de capitaine qu'il ambitionnait depuis longtemps. Son style, qui s'était perfectionné, le fit choisir pour publier lui-même la relation de son second voyage. Il adressa alors à l'Académie royale son excellent Mémoire sur les Moyens de conserver la santé des gens de mer, qui était le résultat de ses observations. Ce mémoire lui valut la médaille d'or, et l'Académie le reçut au nombre de ses membres. La destinée de Cook était de compléter en quelque sorte l'hydrographie du globe. Le passage du Nord, tant de fois cherché, fixait toujours l'attention des gouvernemens : l'amour de la science l'emporta, dans le cœur de Cook, sur le charme d'un glorieux repos dans sa patrie ; il s'offrit lui-même pour chercher ce passage. Deux fois il traversa les mers du Tropique, détermina l'exacte position de ses dernières découvertes, en fit de nouvelles, et, s'étant rendu aux côtes nord-ouest de l'Amérique, il découvrit tout ce qui était resté inconnu depuis le 43 jusqu'au 70.e degré de latitude nord. Il poussa fort loin sa route dans le canal qui sépare l'Asie de l'Amérique, s'assura de la proximité de ces deux grands Continens, visita les côtes opposées à une grande latitude, et démontra l'impossibilité du passage nord de l'Atlantique dans l'Océan Pacifi-

que. Les glaces l'ayant arrêté, il tourna ses voiles vers d'autres climats, et revint ensuite aux îles Sandwich qu'il avait découvertes quelques mois auparavant. Etant débarqué dans la baie de Cara-Ca-Cossa dans l'île d'Owhyhée, il y fut massacré, le 24 février 1780, à 55 ans, par les Sauvages qui l'avaient d'abord accueilli de la manière la plus favorable. Sa mort fut une perte irréparable pour les sciences dont il a agrandi le domaine, et particulièrement pour la géographie et la navigation qui lui doivent tant de progrès. Cook a, pour ainsi dire, inscrit son nom sur toute la ceinture du globe. Intrépide avec réflexion, ses connaissances égalaient son audace, et son audace sa prudence. On sait par quelles précautions il écartait la mort de ses vaisseaux. Sur 118 hommes qui composaient son équipage, il n'en perdit qu'un seul dans l'espace de trois ans que dura son second voyage. Des pages éloquentes ont célébré la grandeur de son génie ; un trait seul peindra la bonté de son cœur : il préférait, disait-il, la gloire qu'il avait acquise en donnant aux gens de mer les moyens de conserver leur santé, à celle qu'il retirait de ses nombreuses découvertes.

On sait l'estime qu'avait Louis XVI pour cet illustre navigateur : pendant la guerre de l'indépendance de l'Amérique, il fit défendre aux officiers de ses vaisseaux d'attaquer ceux de Cook, et leur ordonna de protéger son pavillon.

Ph. L. R.

MORNAY.

Gaultier del.t. Landon dirext.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

MORNAY.

Trop vertueux soutien du parti de l'erreur,
Qui, signalant toujours son zèle et sa prudence,
Servit également son Eglise et la France;
Censeur des courtisans, mais à la cour aimé;
Fier ennemi de Rome et de Rome estimé.

C'est ainsi que Voltaire, dans sa Henriade, a peint Philippe de Mornay, sieur du Plessis, conseiller du roi. Il avait une réputation de courage et de fermeté qu'il ne démentit dans aucune occasion. Grand homme de guerre, grand négociateur, invariable dans ses opinions, sage dans ses desseins, sévère dans ses principes, il aida souvent Henri IV de son bras et de ses avis. Rejeton d'une famille noble, ancienne et féconde en hommes illustres, Mornay naquit à Buhy, le 5 novembre 1549. Dès son jeune âge instruit, à Paris, dans les lettres, il y fit des progrès rapides, aussi bien que dans les langues savantes. Bertin de Mornay et Philippe du Bec, ses oncles, tous deux dans les ordres, voulaient qu'il prît le parti de l'Eglise; mais sa mère qui, dès l'âge de 19 ans, s'était attachée à la religion réformée, lui fit partager ses opinions. Après la Saint-Barthélemi, Mornay parcourut l'Italie, l'Allemagne et les Pays-Bas. A son retour en France, il suivit Henri de Navarre, alors chef du parti protestant; par ses conseils ce Roi

s'approcha de la Loire, attaqua Saumur, et força Henri III, roi de France, à accorder une trève aux Réformés. Il fut envoyé en 1577 pour demander des secours à Elizabeth, reine d'Angleterre. Le roi de Navarre le connaissait tellement habile dans les négociations, et sage dans sa politique, qu'il ne lui donnait jamais qu'un blanc signé, avec permission de le remplir comme il le jugerait à propos. Lorsque ce Prince parvint au trône de France, Mornay entra dans son conseil; il était déja gouverneur de Saumur. En 1592, M. de Villeroi étant venu trouver Henri IV pour l'engager à se convertir, du Plessis fut chargé de conférer avec lui, et, moins sage que Sully, s'opposa de tout son pouvoir à cette conversion. Mais, lorsqu'en dépit de ses remontrances, Henri se fut fait catholique en 1592, il s'éloigna de la cour. C'est dans ce temps qu'il fit son grand ouvrage de *l'Eucharistie* que le mérite de l'auteur rendit précieux aux Protestans. Ce livre fut le sujet de la conférence de Fontainebleau de l'an 1600. Du Perron, évêque d'Evreux, s'engagea à prouver qu'il y avait dans ce Livre plus de cinq cents citations falsifiées par Mornay : celui-ci accepta le défi; le roi nomma des juges, et assista à la conférence avec une nombreuse assemblée. Du Perron eut tout l'avantage dès la première séance; la dispute devait recommencer les jours suivans; une maladie soudaine tira Mornay de ce

mauvais pas. On le nommait le pape des Huguenots; au sujet de la dispute de du Perron, Sully répondit à Henri IV, qui lui disait : « Que vous « semble de votre pape? — Il me semble qu'il est « plus pape que vous ne pensez, car ne voyez-« vous pas qu'il donne un chapeau rouge à M. « d'Evreux. » En effet, le chapeau rouge avait été la récompense de la victoire de l'Evêque catholique à qui Mornay n'avait opposé qu'une faible défense. Outre l'ouvrage de *l'Eucharistie*, Mornay en composa plusieurs autres. Il perdit en 1606 Charlotte Arbalerte, sa femme, dont il avait eu plusieurs enfans.

Après la mort de Henri IV, lorsque Louis XIII voulut faire la guerre contre les Réformés, Mornay hasarda quelques remontrances; elles lui firent perdre son gouvernement de Saumur. En 1621, il se retira dans sa baronnie de la Forêt où il mourut le 11 novembre 1623, âgé de 74 ans. Il passa, chez ses amis et chez ses ennemis, pour le plus grand homme et le plus vertueux que le Calvinisme ait produit; mais on peut croire qu'il n'avait pas la sagesse de Sully qui, toujours resté zélé protestant, fut un des premiers à engager son roi à abjurer le Calvinisme, pour rendre la paix à l'état, et partagea avec lui tous les travaux d'un règne paternel. Mornay fut au contraire le censeur de son prince, après en avoir été l'ami, et, par son excessive rigidité, que peut-être on pourrait ap-

peler entêtement, il se restreignit au rôle de mécontent, toujours blâmable sous un bon roi. Henri, bien plus louable, lui resta toujours attaché. On connaît cette belle parole qu'il adressa à Mornay, lorsque celui-ci fut insulté gravement par un gentilhomme de ses ennemis : « Monsieur du Plessis, « j'ai un extrême déplaisir de l'outrage que vous « avez reçu, auquel je participe comme roi et « comme votre ami. Pour le premier, je vous en « ferai justice, et à moi aussi : si je ne portais que « le second titre, vous n'en avez nul de qui l'épée « fût plus prête à dégainer, ni qui y portât sa vie « plus gaiement que moi. Tenez cela pour con- « stant, qu'en effet je vous rendrai office de roi, « de maître et d'ami. »

La grande célébrité que conserve Mornay est en partie l'ouvrage de Voltaire qui lui a donné, dans la Henriade, la place qui semblait appartenir à Sully.

B. A.

HENRI DE MONTMORENCY.

Mellan del.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

HENRI DE MONTMORENCY.

Henri II, duc de Montmorency, fils du dernier connétable de ce nom, naquit le 30 avril 1595. Il avait été fait amiral dès l'âge de 18 ans, et s'était déja rendu célèbre en 1625 par une victoire navale remportée sur les Réformés à qui il reprit l'île de Rhé : mais cette charge d'amiral, ainsi que celle de connétable, ayant été supprimées en 1627, ou plutôt confondues avec le reste du pouvoir dans les attributions de Richelieu, Montmorency revint dans son gouvernement de Languedoc que lui avait laissé son père. Cette province était alors le théâtre de la guerre ; les Réformés y avaient porté toutes leurs forces, et, sous la conduite de Henri de Rohan, avaient obtenu de grands avantages sur l'armée royale. Montmorency, à la tête des troupes levées par lui-même et de sa seule autorité, fit changer la fortune et se rendit maître, au nom du roi, du Poudin, de Mirabels, Chemeras, Bays et Garlangues. Il contribua ainsi à faire triompher le parti de la cour, quoiqu'il n'eut cherché peut-être qu'à se rendre maître du Languedoc et à assurer sa propre indépendance. Mais l'autorité royale s'affermissait tous les jours davantage ; et peu de temps après, la prise de la Rochelle acheva la ruine du parti calviniste et la pacification intérieure du royaume. Cependant la guerre ayant

recommencé en Italie en 1630, Montmorency fut envoyé dans le Piémont. Il s'agissait de soutenir le duc de Mantoue, allié de la France et des Vénitiens, contre les Impériaux, les Espagnols et les Savoisiens. Ce fut contre ces armées combinées que Montmorency, avec peu de troupes, remporta près de Végliane une victoire signalée, blessa et prit lui même le général Doria. Le roi lui écrivit après cette victoire; « Je me sens obligé envers « vous autant qu'un roi le puisse être. » Louis XIII ne conserva pas un long souvenir de cette obligation. La faveur toujours croissante du Cardinal faisait à ce Ministre des ennemis de tout ce qu'il y avait de seigneurs puissans, et de tous les membres de la famille royale. Mais personne n'en conçut un déplaisir plus vif et ne prit moins la peine de le dissimuler que Montmorency. Soit que l'orgueil de son nom s'irritât de ces honneurs accordés à un favori, soit sentiment des services qu'il avait rendus lui-même, soit enfin, comme on l'a dit, que les bontés obtenues ou espérées de la reine, l'attachassent au parti de cette princesse que Richelieu persécutait, il ne chercha que les occasions de se jeter dans la révolte; il lui fallait l'appui ou du moins l'aveu d'un prince du sang: Gaston, frère du roi, prince faible, qui abandonna toujours ses amis, et qui n'avait pour toute disposition à la rebellion qu'une haine contre le Cardinal, arrive dans le Languedoc où Montmorency avait

rassemblé six à sept mille hommes; Gaston voulut d'abord lui faire partager le commandement de cette armée avec M. d'Elbeuf, son favori, et commença par là à indisposer celui qu'il venait d'appeler le vengeur de la famille royale. On put juger des funestes effets de cette condescendance au combat de Castelnaudary où Montmorency, poussé par le dépit autant que par son impétuosité naturelle, se jeta, suivi seulement de cinq ou six personnes, au milieu des bataillons ennemis, tomba percé de coups et fut pris à la vue de Gaston et de son armée. La haine implacable de Richelieu qui venait de s'exercer sur Marillac, laissait voir dès-lors quel sort attendait Montmorency. Son procès fut instruit par le parlement de Toulouse; il eut la tête tranchée dans cette ville, le 30 octobre 1632, âgé de 37 ans. Sa valeur, sa générosité, les grâces de sa personne excitèrent de vifs et universels regrets. On craignit même, de la part du peuple, quelque tentative pour le sauver; et il fut décapité dans l'hôtel-de-ville, tandis qu'on dressait ailleurs un échafaud pour tromper ses partisans. On montrait encore il y a quelques années un buste de Henri IV devant lequel se fit l'exécution. C'est en considérant ce buste et en s'adressant à son confesseur, qu'il dit; « Mon père, je regarde la figure de ce « monarque qui a été très-bon et très-généreux. » Il marcha au supplice avec beaucoup de courage, et dans les sentimens d'une grande dévotion: on a

cité, pour preuve du pardon généreux qu'il accorda à ses ennemis ; le legs qu'il fit en mourant au Cardinal, d'un tableau de Paul Véronèse de très-grand prix. Il avait au bras, lorsqu'il fut pris au combat de Castelnaudary, un brasselet avec le portrait de la reine Anne d'Autriche ; ce brasselet fut, suivant toute apparence, le plus grand obstacle à sa grâce, pour laquelle on avait intercédé auprès du roi. Marie Félice des Ursins, son épouse, qui avait contribué à sa rebellion, inconsolable de cette perte, lui fit ériger un monument dans l'église de la Visitation, à Moulins, où elle se retira, et consacra à le pleurer, le reste de ses jours.

L....x

GABRIELLE D'ESTRÉES.

Th. de Leu fecit. *Landon dirext*

BIBLIOTECA REGIONALE ANTONIO FILANGIERI
NAPOLI

GABRIELLE D'ESTRÉES.

Gabrielle d'Estrées était l'une des six filles de Jean Antoine d'Estrées, et de Françoise Babou de la Bourdaisière. Jean Antoine disait de sa femme qu'elle lui avait fourni une pépinière de filles mal sages; et cela était vrai. L'une de ces filles, abbesse de Maubuisson, fut déposée sous Louis XIII, pour ses galanteries, et enfermée aux Filles Pénitentes. Henri IV vit Gabrielle pour la première fois au château de Cœuvres, pendant les guerres civiles, et sur le champ il en devint éperdument amoureux. Un jour, pour la voir, il se déguisa en paysan, et passa au travers des gardes ennemies, non sans risque d'être pris. Le desir d'être plus à portée d'elle influa plus d'une fois sur ses plans de campagne et ses dispositions militaires. Le père de Gabrielle, qui avait de l'honneur, crut rompre ce commerce en mariant sa fille à Nicolas d'Amerval, seigneur de Liancourt; Henri IV empêcha que le mariage ne fût consommé. Quelques-uns prétendent que ce fut le roi lui-même qui fit cet arrangement, sans doute pour donner un nom et un état à sa maîtresse, et qu'il fit dissoudre le mariage aussitôt après. Quoi qu'il en soit, il eut d'abord de Gabrielle deux fils qui furent légitimés, César et Alexandre de Vendôme. Gabrielle quitta bientôt

le nom de madame de Liancourt pour celui de marquise de Monceaux, et elle prit ensuite celui de duchesse de Verneuil. Henri IV avait pour elle autant de faiblesse que d'amour. Sully prétend qu'elle en abusa souvent, en disposant des emplois les plus importans en faveur de ses parens et de ses créatures, et même en sacrifiant les intérêts du royaume à son agrandissement et à celui de sa famille. Elle exigea que le second de ses fils fût baptisé avec tout le cérémonial usité pour les enfans de France. Sully eut avec elle à ce sujet une querelle bien fameuse : elle osa le traiter de *valet* devant le roi qui lui dit : *Je me passerais mieux de dix maîtresses comme vous, que d'un serviteur comme lui.* Elle avait, dit-on, beaucoup travaillé à la conversion du roi, dans l'espoir de se faire épouser par lui quelque jour. Cet espoir se serait peut-être réalisé, malgré l'opposition courageuse de Sully, si une mort prématurée et imprévue n'était venue la surprendre au milieu de tous ses projets. Depuis César et Alexandre, elle avait eu du roi une fille nommée Henriette, et elle était enceinte du quatrième enfant, lorsque le roi, qui voulait faire ses pâques à Fontainebleau, l'envoya à Paris chez Zamet, fameux partisan, dont la maison pleine d'abondance et d'agrément était le rendez-vous ordinaire de Henri IV et de sa maîtresse. Le jeudi saint, au retour des Ténèbres, Gabrielle eut une attaque

d'apoplexie, suivie de convulsions horribles qui donnèrent lieu au soupçon d'empoisonnement, sans qu'on ait jamais bien su sur qui le faire tomber. Elle mourut, dans d'affreuses douleurs, le samedi saint, 10 avril 1599. Henri IV fut au désespoir; il fit porter le deuil à toute sa cour, et le porta lui-même. Il paraît que Sully, homme de mœurs rigides, d'une économie sévère et d'un caractère peu flexible, s'est montré un peu injuste envers une femme à qui il fallait peut-être qu'il payât souvent de grosses ordonnances, et qui quelquefois contrariait avec succès les idées qu'il voulait faire adopter au roi. Ce fut une lutte perpétuelle entre le Ministre et la Maîtresse: Henri IV essayait sans cesse de les réconcilier, sans pouvoir jamais en venir à bout. D'autres personnages du temps, entre autres d'Aubigné, dont le défaut n'était pas l'indulgence, ont parlé de la belle Gabrielle en termes beaucoup plus honorables que Sully. Ils disent qu'à tous les avantages de la figure, elle joignait toutes les qualités de l'esprit et du cœur; qu'elle usa toujours fort modérément du pouvoir qu'elle avait sur le roi; et qu'elle agit en tout de manière à ne se faire presque point d'ennemis; ce qui est constant, c'est qu'elle était d'une extrême beauté: « Cette beauté, dit d'Aubigné, ne sentait rien de « lascif. » Sa réputation n'a cependant pas été épargnée. On a prétendu qu'elle avait été amoureuse de Bellegarde, avant de connaître le roi,

et que depuis elle partageait quelquefois ses faveurs entre ces deux amans. On raconte même à ce sujet que Henri IV l'ayant surprise un jour qu'elle était avec Bellegarde, celui-ci n'eut que le temps de se cacher sous le lit, et que le roi, qui s'en était aperçu, avait demandé des confitures séches, et en avait jeté une boète à Bellegarde en disant: *Il faut que tout le monde vive.* Rien n'est moins vraisemblable que cette anecdote qui serait plus à la honte de Henri IV qu'à son honneur. On a attribué à ce Prince la chanson si connue de *Charmante Gabrielle.* Mais ce qui est plus authentique que cette chanson, c'est le Recueil des Lettres qu'il écrivait à sa maîtresse. Il lui mandait, une veille de bataille: « Si je suis vaincu, vous me connaissez assez pour « croire que je ne fuirai pas; mais ma dernière « pensée sera à Dieu, et l'avant-dernière à vous. »

A.

THÉOCRITE.

Landon direxit

NAPOLI

THÉOCRITE.

Théocrite naquit à Syracuse, environ 300 ans avant J. C. Son père se nommait Praxagoras, et sa mère Philinna : lui-même portait le surnom de Simichide, du mot grec *Simos* qui signifie Camus. Lorsque ses talens commencèrent à le faire connaître, Syracuse respirait de ses longues dissentions, sous l'autorité d'Hiéron le jeune, que le vœu libre de ses concitoyens avait appelé au trône. Théocrite lui adressa son idylle intitulée : *les Grâces*. Sa réputation ne resta point renfermée dans la Sicile; elle passa en Egypte où régnait alors Ptolémée Philadelphe, fils et successeur de Ptolémée Lagus ou Soter, l'un des principaux lieutenans d'Alexandre. Ce prince aimait les lettres : c'est lui qui forma ou du moins enrichit beaucoup cette magnifique bibliothéque d'Alexandrie, qui depuis fut incendiée pendant le siége de la ville par César, et dont les débris servirent ensuite, par l'ordre du fanatique et ignorant calife Omar, à chauffer durant six mois les bains d'Alexandrie. Ptolémée appela Théocrite à sa cour, et l'y combla de distinctions : il tint le premier rang parmi les sept poètes qui composaient, comme autant d'étoiles, la fameuse pléiade, que voulurent renouveler parmi nous Ronsard et quelques autres poètes, ses contemporains. Il eut pour amis

les hommes les plus distingués de son siècle, entre autres Aratus, l'auteur du poème des *Phénomènes* que Cicéron a traduit en vers latins. Craignant beaucoup qu'on ne le confondît avec un certain Théocrite de Chio, personnage fort satirique, il eut le soin de placer en tête de ses Idylles une inscription qui contenait tous les renseignemens propres à le faire distinguer de cet autre Théocrite. Cette précaution n'a pas empêché que quelques biographes ne s'y soyent trompés, en disant de l'auteur des Idylles qu'il avait fait des épigrammes contre Hiéron, tyran de Sicile, et que celui-ci s'en était vengé en le faisant mourir. Cela ne doit regarder que le Théocrite de Chio. On ignore de quelle manière, dans quel temps et dans quel lieu mourut celui de Syracuse. Il passe pour le premier des poètes bucoliques. Virgile l'a surpassé quelquefois, mais c'est en l'imitant. Racine disait de sa deuxième Idylle intitulée *la Pharmacentrée* ou *l'Enchanteresse*, qu'il n'avait rien vu de plus vif, ni de plus beau dans toute l'antiquité. Enfin, Boileau a dit dans son *Art poétique* :

Entre ces deux excès la route est difficile :
Suivez, pour la trouver, Théocrite et Virgile ;
Que leurs tendres écrits, par les Grâces dictés,
Ne quittent point vos mains jour et nuit feuilletés.

A.

STRABON.

NAPOLI

Landon direx.t

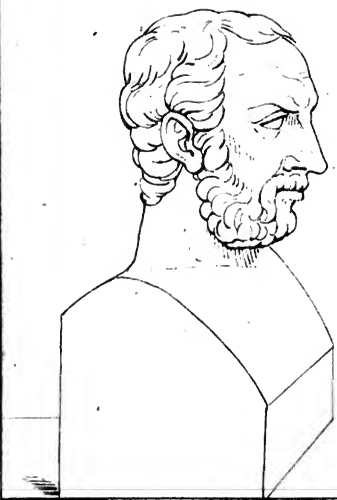
STRABON.

La connaissance de la terre a excité la curiosité de l'homme presque dès l'enfance de la société, et la géographie est une des premières sciences que l'on ait cultivées, et sur laquelle on ait écrit. Mais l'ignorance où l'on était de la véritable figure de la terre, la diversité et l'incertitude des mesures qu'ont employées les auteurs, font, des ouvrages qui nous sont restés sur cette science, une source inépuisable de dissertations et de querelles pour les savans.

Strabon, philosophe et historien, natif d'Amasie en Capadoce, tient avec Ptolémée le premier rang parmi les géographes anciens; il fut le disciple de Xenarchus, philosophe péripatéticien; mais, par la suite, il s'attacha à la secte des Stoïciens. Les dix-sept Livres qu'il a laissés sur la géographie sont un monument de la sagacité et de l'érudition de leur auteur, et prouvent qu'il était un des hommes les plus éclairés de son siécle. Cet ouvrage traite d'une moindre partie de la terre, il est moins circonstancié que celui de l'Astronome égyptien; mais Strabon avait étudié dans le plus grand détail, il avait parcouru lui-même, par terre et par mer, presque toutes les contrées dont il parle; du Pont Euxin, il avait pénétré jusqu'en Ethiopie; de l'Arménie, il avait dirigé ses voyages

jusqu'en Sardaigne : il décrit avec beaucoup d'exactitude, non-seulement la situation des lieux, mais les mœurs, le gouvernement des peuples et leurs coutumes religieuses ; il parle de l'origine des temples et des villes, et des grands hommes que chaque pays a produits. Sa Géographie est ornée d'une infinité de discussions et de traits historiques, qui la rendent précieuse pour la connaissance de l'histoire universelle de l'antiquité. Il est d'ailleurs fort succinct dans les détails qu'il donne sur le rapport des autres. Le jugement et la précision brillent partout dans son ouvrage, et font regretter la perte de ses autres écrits, et surtout celle de ses Commentaires historiques. Les particularités de la vie de Strabon sont peu connues ; il vint à Rome sous le règne d'Auguste, écrivit dans sa vieillesse, et mourut dans un âge très-avancé, vers la douzième année du règne de Tibère.

M.



THUCIDIDE.

Landon direx!

BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI

THUCYDIDE.

Thucydide d'Halimonte, bourg de l'Attique, célèbre historien grec, naquit la première année de la quatre-vingt-septième olympiade, 471 ans avant l'ère vulgaire. Il était d'une des familles les plus distinguées et les plus riches d'Athènes. Lorsqu'Hérodote lut aux Grecs le commencement de son histoire, le jeune Thucydide, âgé de quinze ans, se trouvait à Olympie. A cette lecture, il versa des larmes d'émulation, et montra dès-lors son amour pour les belles connaissances. Il eut pour maître dans l'art oratoire Antipon dont il nous a laissé l'éloge dans son huitième Livre. On prétend qu'il étudia la philosophie sous Anaxagores. Il est certain qu'il est le philosophe des historiens de l'antiquité; ses contemporains l'accusaient d'athéisme, parce qu'il ne partageait pas leurs erreurs superstitieuses. On ne le vit point se mêler des affaires publiques; son génie attendait un moment favorable pour se développer. Dès qu'il prévit la guerre du Péloponèse, il forma le dessein d'en écrire l'histoire. Sa fortune, jointe à la dot de son épouse, était considérable; il la consacra à se procurer les moyens de connaître la vérité. Il avait, dans les diverses républiques alors en armes, des personnes payées pour lui fournir des notes et des mémoires exacts sur tous

les événemens. Il fut lui-même témoin oculaire d'une partie de ce qui se passa dans l'armée d'Athènes; car on l'employa, en qualité de général, dans cette guerre dont il a transmis le souvenir à la postérité. Il s'acquit de la réputation dans plusieurs campagnes; mais on l'exila pour n'avoir pu prévenir Brasidas, général lacédémonien, et l'empêcher de se rendre maître d'Amphipolis. Ce fut pendant son exil qu'il composa les huit Livres de son Histoire qui se termine à la vingt-unième année de la guerre qui dura 28 ans. Il s'attacha surtout à une sévère exactitude; on prétend que les leçons d'Anaxagoras contribuèrent à développer en lui les germes de cette politique profonde qui le met au dessus de tous les historiens qui ont précédé Tacite. Sérieux et même sombre, Thucydide a peint son caractère dans ses écrits; il ne cherche point à briller par le nombre et l'harmonie du style, il ne songe qu'à le resserrer. Ce n'est point un narrateur agréable, c'est un penseur profond; bien peindre et bien décrire sont en lui deux qualités remarquables. Son fameux Récit de la peste d'Athènes est cité; le poète Lucrèce a traduit ce morceau qui est un des plus beaux de son poème. Le premier, Thucydide sema l'histoire d'un grand nombre de longues harangues, et Démosthènes le regardait comme un grand maître d'éloquence. Son exil dura 20 ans. Il mourut à Athènes, l'an 411 avant J. C., âgé de plus de 60 ans. B. A.

LOPEZ DE VÉGA.

M. del.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE" NAPOLI

LOPEZ DE VÉGA.

Lope Félix de Véga Carpio, nommé plus ordinairement Lopez de Véga, naquit à Madrid, en 1562, d'une famille noble. Il occupa plusieurs emplois, et porta même les armes avec quelque distinction. Il se maria deux fois : veuf de la seconde femme, il se fit prêtre, et entra dans l'ordre de Malte. Il mourut, le 27 août 1635, âgé de 73 ans. Voilà tout ce qu'on sait, ou plutôt tout ce qu'il y avait à dire d'une vie que la culture des lettres a presque entièrement remplie. Lopez de Véga fut le plus fécond des écrivains : il passe pour avoir composé plus de 2,200 comédies en vers. Caldéron, son successeur, n'en a fait que 1500. Auprès de ces hommes-là, notre Mairet était un auteur bien stérile. Lopez de Véga ne s'est point borné aux ouvrages de théâtre : on a encore de lui plusieurs poèmes, dont un a pour titre : *Nouvel Art de faire des Comédies ; Arte nueva de hazer Comedias.* On doit être curieux de connaître la poétique d'un auteur dont les pièces ne paraissent assujetties à aucune espèce de règles, tant elles sont remplies d'extravagances monstrueuses et de bouffonneries grossières. Ces défauts n'empêchent point que Lopez de Véga ne soit regardé, par ses compatriotes, comme un des plus heureux génies que l'Espagne ait produits : il est du petit nombre

des écrivains espagnols dont la réputation a franchi les Pyrénées, et s'est répandue chez les autres nations. Voltaire prétend qu'il était indigné de la barbarie où le théâtre espagnol était plongé; mais qu'il s'y soumettait, pour plaire à un peuple ignorant, amateur du faux merveilleux. Voltaire en trouve la preuve dans ce passage du poème sur l'Art de la Comédie, passage qu'il a traduit en vers et fort embelli :

Les Vandales, les Goths, dans leurs écrits bizarres,
Dédaignèrent le goût des Grecs et des Romains.
Nos aïeux ont marché dans ces nouveaux chemins;
Nos aïeux étaient des barbares.
L'abus règne, l'art tombe et la raison s'enfuit.
Qui veut écrire avec décence,
Avec art, avec goût, n'en recueille aucun fruit;
Il vit dans le mépris, et meurt dans l'indigence.
Je me vois obligé de servir l'ignorance,
D'enfermer sous quatre verroux
Sophocle, Euripide, Térence.
J'écris en insensé; mais j'écris pour des fous.

. . . . . .

Le public est mon maître, il le faut bien servir,
Il faut, pour son argent, lui donner ce qu'il aime.
J'écris pour lui, non pour moi-même,
Et cherche des succès dont je n'ai qu'à rougir.

A.

AMYOT.

E. del.t

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

Landon direx.t

AMYOT.

Jacques Amyot naquit à Melun, le 30 octobre 1513. On ne sait pas au juste quelle était la profession de son père: on sait seulement qu'elle n'était rien moins que relevée. Saint-Réal, historien fort suspect, prétend qu'Amyot s'étant enfui de la maison paternelle pour ne pas recevoir le fouet, tomba malade dans la Beausse, et resta étendu au milieu des champs; qu'un cavalier passant par là en eut pitié, le prit en croupe, le conduisit à Orléans, et le mit à l'hôpital; que l'enfant ayant été bientôt guéri, on le congédia en lui donnant seize sols qui lui servirent à se rendre à Paris; que là, une dame à qui il avait demandé l'aumône, ayant trouvé sa figure à son gré, le mit auprès de ses fils pour les suivre au collége et porter leurs livres, ce qui fut pour lui une occasion de s'instruire dont il profita avec autant d'ardeur que de succès. Saint-Réal ajoute qu'ayant été soupçonné de calvinisme comme la plupart des hommes instruits de ce temps-là, il fut obligé de se réfugier en Berri, chez un gentilhomme de ses amis qui lui confia l'éducation de ses enfans; que le roi Henri II étant venu loger dans cette même maison, il composa en l'honneur de ce prince, une épigramme grecque qui lui fut présentée par les enfans du gentilhomme; que le roi ayant jeté les

yeux dessus, dit *à d'autres, c'est du grec*; et que Michel de l'Hôpital, après avoir lu l'épigramme, et s'être assuré qu'elle était d'Amyot, dit au roi que si ce jeune homme avait autant d'esprit que de talent, il méritait d'être précepteur des enfans de France, ce qui lui arriva par la suite. Amyot, qui a écrit lui-même sa vie, raconte autrement l'histoire de sa jeunesse. S'il faut l'en croire, ses parens l'envoyèrent à Paris pour y étudier; il fit ses humanités et sa philosophie au collége du cardinal Lemoine, fut reçu maître-ès-arts à 19 ans, et suivit les cours du collége Royal nouvellement fondé. Des deux récits, quel est le véritable? D'un côté, Saint-Réal ne se faisait aucun scrupule d'adopter et même d'inventer des fables : de l'autre Amyot, dans son élévation, a pu avoir la faiblesse de vouloir cacher la bassesse et la misère de son premier état. Il est certain que dans son testament il a légué 1200 écus à l'hôpital d'Orléans *en reconnaissance de la charité* qu'il y avait éprouvée. Quant à l'anecdote de l'épigramme grecque, la fausseté en est démontrée par les faits suivans qui ne peuvent être révoqués en doute. Amyot, ses études achevées, devint précepteur des enfans d'un secrétaire d'état, qui le recommanda à Marguerite, sœur de François I, et cette princesse lui fit avoir une chaire de lecteur public en grec et en latin dans l'université de Bourges. Ce fut alors

qu'il traduisit le roman grec de *Théagène et Chariclée*. Cet ouvrage plut tellement à François I, qu'il donna l'abbaye de Bellozane à l'auteur. François I étant mort, Amyot suivit à Venise l'ambassadeur que Henri II envoyait dans cette ville. Le cardinal de Tournon le choisit pour porter au concile de Trente une protestation que le roi avait faite contre ce concile. Amyot, sans caractère public, sans lettres de créance, s'acquitta de la commission en homme ferme et adroit. Il eut le plaisir de donner une petite leçon de latin aux pères du concile qui s'offensaient de ce que le roi avait donné à leur assemblée le nom de *Conventus* qui, dans le latin moderne, signifie quelquefois *Couvent*. Il leur apprit que dans les auteurs de la bonne latinité, *Conventus* ne signifiait autre chose qu'*assemblée, réunion, concile*. Le cardinal de Tournon, auprès de qui il alla ensuite résider pendant quelque temps à Rome, parla de lui au roi avec tant d'estime, que ce prince le nomma précepteur de ses deux fils puinés, depuis Charles IX et Henri III. Il acheva dans cet emploi sa Traduction des *Hommes illustres* de Plutarque, et fit ensuite celle des *Œuvres morales*. Charles IX le nomma grand-aumônier de France, le second jour de son règne, et lui donna de plus l'abbaye de Saint-Corneille de Compiègne et l'évêché d'Auxerre. Henri III lui conserva la grande au-

mônerie, et y ajouta le titre de commandeur de l'ordre du Saint-Esprit, voulant qu'à sa considération tous ses successeurs dans cette charge y réunissent la même prérogative. Accablé par l'âge et les travaux, il se retira dans son diocèse. De Thou veut qu'il se soit montré ingrat envers son ancien élève et son bienfaiteur, en favorisant l'humeur rebelle et ligueuse des habitans d'Auxerre. D'autres historiens le lavent de ce reproche. Il mourut le 6 février 1593, dans sa soixante-dix-neuvième année, laissant plus de 200,000 écus. Il passe pour avoir été fort intéressé : *L'appétit vient en mangeant*, disait-il. Outre les Œuvres de Plutarque, il a traduit la pastorale de *Daphnis et Chloé* de Longus, sept Livres de Diodore de Sicile, et quelques traductions grecques. Il a rendu de très-grands services à notre langue. Sa traduction de Plutarque est toujours préférée à celles qui ont paru depuis. Racine l'avait prédit en disant : « Cette traduction a, dans le vieux style du traducteur, une grâce que je ne crois pas pouvoir « être égalée dans notre langue moderne. »

A.

PTOLÉMÉE.

Landon direx.t

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

PTOLÉMÉE.

Ptolémée naquit à Ptolémaïde en Egypte. Il vécut à Alexandrie, vers l'an 130 de l'ère chrétienne, sous les empereurs Adrien et Antonin. La ressemblance de son nom avec celui des souverains de l'Egypte a fait penser à quelques auteurs qu'il était de la famille royale; mais cette supposition, qui n'ajouterait rien à son mérite comme astronome, ne paraît pas fondée. La postérité a oublié sa naissance; il n'est resté que ses ouvrages.

Ptolémée a fait un grand nombre de découvertes importantes pour l'astronomie. C'est lui qui a reconnu le premier, celle des inégalités du mouvement de la lune que l'on nomme l'*érection*. Dans les premières idées que les hommes se sont faites du mouvement des astres, ils ont dû d'abord le supposer uniforme et circulaire; c'était l'hypothèse la plus simple que l'on pût imaginer. Mais, en observant avec plus de soin, on a pu bientôt s'apercevoir qu'elle ne suffisait pas à représenter les positions des astres, qui vont tantôt plus lentement, tantôt plus vîte, et qui se trouvent dans certains temps plus près de la terre, dans d'autres plus loin. On a donc été obligé de former de nouvelles hypothèses pour expliquer complètement les variations. C'est l'objet de tous

les systèmes astronomiques. Ptolémée en avait imaginé un, très-ingénieux, qui a été longtemps adopté. Il traçait autour de la terre une première circonférence, sur laquelle il faisait mouvoir le centre d'une autre circonférence, sur celle-ci le centre d'un troisième et ainsi de suite jusqu'à une dernière circonférence sur laquelle il plaçait l'astre dont il voulait représenter le mouvement. En multipliant suffisamment ces cercles, en variant convenablement leurs rayons, on parvient à suivre et à imiter toutes les irrégularités de l'astre. Mais cette hypothèse assez compliquée ne suffit pas aussi bien à représenter les variations de distance. Cet inconvénient était moins sensible du temps de Ptolémée, où l'on n'avait que très-peu de moyens d'apprécier et même d'apercevoir ces variations; aussi régnait-il alors une grande incertitude sur le rang qu'il fallait donner dans le ciel aux différens corps célestes, sur l'éloiguement de la terre où il fallait les placer, et surtout sur le centre autour duquel ils devaient exécuter leurs révolutions. Toutes ces choses sont maintenant bien connues, et l'on sait, avec la plus grande certitude, que la terre et tous les corps qui composent notre système planétaire tournent autour du soleil; mais il n'en était pas de même alors. Ptolémée adopta l'opinion vulgaire qui plaçait la terre au centre du monde; il ne connut pas ou il n'apprécia point les découvertes des Egyptiens

sur les vrais mouvemens de Mercure et de Vénus autour du soleil, non plus que les idées justes et grandes exposées par Pythagore sur l'arrangement de l'univers, idées qui, s'il les eût suivies, l'eussent conduit dès-lors à la connaissance du véritable système du monde.

Ptolémée donna une exposition complète de son système dans un grand ouvrage intitulé *Almageste*, où il rassembla toutes les connaissances astronomiques de son temps, et qui est un des plus précieux monumens de l'antiquité. Cette entreprise eût suffi à elle seule pour occuper toute la vie d'un homme moins laborieux; Ptolémée n'y borna pas son activité. On a de lui beaucoup d'autres ouvrages sur diverses parties des mathématiques, sur l'astronomie, la chronologie, et la musique qui chez les anciens faisait, comme on sait, partie des études des philosophes. Il a aussi composé un Traité d'Optique que l'on croyait perdu, mais dont il existe une traduction latine manuscrite à la Bibliothèque nationale. Enfin, un de ses ouvrages les plus importans et les plus utiles, est une Géographie en huit livres, dans lesquels il donne les diverses méthodes de projections propres à représenter le globe terrestre ou ses parties, et où il a fixé la position des lieux qui étaient connus de son temps. C'est là que l'on voit, pour la première fois, les déterminations des lieux par longitude et latitude, procédé imaginé

par Hipparque, et qui est devenu la base de toutes les cartes géographiques. Ptolémée, auteur de tant de travaux variés, a été pendant longtemps regardé comme le premier des astronomes; ses opinions ont régné après lui pendant quatorze siècles. Mais, lorsque son système fut renversé, et qu'on l'eût remplacé par des idées plus vraies de l'univers, on passa, comme cela n'est que trop ordinaire, d'une trop grande admiration à un injuste mépris. M. Laplace a réparé ce tort dans son grand ouvrage, qui est en quelque sorte l'*Almageste* de notre âge, et il a assigné à Ptolémée une place qu'on ne lui ôtera plus.

I. B.

S.t ATHANASE.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

Landon direx.t

S. ATHANASE.

La vie de ce prélat fut orageuse, anoblie par de grands travaux et par d'illustres persécutions. La paix de l'Eglise, ouvrage de la ferveur des premiers fidèles ne subsista point longtemps; l'ambition, la jalousie, l'amour des nouveautés produisirent les schismes qui déchirèrent son sein, qui exercèrent la patience de ses défenseurs et leur méritèrent l'estime et l'admiration de tous ceux qui faisaient dépendre le salut éternel de la pureté des dogmes et de l'unité de la croyance. Athanase fut élevé au siége d'Alexandrie, lieu de sa naissance, après la mort de S. Alexandre, évêque de cette ville, qui avait eu à se louer du zèle qu'il lui avait vu déployer au concile de Nicée. Il eut besoin, à son entrée dans l'épiscopat, de courage et de fermeté; Arius avait répandu, dans une partie de l'Orient, des opinions que les Orthodoxes regardaient comme très-dangereuses, puisqu'elles détruisaient la divinité du Christ, et n'en faisaient qu'une créature humaine. Les talens de cet Hérésiarque, son extrême activité, l'enthousiasme de ses disciples, la faveur que les Philosophes donnaient à un système qui se rapprochait du Théisme, la protection de plusieurs princes assuraient à la secte nouvelle tous les genres de succès. Athanase refusa de recevoir Arius à la communion, et de se trouver au concile de Césarée

où l'on devait examiner les opinions de l'illustre novateur. On reproche aux Ariens d'avoir employé contre leurs ennemis la ruse, l'imposture, les plus honteux artifices. Les livres de leurs adversaires subsistent, les leurs ont été détruits; ainsi en racontant les faits qui les chargent, on ne peut s'empêcher de montrer un peu de scepticisme.

Les Ariens et les Méléciens, selon l'Histoire ecclésiastique, voulant se venger de l'opposition d'Athanase, l'accusèrent au concile de Tyr d'avoir tué l'évêque Arsène, et d'avoir gardé la main droite du mort pour des opérations magiques. On suborna une courtisane qui se plaignit d'avoir été séduite par le saint prélat: l'indignation sans doute l'empêcha de répondre à cette charge odieuse; mais un de ses prêtres, nommé Thimothée, se tournant vers la délatrice s'écria: Vous prétendez que j'ai logé chez vous et que je vous ai deshonorée? — Oui répondit la femme, en le montrant au doigt, c'est vous-même qui m'avez fait outrage. Une telle méprise, qui composait une si éclatante justification, eût désarmé des ennemis de bonne foi; elle ne fit qu'accroître la fureur de ceux d'Athanase: il fut déposé, et relégué à Trèves par Constantin. Constantin le jeune le rappela en 338, et en 340 le concile d'Alexandrie, composé de cent évêques, le justifia de toutes les imputations dont on l'avait flétri. Le pape Jules et le concile de Sardique confirmèrent cette favorable

décision. On voit que dans ces temps de schisme et de dissentions religieuses un parti était opprimé ou favorisé, selon que le prince partageait ou détestait ses opinions. Plus les dignités ecclésiastiques étaient brillantes, plus elles étaient dangereuses. Cet état de guerre était d'ailleurs très-propre à développer les talens. On ne pouvait se soutenir sur un siége, ou le reconquérir après une disgrace, que par le courage, la fermeté, la réunion des facultés de l'esprit et des qualités de l'ame. Constance fit monter avec lui la doctrine des Ariens sur le trône. Un nouvel exil, une nouvelle condamnation fatiguèrent la patience d'Athanase. Il alla chercher la paix dans le désert où il n'eut que des cénobites pour témoins de ses vertus et pour admirateurs de ses lumières. En se vouant à la solitude, il se fût épargné de nouveaux malheurs; mais elle ne pouvait plaire à un homme qui avait le sentiment de sa supériorité, dont le génie avait besoin d'un brillant théâtre, et qui se regardait avec justice comme une des principales colonnes de l'orthodoxie. Les Payens, bien plus redoutables à l'Eglise que les sectateurs d'Arius, triomphèrent sous Julien; mais l'illustre Prélat jouit d'un retour de prospérité pendant le règne de Jovien; il s'efforça d'en tirer un parti avantageux, en sollicitant l'empereur de proposer la profession de foi du concile de Nicée, comme base invariable de doctrine. Le zèle de cet empereur ne lui servit

pas longtemps d'appui. Les persécutions exercées sous Valens forcèrent Athanase à prendre une quatrième fois la fuite. Un bâtiment élevé sur le tombeau de son père fut la retraite où il attendit son rappel. Il eut la consolation de rendre le dernier soupir au milieu de son troupeau, le 2 mai 373.

En parcourant la vie de cet homme célèbre, on est plus frappé de ses talens que de la fermeté de son caractère; on ne le voit point résister à la persécution, comme plusieurs des illustres prélats de son siècle; il s'y dérobe au contraire avec une prudence timide. Son histoire, écrite par de pieux enthousiastes, est un panégyrique; on l'y représente joignant des qualités qui ne se rencontrent guères, une humilité profonde et une grande éloquence, une extrême douceur et beaucoup d'habileté dans la controverse, un désintéressement, une abnégation sans bornes. Ses ouvrages sont moins lus que ceux de S. Chrisostôme et de S. Grégoire de Nazianze; comme ils roulent sur des points de controverse, leur intérêt cesse lorsque les doctrines qu'ils poursuivent ont cessé d'exister.

L...e

SCALIGER.

Goltzius del.t

London direx.t

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

JOSEPH SCALIGER.

Joseph Jules Scaliger naquit à Agen, le 4 août 1540, de Jules César Scaliger, célèbre par son esprit, son érudition, sa vanité et son penchant pour la satire. Le fils eut en partie les qualités du père, et il surpassa ses défauts. Moins spirituel, mais plus instruit encore que Jules, Joseph poussa beaucoup plus loin que lui l'orgueil et la causticité. Non-seulement il se vantait comme lui d'être descendu des princes *della Scala,* anciens souverains de Vérone, mais encore il se proclamait lui-même sans façon le prince de la littérature et de l'érudition, et il accablait d'injures grossières tous ceux qui osaient en douter, ou qui avaient une opinion différente de la sienne. Il était devenu le fléau des écrivains de son temps, qui frémissaient en songeant que leurs ouvrages allaient être soumis à son impitoyable censure. Aussi, pour se le rendre favorable, lui prodiguait-on des louanges extravagantes qui ne servaient qu'à redoubler son orgueil et sa dureté. Il trouva cependant un antagoniste: Scioppius, autre érudit, presqu'aussi vain que lui et encore plus riche en injures, lui lança les sarcasmes les plus amers. Il ne méritait ni tant d'outrages, ni tant d'éloges. C'était assurément un homme très-savant et un commentateur quelquefois habile; mais la saine critique et le bon goût le dirigeaient rare-

ment. A l'exemple de son père, il professait les opinions littéraires les plus erronées. Mauvais juge des écrits des autres, il donnait dans les siens trop souvent prise à la critique. Son style est loin d'avoir la force et l'élégance de celui de son père. Tous deux ont fait des vers, mais sans succès. Les principaux ouvrages de Joseph sont des Notes sur plusieurs auteurs de l'antiquité. La chronologie lui a de grandes obligations; il est le premier qui ait porté quelque jour dans cette science ténébreuse. A 22 ans, il embrassa le calvinisme; il fit ses études à Paris, et passa une partie de sa vie en France. L'université de Leyde voulut l'avoir pour professeur. Il alla prendre congé de Henri IV, s'attendant de la part de ce prince à quelques efforts pour le retenir, ou du moins à des regrets sur la perte que la France allait faire. Mais le Roi lui dit: *Hé bien! M. de l'Escale, les Hollandais vous veulent avoir, et vous font une grosse pension; j'en suis bien aise.* Puis changeant tout-à-coup de propos: *Est-il vrai, M. de l'Escale, que vous avez été de Paris à Dijon sans aller à la selle?* Scaliger professa 16 ans à Leyde, et mourut en cette ville le 21 janvier 1609, âgé de 69 ans. Il n'avait point été marié.

A.

HENRI DE ROHAN.

Porbus pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

HENRI DE ROHAN.

L'édit de 1620 qui réunissait le Béarn à la couronne de France, et restituait aux Catholiques les biens possédés depuis près de soixante ans par les Réformés, avait remis à ceux-ci les armes à la main. Parmi les chefs du parti était Henri de Rohan, deuxième du nom, né en 1579, et qui s'était signalé dès l'âge de 16 ans au siége d'Amiens. Demeuré seul fidèle aux Calvinistes par la défection des maréchaux de Lesdiguières et de Bouillon, il devint leur unique espoir, et ils l'élurent pour leur général. Il défendit d'abord Montauban contre Louis XIII, en jetant par deux fois du monde dans la place, et força le roi d'en lever le siége. Il s'empara ensuite de Montpellier, et ne le rendit qu'à la paix de 1622 qu'il avait lui-même négociée, et pour gage de laquelle il reçut le duché de Valois. La guerre recommença en 1625, et se soutint des deux côtés avec un avantage égal. C'est alors que Rohan, cherchant à mettre à profit, pour son parti, la division qui régnait entre le cardinal de Richelieu et le ministre anglais Buckingham, obtint de celui-ci l'armement d'une flotte de cent vaisseaux de transport, et une descente de sept mille hommes dans l'île de Rhé. Le plan échoua et ne servit qu'à faire briller le courage des Rochellois et le génie opiniâtre de Richelieu qui soumit la ville. La mère et la sœur du

duc de Rohan y étaient demeurées pendant le siége, souffrant comme les autres la plus dure disette, et encourageant les citoyens. Quant à lui, sans se laisser abattre, il traita avec le roi d'Espagne et en obtint un secours d'hommes et d'argent : mais, voyant le reste de son parti écrasé par de nouvelles défaites, il parvint encore à lui ménager une paix aussi bonne qu'il pouvait l'espérer, et traita avec le roi, pendant que le parlement le condamnait comme rebelle. Toutefois après cette paix de 1629, Rohan se retira à Venise où il composa divers ouvrages qui attestent la profondeur de ses vues. On lit dans un Mémoire écrit par la duchesse de Rohan, sa femme, qu'il y eut, entre le Grand-Seigneur et lui un traité de vente de l'île de Chypre, moyennant cent mille écus, et vingt mille écus par an de tribut : ce traité n'eut point son exécution. En 1633, Rohan, envoyé avec un commandement dans la Valteline, battit les Espagnols sur les bords du lac de Côme ; mais il ne put empêcher les Grisons de s'accommoder avec l'Espagne, et se vit forcé de retirer ses troupes. C'était le tort du ministère qui ne lui avait pas envoyé les subsides promis ; craignant qu'on ne voulût le lui imputer, il demeura en Suisse ; et, l'année d'après, il alla servir dans l'armée du duc de Saxe Weymar, son ami, qui faisait la guerre contre les Impériaux, et assiégeait Rhinfeld. Le duc de Rohan y fut blessé, et mourut à l'abbaye de Kœnigfelden, près de Berne, en 1638.

L....x.

CATHERINE DE MEDICIS.

M. del.t

Landon direxit

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

CATHERINE DE MÉDICIS.

Catherine de Médicis, reine de France, eut de grands défauts et de grandes qualités. Elle était belle, d'une taille majestueuse et d'un abord prévenant; protectrice des arts qu'elle aimait, sa cour leur fut toujours ouverte, mais son imagination ardente et son avidité pour les plaisirs donnèrent à son règne un goût de galanterie qui fut poussé jusqu'à la licence. Catherine était plus circonspecte qu'entreprenante; au défaut de la mâle vigueur d'un chef, elle avait toute l'astuce de son sexe et de son pays. Elle ne fut ni méchante pour le plaisir de l'être, ni bonne par principe ou par une pente naturelle; ses vertus et ses vices dépendirent toujours des momens et des circonstances. Aujourd'hui favorable aux Religionaires demain rendue aux Guises, elle varia sans cesse dans ses projets et dans ses opinions. Fille unique et héritière de Laurent de Médicis, deuxième du nom, mort en 1519, elle naquit à Florence, le 13 avril de la même année. Son mariage avec Henri de France, alors duc d'Orléans, et depuis dauphin et roi, fut traité à Marseille en 1533, et consommé à Paris au milieu des fêtes. Ce ne fut qu'après dix ans de stérilité que Catherine eut des enfans. Déjà le Calvinisme naissant se répandait dans le royaume, malgré les édits, les

menaces, les gibets et les buchers ; déja même il comptait plusieurs prosélytes à la cour, lorsque Henri II mourut en 1559, et laissa Catherine régente avec quatre fils en bas âge. François II l'aîné, âgé de 16 ans, occupa le trône sous la tutelle de sa mère qui nomma au ministère le cardinal de Lorraine et le duc de Guise, oncles maternels du jeune roi. Les persécutions contre les Calvinistes, interrompues par le changement de règne, se renouvelèrent alors. L'un deux, Anne du Boug, conseiller au parlement, est pendu et brûlé; son parti irrité prend les armes; le dessein est formé d'enlever le jeune roi et de renverser le ministère. La conjuration se découvrit, et les coupables furent exécutés aux yeux mêmes de Catherine et de toute sa cour. Le prince de Condé, regardé comme chef de parti, fut arrêté, mis dans les fers, et se vit prêt à payer de sa tête les craintes qu'il inspirait à la reine. La mort de François II, arrivée en 1560, fit naître quelques soupçons contre Médicis; mais elle ne fut jamais convaincue. Régente de nouveau sous Charles IX, elle fait sortir le prince de Condé de prison, pour gagner le roi de Navarre, Antoine de Bourbon, qui promet soumission entière. Les disgraciés rentrent en faveur; bientôt le parti des Bourbons demande l'éloignement des deux ministres. Sacrifier les Guises, c'était se mettre elle et ses enfans à la merci de leurs ennemis qui, soutenus d'une ligue trop puissante, lui

faisaient appréhender une révolution dans la religion et dans l'état. Catherine eut donc recours à ses moyens ordinaires ; elle négocia, se proposa pour médiatrice, et gagna du temps. Mais, lorsqu'elle vit que les Guises, excités sourdement par le roi d'Espagne, gagnaient le roi de Navarre, se réunissaient au connétable de Montmorenci, et se mettaient en état de se passer de sa protection, elle montra des égards pour les Calvinistes, et accorda à leurs instances le colloque de Poissy, époque remarquable dans notre histoire. Il s'ouvrit, le 9 décembre, en présence de Charles IX, de Catherine, de la noblesse et du clergé, et se passa en vaines délibérations. Un an après, les Réformés eurent permission d'officier en public. Cette liaison de la Reine avec eux effraya les Catholiques ; ils appelèrent à leur secours François de Guise, alors éloigné de la capitale. Son retour à Paris fait trembler la Reine qui craint d'être écrasée par sa puissance ; elle se jette elle et son fils sous la sauve-garde du prince de Condé. Forcée, peu après, de se remettre entre les mains des Guises qui viennent chercher le roi à Fontainebleau où elle l'avait fait venir, elle favorise toujours Condé en secret ; aussi les ordres de la cour aux gouverneurs des provinces n'avaient ni liaisons ni suite. Les lettres du Duc, dit Tavannes, portaient qu'il fallait tout tuer ; celles de la Reine qu'il fallait tout conserver. Le parti des Réformés s'accroissait de jour en jour ; les meur-

tres, les pillages, les incendies se succédaient. Catherine, qui vit les Calvinistes devenus formidables, se rangea de nouveau et pour toujours du côté des Catholiques; elle fit proposer des arrangemens qui ne furent point acceptés, et déclara ce parti qu'elle venait d'abandonner, criminel de lèse-majesté. Deux fois on en vient aux mains, deux fois la paix est conclue, et deux fois la violation des traités ramène la guerre. La Reine assiége en personne Rouen, lieu de ralliement des confédérés; emportée de vive force, cette ville est livrée au pillage pendant trois jours. Le roi de Navarre, blessé à ce siége, survit peu de jours à sa blessure, et Guise, atteint d'un coup de pistolet par Jean Poltrot, lorsqu'il poussait la prise d'Orléans par ordre de Médicis, meurt en 1563. Condé, prisonnier de nouveau, n'est rendu à la liberté que sous condition de dissiper son armée. La Reine fait déclarer alors son fils majeur au parlement de Normandie. Après de nouveaux combats et l'assassinat de Condé par Montesquiou, capitaine aux gardes, Catherine, à force de négociations, de belles promesses et d'intrigues, fait accepter la paix aux confédérés pour la troisième fois; mais, en la proposant, elle avait déjà le dessein de la rompre de la manière la plus tragique. Le crime ne lui coûtait rien pour dominer. Charles IX, de bonne foi, se liait avec les Calvinistes; Catherine les noircit dans son esprit. Ils veulent, abolir, dit-elle, la religion catholique, s'emparer de

l'administration des affaires, et laisser le roi sans pouvoir; elle le conduit au point d'approuver l'assassinat de l'amiral Coligny. Ce chef des Protestans ne fut que blessé légèrement; il se plaignit à la cour; la reine promit de faire poursuivre les criminels; tandis qu'elle l'accusait encore auprès du roi de fomenter de nouveaux troubles. Charles IX se laissa persuader, et l'on arrêta enfin le massacre général des Calvinistes; Catherine se chargea d'en ordonner l'exécution fixée par elle-même au jour de Saint-Barthélemy, 24 août 1572. Personne n'ignore les détails de cette effroyable journée, dans laquelle manqua de périr Henri de Navarre que Catherine avait attiré à la cour, en lui faisant épouser Marguerite sa fille. Les malheureux Protestans, échappés au fer des bourreaux, se rassemblèrent à la Rochelle; la guerre se ralluma encore, et Charles IX, succombant à une maladie funeste, sa mère fut régente pour la troisième fois. Les premiers jours de sa nouvelle administration furent marqués par un acte de vigueur qui pouvait effrayer les ennemis qui lui restaient; elle fit condamner à mort Montgommeri, l'un des chefs les plus accrédités des Protestans. La mort du cardinal de Lorraine lui fut aussi attribuée. Une nouvelle ligue se forma, et Médicis tenta de regagner le jeune roi de Navarre. On attendait Henri III qui venait de quitter la Pologne pour prendre en France les rênes du gouvernement; la Régente

avait pour but de tenir les affaires en équilibre jusqu'à l'arrivée du Roi; elle y réussit. Henri arriva, les guerres recommencèrent; mais Catherine n'eut plus que peu de part aux décisions, ainsi qu'elle avait paru le prévoir avec douleur. La journée des Barricades, en 1588, la rendit un moment nécessaire; Henri de Guise, fier de l'attachement du peuple, semblait braver la cour et le roi; tandis que les Parisiens éclataient en murmures contre leur souverain, il se promenait au milieu d'eux, et, par des manières prévenantes, s'attachait les esprits aigris par la sévérité royale. Catherine entama avec lui une négociation qui ne réussit pas. Quelque temps après Guise fut assassiné par l'ordre de Henri III, malgré la Reine qui trouvait le coup impolitique. Elle mourut en 1589. Cette femme, qui fit tant de bruit pendant sa vie, expira presque sans qu'on y songeât. Elle survécut à trois de ses fils, et vit le sceptre prêt à tomber des mains du quatrième. Elle ne paraît pas avoir eu plus de religion que de bonne foi, et se livra souvent à des pratiques superstitieuses. Enfin de quelque manière que l'on considère son caractère et ses actions, il faut la regarder comme une femme ambitieuse, que le desir de régner occupa sans cesse, et qui, n'ayant jamais fait un noble emploi de son pouvoir, reste sans excuse pour tous les crimes qu'il lui coûta.

B. A.

BANNIER.

Mirevelt pinx.t *Landon direx.t*

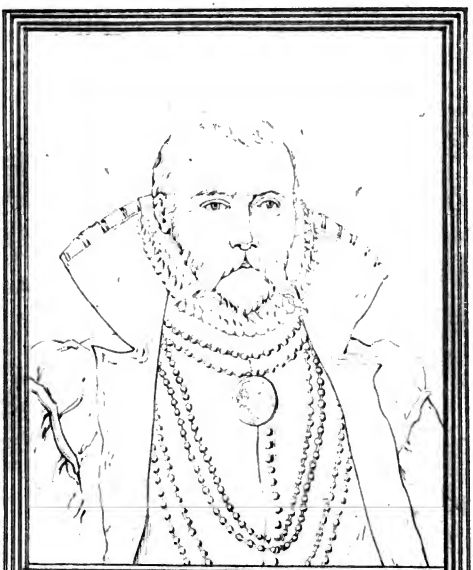
BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

BANNIER.

Jean Bannier, né en Suède en 1601, était élève de Gustave Adolphe, à qui il ressemblait beaucoup de figure. Il soutint dignement la gloire de son maître, et sut lui assurer le fruit de ses conquêtes. Contemporain des Turenne et des Condé, son nom aurait peut-être plus de célébrité s'il avait eu à les combattre; mais la France et la Suède étaient alors réunies contre ce Ferdinand II, empereur d'Allemagne, dont l'imprudente ambition avait allumé une guerre qui ne devait finir qu'au bout de 30 années, par la dévastation de l'Allemagne et l'abaissement de la maison d'Autriche. Tant que Gustave vécut, il sembla suffire à tout, et l'on a à peine occasion de connaître ses généraux; mais, après sa mort, Bannier, nommé généralissime des armées suédoises, défait deux fois les Saxons, passe dans la Misnie, y soumet plusieurs villes, et remporte sur les Impériaux la bataille de Vitstoc. En 1639, ayant reçu de Suède un renfort de 8,000 hommes, il entre dans la Bohème, défait Mozarini près de Chemtitz, et Hoskirch près de Prague. Peu de généraux paraissent avoir été aussi avares du sang de leurs soldats; c'était chez lui un système qui ne tenait pas seulement à la difficulté où il était de se recruter. On a de lui des Préceptes sur la guerre

qui prouvent qu'il n'aimait à rien hasarder. Il était aussi fort sévère sur la discipline, et disait qu'accorder le pillage des villes aux soldats, c'était vouloir les perdre. Cette raison l'avait, dit-on, empêché de prendre la capitale de la Bohême. Ces principes de modération s'alliaient, dans Bannier, à des passions extrêmement violentes, dont une épouse chérie sut longtemps modérer la fougue. Elle mourut, en le suivant dans ses expéditions. Bannier témoigna de cette perte un regret plus vif que durable; car, en conduisant à Erfort les restes de cette femme adorée, le hasard lui fit voir une jeune princesse de Bade dont il devint éperdument amoureux. Depuis lors, il se livra tout entier à sa passion; et, ayant obtenu le consentement du marquis de Bade, il quitta tout pour son épouse. Mais ces nouveaux liens qui avaient commencé par borner la carrière militaire de Bannier, en l'enlevant aux soins de son état, hâtèrent aussi la fin de ses jours; il mourut le 10 mai 1641, âgé seulement de 40 ans, laissant un nom cher aux Suédois, et qu'on cite encore honorablement après celui de Gustave et des généraux de Louis XIV.

L....x



TICHO-BRAHÉ.

Heijn fecit *Landon direx.t*

NAPOLI

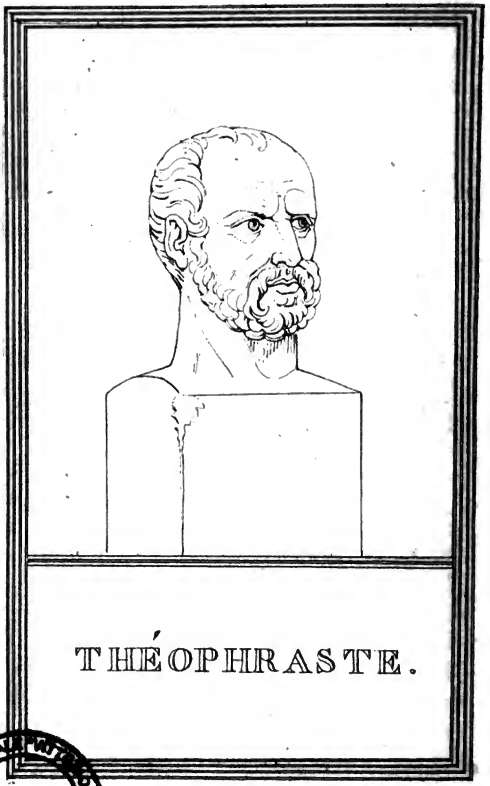
TYCHO-BRAHE.

Tycho-Brahé, né en 1546 à Knudsturp dans la province de Scanie, fut donné à l'astronomie par l'impulsion de son génie, par le vœu de la nature et contre celui de ses parens. Issu d'une famille illustre et destiné à la carrière de la jurisprudence, il terminait ses études à Copenhague, lorsqu'en 1560 la vue d'une éclipse du soleil détermina sa vocation. Il fut tellement frappé de la justesse du calcul qui annonçait le phénomène, qu'il voulut connaître les principes de ces sortes de prédictions, et il se mit à étudier l'astronomie à l'insçu de son précepteur. Quoiqu'il ne donnât d'abord à cette étude que le temps qu'il dérobait au sommeil, quoiqu'il manquât souvent de livres et qu'il fût obligé de fabriquer lui-même ses instrumens, ses progrès furent si rapides qu'il ne tarda pas à découvrir des erreurs considérables dans les observations qui servaient alors de guide aux astronomes. Le desir de les rectifier accrut encore son ardeur, et bientôt, maître de lui-même, il se consacra tout entier à l'astronomie. Il alla successivement à Leipzic, à Rostock, à Wittemberg, à Cassel, recherchant partout le commerce de ceux qui cultivaient avec quelque distinction sa science favorite, multipliant les observations, inventant de nouveaux instrumens ou perfectionnant les anciens. En 1572, Tycho aperçut le premier le nou-

vel astre qui parut tout-à-coup dans *Cassiopée;* il l'observa pendant deux ans jusqu'au moment de sa disparition, et en détermina avec exactitude la position. Depuis la naissance de l'astronomie, le phénomène de l'apparition subite d'une étoile nouvelle n'avait encore eu que deux témoins, Hipparque et Tycho. Il produisit le même effet sur les deux astronomes; ce fut de leur faire sentir la nécessité de tout revoir par leurs yeux, et de dresser un nouveau catalogue des fixes. Plein de son grand projet, cherchant une résidence qui en rendît l'exécution plus facile, et d'ailleurs blessé du mépris que sa famille témoignait pour la science dont il était idolâtre, Tycho allait quitter sa patrie, lorsque Frédéric II, roi de Danemarck, lui proposa de l'établir dans l'île d'*Huene,* à l'entrée de la mer Baltique. Tycho accepta cet asile solitaire et en prit possession en 1576. Il fit bâtir aux frais du monarque un château qui fut nommé *Uranibourg*, y plaça la plus belle collection d'instrumens qui eût encore existé, appela des coopérateurs, soit pour observer soit pour calculer, les instruisit lui-même, et s'occupa sans relâche de remplir son plan d'une réformation générale de l'astronomie. Il y avait 20 ans que Tycho dévoué à ces importans travaux et roi d'une île entièrement consacrée au ciel, y fixait les regards de l'Europe entière, lorsque Frédéric, son protecteur, vint à mourir. Tout changea sous le nouveau roi. Des ennemis jaloux firent retrancher les fonds qui avaient été assignés à Tycho pour ses

conquêtes célestes : bientôt on osa même lui défendre de continuer ses travaux. Etrange entreprise, observe Bailly, que celle de dire à l'esprit humain, tu t'arrêteras ici, tu resteras oisif, quoique destiné au mouvement par sa nature. Forcé de quitter l'île d'*Huene*, Tycho fut accueilli en Bohême par l'empereur Rodolphe qui s'empressa de lui assurer une forte pension et de lui donner deux coopérateurs dignes de lui, Longomontanus et le célèbre Képler qui vint apprendre sous ce grand maître une science où il devait se rendre immortel. Malgré cet honorable accueil, les dernières années de Tycho laissent apercevoir l'inquiétude d'un esprit mal à son aise et qui se sent déplacé. Les hommes tiennent plus à la patrie que la patrie ne tient à eux. Les bienfaits de Rodolphe n'avaient pu rendre à Tycho son rocher solitaire, ses tranquilles méditations et son indépendance. Une maladie aiguë l'enleva en 1601, à l'âge de 55 ans. Il passa dans un violent délire la nuit qui fut la dernière pour lui; mais le souvenir de ses travaux dominait encore son imagination égarée, et il répéta plusieurs fois : *Je n'ai pas inutilement vécu*. Gassendi a écrit sa vie.—Lorsque Tycho-Brahé parut, Copernic, le législateur de l'astronomie, traitant la science en philosophe, avait réformé le système du monde. Mais l'art d'observer demandait aussi une réforme ; Tycho, doué de l'esprit des détails, souvent aussi utile que celui de l'ensemble, osa l'entreprendre et réussit à l'exécuter. La science avait besoin de faits, il perfectionna les

moyens de les acquérir, et fut un observateur infatigable. Des travaux immenses et de brillantes découvertes l'ont placé au rang des plus célèbres astronomes. Indépendamment de son Catalogue des fixes, il démêla le premier avec exactitude les réfractions astronomiques, les soumit au calcul et en dressa des tables. A l'aide d'observations très-délicates, il perfectionna considérablement la théorie si difficile de la lune : il rectifia également le mouvement des autres planètes. En suivant avec soin la marche de la comète de 1579, il démontra que les cieux jusques-là réputés solides étaient perméables en tout sens. On sait qu'il a donné naissance à un troisième système astronomiques. Séduit par des raisons de peu de poids, et s'exagérant l'obligation de suivre à la lettre les passages de l'Ecriture, il ne put se résoudre à adopter l'hypothèse de Copernic, et à mettre la terre en mouvement autour du soleil. La faiblesse de ses objections conduirait à penser que le desir de donner aussi son nom à un système du monde entrait pour quelque chose dans les motifs de sa résistance : il aurait alors payé un tribut à la vanité humaine, comme il en paya un aux erreurs de son siécle en s'occupant toute sa vie des vains calculs de l'astrologie. Le monument élevé à l'astronomie dans l'île d'*Huene* ne subsista pas longtemps après Tycho. Dès 1652, *Huet* eut de la peine à en découvrir les vestiges; en 1671, *Picard* fut obligé à de longues recherches pour retrouver le lieu où il avait été construit. F.



THÉOPHRASTE.

Landon direxit

BIBLIOTECA NAZIONALE MUSEO BORBONICO NAPOLI

THÉOPHRASTE.

Théophraste naquit à Erèse, ville maritime de l'île de Lesbos. Son père, qui était un foulon nommé Mélanthe, le consacra aux muses, et lui donna pour premier maître Alcippe de la même ville que lui. Il se rendit ensuite à Athènes, et prit place parmi les disciples de Platon. Aristote ayant abandonné l'école de ce philosophe pour en ouvrir une de son côté, Théophraste le suivit, et devint son disciple chéri. Aristote changea d'abord son nom qui était Tyrtame, en celui d'Euphraste qui signifie *parlant bien;* mais ne trouvant pas que ce nom exprimât avec assez de force les charmes de son élocution, il l'appela Théophraste, c'est-à-dire *parlant divinement.* Comparant entre eux Théophraste dont l'intelligence était, pour ainsi dire, trop prompte, et Callisthène, un autre de ses disciples dont la conception était fort lente, il dit qu'il fallait des éperons à Callisthène et un mors à Théophraste. Aristote ayant été accusé d'impiété par un prêtre de Cérès, craignit pour lui le sort de Socrate, et se retira à Chalcis, ville d'Eubée. Avant son départ, ses disciples le pressèrent de se choisir un successeur. Théophraste et Ménédème de Rhodes étaient les seuls sur qui son choix pouvait tomber. Il imagina un singulier moyen pour le

faire connaître. Il se fit apporter du vin de Lesbos et du vin de Rhodes, et après les avoir goutés l'un et l'autre, il dit que tous deux étaient excellens et dignes de leur grande réputation; que le vin de Rhodes avait beaucoup de force; mais que celui de Lesbos avait plus de douceur, et qu'à cause de cela il le préférait. Ses disciples le comprirent, et reçurent Théophraste pour leur maître. Aristote lui confia le dépôt de ses écrits : c'est par ses soins qu'ils ont été conservés et qu'ils nous sont parvenus. Cela seul suffirait pour illustrer le nom de Théophraste, et pour le rendre cher à jamais aux amis des sciences, de la littérature et de la philosophie. L'école du Lycée devint sous lui plus florissante et plus nombreuse encore que sous Aristote : elle compta jusqu'à 2000 disciples. La douceur de son caractère, égale à celle de son éloquence, lui faisait des amis de tous ceux que ses talens rendaient ses admirateurs. Des rois furent de ce nombre, entre autres Cassandre, roi de Macédoine, et Ptolomée Philadelphe, roi d'Egypte. Le peuple d'Athènes lui-même avait pour Théophraste autant d'affection que d'estime. Il le défendit contre un homme envieux et puissant qui était parvenu à lui faire fermer son école; et on fut sur le point de punir comme impie un certain Agnonide qui avait osé l'accuser d'impiété : on voit, par l'exemple de Socrate, d'Aristote et de Théophraste, que dès

ce temps-là l'impiété était le reproche banal qu'on faisait aux philosophes. Erèse, sa ville natale, ayant été envahie par des tyrans qui l'opprimaient, il se joignit à un de ses compatriotes, et contribua de ses biens avec lui pour fournir des armes aux bannis qui rentrèrent dans leur ville, et en chassèrent les usurpateurs. Il mourut à 85 ans, suivant quelques-uns, et à cent ans passés selon l'opinion la plus commune. Toute la ville d'Athènes suivit son convoi. Il avait pour la vie un attachement fondé sur un grand amour pour la science et pour la sagesse. Il se plaignit en mourant de ce que la nature avait accordé une vie si courte aux hommes, tandis qu'elle en avait donné une si longue aux cerfs et aux corneilles: il regrettait de quitter l'existence dans un moment où, disait-il, il ne faisait que commencer à être sage. On raconte qu'un jour il fut appelé étranger par une marchande d'herbes d'Athènes, qui s'était aperçue à son accent qu'il n'était point né dans cette ville, quoiqu'il y eût toujours vécu et qu'il possédât à fond toutes les grâces, toutes les finesses de l'atticisme. Aucun ancien peut-être n'a autant écrit que lui. Il avait composé plus de deux cents traités sur toute sorte de sujets. Il ne nous en est parvenu que vingt qui sont presque tous relatifs à des objets d'histoire naturelle; il paraît qu'à l'exemple d'Aristote, son maître, il faisait marcher de front les sciences naturelles et

les sciences morales. De tous les ouvrages qui nous restent de lui, le plus intéressant est son livre des *Caractères*, traduit, imité et surpassé par la Bruyère. Cicéron faisait un cas extrême de Théophraste : il en parle sans cesse, et dit quelque part que Théophraste est son ami et que ses écrits font ses délices. C'est un bien bel éloge que le suffrage d'un tel juge.

A.

St AMBROISE.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

Landon direx^t

S. AMBROISE.

S. Ambroise était fils d'Ambroise, préfet des Gaules : il naquit vers l'an 340. Lorsqu'il était au berceau, l'on vit un essaim d'abeilles voltiger autour de sa tête ; ce qu'on regarda comme le présage de ce qu'il serait un jour. A la mort de son père, il suivit sa mère et sa sœur à Rome où il fit ses études. Ambroise se rendit en peu de temps habile dans la langue et les sciences des Grecs, et dans l'éloquence, qui faisait en ce siècle l'occupation principale des jeunes gens de qualité qui aspiraient aux charges.

Il parut dans le barreau avec tant d'éclat que Probus, préfet d'Italie, le mit au rang de ses conseillers assesseurs, et peu après le fit gouverneur de la Ligurie. Dans son nouveau gouvernement, Ambroise n'employa jamais d'autres armes que la douceur et la modération. Il fallait nommer un évêque pour la ville de Milan : le peuple était divisé sur le choix des prétendans, et une sédition violente suivit les contestations. Comme gouverneur, Ambroise accourut, prononça dans l'église même où se tenait l'assemblée, un discours en faveur de la paix et de la tranquillité publique ; à peine eut-il achevé de parler que tout le peuple, d'une voix unanime, sans s'occuper davantage de ceux qu'on proposait, le demanda pour évêque, quoiqu'il fût

magistrat. Ambroise représente qu'il n'est encore que cathécumène ; sa résistance, ses refus sont inutiles : il reçoit le baptême des mains d'un évêque catholique, exerce de suite toutes les fonctions ecclésiastiques et se voit sacrer le huitième jour de sa nomination, en 374. A peine revêtu de cette dignité, il donna tout son or et son argent aux pauvres, toutes ses terres à l'église. Partagé entre les affaires et l'étude des Saintes Ecritures, on le vit se livrer aux jeûnes les plus austères, s'empresser, par ses discours et par ses exemples, d'encourager les chrétiens timides, et de convertir les hérétiques. L'empereur Valentinien le jugea digne de son estime, et, à sa mort le pria de veiller sur ses deux fils pour soutenir leurs intérêts. Bientôt de nouveaux soins occupèrent Ambroise. Les Ariens, soutenus de Justine, mère des jeunes princes, se déclarèrent contre lui. Ce Saint conserva son caractère, résista avec fermeté à leurs attaques et se mit enfin sous la protection de l'empereur Gratien. En 379, ce prince ayant élevé, à l'empire de Pannonie, Théodose qui fut depuis surnommé le Grand, revint à Lyon où il fut assassiné. A sa mort, Justine, menacée par le tyran Maxime, quoique Arienne et motrice des persécutions suscitées contre Ambroise, se remit entre ses mains avec son fils, et le Saint eut la générosité de les recevoir. Mais, rendue à l'empire par ses soins, elle n'eut point égard à ce qu'elle lui devait, et voulut élever dans Milan

une église pour les Ariens; Ambroise s'y opposa, et le peuple prit son parti; ce qui arrêta les persécutions dont on le menaçait encore.

En 385, le Saint Evêque, apprit le massacre de Thessalonique, commis par les ordres de Théodose, pour punir le peuple d'une sédition, dans laquelle Bothéric, commandant des troupes, avait été assassiné avec plusieurs personnes de marque. Quelque temps avant ce malheureux événement, Ambroise, dans un cas pareil, était parvenu à calmer l'empereur justement irrité; mais, cette fois, aigri par ses courtisans, Théodose venait d'abandonner Thessalonique à la discrétion des gens de guerre. Théodose, revenu à Milan, était prêt à entrer dans l'église; Ambroise courut le recevoir, avant qu'il eût passé les portes, et, lui parlant avec toute l'autorité que donnait son caractère, il lui défendit d'avancer, et lui peignit comme un sacrilège de paraître dans l'église encore couvert du sang des peuples. L'empereur humilié se retira, atterré par la grandeur d'ame et le courage de l'Evêque, et se soumit à la pénitence que lui imposa ce pieux défenseur de l'humanité.

Ambroise mourut, âgé de 57 ans, après 22 ans d'épiscopat. Il avait un esprit vaste, des connaissances étendues, une éloquence persuasive, simple, forte et quelquefois sublime qui lui attirèrent la réputation de grand orateur. Celle d'homme vertueux, de chrétien zélé, fut le prix de sa bienfai-

sance, de sa douceur, et des soins paternels qu'il donna à ceux dont la conduite lui fut confiée. Ses principaux ouvrages sont des *Lettres*, *un Traité des Offices*, des Traités sur l'Ecriture, et son *Traité de la Virginité*, ouvrage qui respire une grâce touchante, et qui semble être sorti de la plume de Fénélon. Pour apprécier l'éloquence d'Ambroise, il suffit de se rappeler qu'il eut la gloire de convertir S. Augustin, dont l'esprit n'était point de nature à céder aux discours d'un faible théologien et d'un froid orateur.

B. A.

JANSÉNIUS.

Morin del.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

JANSENIUS.

Il n'y a point de système philosophique dans l'antiquité qui ait fait autant de bruit que le Jansénisme dans nos temps modernes. Des opinions innocentes renfermées dans un livre ennuyeux, empoisonnées par l'esprit théologique, condamnées par l'autorité, devinrent la source de querelles interminables et de persécutions barbares. De grands hommes ont donné aux erreurs de Jansenius un caractère respectable. Peu de personnes, même parmi les moins ignorantes, connaissent les livres de ce théologien; mais la juste réputation des illustres disciples qu'il eut à Port-Royal et qui inspirent pour cette maison célèbre la vénération que commandent les grands talens, les travaux utiles, la noblesse du caractère et la solide piété, donne une sorte de faveur à des opinions qui sans ces heureuses circonstances n'exciteraient que la pitié ou le mépris des sages.

Corneille Jansenius naquit à Laerdam en Hollande. Après avoir étudié successivement à Utrecht, à Louvain, à Paris, il suivit à Bayonne son ami Verger de Hauzanne, abbé de Saint-Cyrien. Il professa douze ans l'Ecriture Sainte dans cette ville, et fut ensuite promu à l'évêché d'Ypres, dignité que lui méritaient ses vertus et sa doctrine; mais dont il ne jouit point longtemps, il

mourut de la peste quelques années après sa nomination.

Il laissa un ouvrage intitulé *Augustinus*, fruit de vingt années de travail, et destiné à l'examen des opinions du célèbre évêque d'Hypone sur la Grâce. De toutes les matières théologiques, il n'en est point de plus embarrassante, de plus insoluble. Mais l'attribut caractéristique de notre orgueil et de notre faiblesse, c'est de vouloir raisonner sur les objets les plus inintelligibles. On tira de l'énorme in-folio de Jansenius cinq Propositions que la Sorbonne condamna, entre autres celle-ci qui est la plus claire, et qui pourrait être regardée comme la plus répréhensible : « Quelques commandemens de Dieu, dit-il, sont « impossibles à des hommes justes qui veulent les « accomplir, et qui font à cet effet des efforts « selon les forces présentes qu'ils ont. La grâce « même qui les leur rendrait possible leur man « que. »

Calvin étendait à tous les commandemens cette impossibilité d'exécution; il faisait de Dieu un tyran capricieux et bizarre. Sa doctrine extravagante fut condamnée par le Concile de Trente; mais Calvin n'en fit pas moins secte. Le sentiment des Orthodoxes est plus consolant, plus conforme à la bonté divine; ils soutiennent que Dieu n'ordonne rien d'impossible, et qu'il avertit en ordonnant, de faire ce que l'on peut et de demander

à être dispensé de ce que l'on ne peut pas. Innocent X condamna les cinq Propositions; le célèbre Arnaud prétendit qu'elles ne se trouvaient point dans le livre de Jansenius; il encourut l'anathême. Quatre respectables prélats, les évêques d'Aleth, d'Amiens, de Pamiers et d'Angers partagèrent son avis, et Innocent voulut qu'on leur fît leur procès. La mort du Pontife et quelques difficultés que fit la Cour l'empêchèrent de consommer cet acte de despotisme ecclésiastique. Des évêques, pour assoupir une querelle qui prenait des caractères alarmans, proposèrent une nouvelle signature de formulaire par laquelle on condamnait les Propositions de Jansenius sans restriction. Ce qu'ils regardaient comme un moyen d'accommodement devint une source interminable de troubles et de persécutions. Le refus de signer remplit les maisons d'état d'opiniâtres victimes du zèle et de l'enthousiasme, fit expulser d'innocentes récluses de leurs monastères, motiva le refus des sacremens, et l'on traita comme des impies les Chrétiens les plus respectables et les plus austères dans leurs mœurs et dans leurs principes.

Les Jésuites eurent une très-grande part à la persécution qu'essuyèrent les Jansénistes; ils voulurent détourner l'attention publique de l'accusation qu'on leur faisait de composer avec l'idolâtrie, et de tolérer dans la Chine et dans l'Inde

des pratiques superstitieuses ; ils eurent l'odieuse gloire de détruire Port-Royal, de disperser la cendre d'illustres morts, et de se venger sur les amis de Paschal du service que cet homme éloquent avait rendu à la morale et à la religion, en dévoilant leur doctrine relâchée et corruptrice.

Les querelles des Molinistes et des Jansénistes, après avoir troublé tant de têtes, produit tant de volumes, sont maintenant tombées dans l'oubli ; elles offrent seulement quelques pages à l'histoire des travers de l'esprit humain.

L...e.

TRISSIN.

N. pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

LE TRISSIN.

Jean Georges Trissino, que nous nommons le Trissin, naquit à Vicence, en 1478, d'une famille noble. Il s'attacha d'abord aux mathématiques, et, pour se délasser de cette étude pénible, lut les meilleurs poètes grecs et latins. Encore jeune, il se rendit à Rome, se fit connaître des savans par quelques vers italiens, et, à l'âge de 22 ans, il composa sa tragédie de Sophonisbe, avec un chœur dans le goût des anciens; l'ouvrage parut un prodige pour un siécle où l'art dramatique jetait à peine un faible éclat à travers les nuages épais de la barbarie. Léon X en ordonna la représentation qui eut un grand succès. Encouragé par ce début, le Trissin entreprit un poème épique: *l'Italie délivrée des Goths par Bélisaire, sous l'empire de l'empereur Justinien.* Ce fut le premier poème héroïque moderne qui ait mérité l'estime des Italiens, et qui ait été composé selon les règles d'Aristote. Le plan en est sage, on y trouve du génie, de l'invention, quelquefois de la délicatesse. On doit surtout louer l'auteur d'avoir évité l'usage, alors fréquent en Italie, des pointes et des *concetti.* On remarque, dans son ouvrage, quelques morceaux imités d'Homère; mais, dit Voltaire, « il semble ne « l'avoir copié que dans les détails des descri-

« ptions ; il est très-exact à peindre les habille-
« mens et les meubles des héros, mais il oublie
« leurs caractères.... Pourtant il faut se souvenir
« qu'il est le premier moderne en Europe qui
« ait fait un poème épique régulier et sensé quoi-
« que faible, et qui ait osé secouer le joug de la
« rime. » Le savoir du Trissin était très-étendu ; il était estimé de Léon X qui l'employa dans plus d'une affaire importante. Il fut ambassadeur auprès de Charles-Quint et de Ferdinand son frère, qui, en considération de son mérite et de son talent, lui donna le titre de Comte. A la cérémonie du couronnement de ce prince, le Poète, préféré à plusieurs personnes de la plus haute distinction, eut l'honneur assez singulier de porter la queue de la robe de Clément VII. Il se maria, pour la seconde fois, dans un âge avancé ; sa vie ne fut pas tout-à-fait exempte de soucis ; il eut à soutenir un procès contre l'un de ses fils du premier lit, qui redemandait les biens de sa mère. Le Trissin mourut à Rome, en 1550, à 72 ans. Il avait été nommé Patrice d'Avicence par ses concitoyens. Il aimait tous les arts, mais il avait un goût particulier pour l'architecture ; ce fut lui qui enseigna à Palladio, fameux architecte, les plus beaux secrets de cet art précieux. Outre sa Sophonisbe et son Poème, on a de lui plusieurs autres ouvrages parmi lesquels on cite une Poétique qui fut son premier essai.

B. A.

D'OSSAT.

Eddinck del.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

LE CARDINAL D'OSSAT.

Il est rare que les hommes d'une naissance obscure s'élèvent dans les monarchies. Il paraît cependant de loin en loin quelques hommes que d'heureuses circonstances vengent de barbares préjugés, et ceux-ci ne manquent presque jamais de justifier par leur conduite les auteurs de leur élévation. Tel fut Armand Ossat, né de pauvres paysans d'un petit village du comté d'Armagnac; il n'avait que neuf ans lorsqu'il se trouva privé de leur appui. De brillans progrès dans ses études le rendirent professeur habile à l'âge où les esprits ordinaires ont besoin du secours des autres. La philosophie, les humanités, les mathématiques exercèrent son intelligence. Il apprit le droit sous le célèbre Cujas, et se distingua dans la carrière du barreau. Ce n'était point encore l'époque de l'éloquence, et l'Eglise offrait alors une perspective plus brillante aux talens et à l'ambition. Paul de Foix, archevêque de Toulouse, ayant été nommé par Henri III ambassadeur à Rome, s'attacha d'Ossat en qualité de secrétaire. La protection de ce Prélat ne lui fut point infructueuse; il fut chargé de remplir après sa mort l'honorable mission qui lui avait été confiée; elle devenait délicate à cette époque: Henri IV avait triomphé de la Ligue, mais, aux yeux d'une partie de la nation, c'était

un prince hérétique; le fanatisme pouvait ranimer les factions éteintes, et Rome seule semblait avoir le droit exclusif d'assurer la paix à la France. D'Ossat prépara l'esprit de Clément VIII à cette grande négociation; il fut secondé par le cardinal du Perron, autre homme d'un mérite éminent.

D'Ossat rendit encore beaucoup d'autres services au roi; il en fut récompensé par l'évêché de Rennes et par le chapeau de cardinal. Il mourut à Rome le 13 mars 1604, âgé de 67 ans, et fut enterré dans l'église de S. Louis. Le Père Tarquin Galluci fit son oraison funèbre. Il y louait l'illustre Cardinal d'avoir uni les talens d'un habile politique à la piété la plus solide et la plus sincère. Cette alliance est bien difficile: le politique a souvent besoin d'employer des moyens que l'homme religieux réprouve; la finesse, la dissimulation sont utiles au Négociateur; elles sont odieuses au Chrétien. Un panégyrique n'est point une histoire, et l'Orateur qui louait un cardinal devait nécessairement parler de sa piété; il est toujours certain que le cardinal d'Ossat ne fut pas moins honnête homme que grand politique. Il a laissé quelques ouvrages, entre autres des Lettres très-curieuses; elles ont été publiées par Amelot de la Houssaye.

L....e

DU PERRON.

Ferdinand pinx.t *Landon. direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

DU PERRON.

Jacques Davy du Perron, cardinal, grand-aumônier de France, évêque d'Evreux, et enfin archevêque de Sens, sortait des maisons de Creteville et de Languerville. Il naquit le 25 novembre 1556, et fut nourri, dès son enfance, des erreurs du Calvinisme. Il fit ses premières études à Berne où ses parens s'étaient retirés pour n'être point inquiétés dans leur croyance. Son père, gentilhomme d'un grand mérite et savant distingué, lui apprit la langue latine et les mathématiques jusqu'à sa dixième année; doué d'un amour ardent pour les sciences, d'un esprit vif et d'une facilité surprenante, le jeune du Perron s'adonna bientôt à l'étude de la langue grecque et de la philosophie. Dans un moment de tranquillité, il revint en France avec ses parens. Ce fut alors que Philippe Desportes, abbé de Tyron, plein d'admiration pour les connaissances du jeune Réformé, le jugea digne de son amitié, et le fit connaître à la cour de Henri III, qui lui donna son estime et sa protection. Bientôt du Perron, dans la lecture des Pères, surtout de S. Thomas et de S. Augustin, puisa des lumières sur la religion catholique, abjura ses erreurs, et, par cette action, se mit encore mieux dans l'esprit du roi; il embrassa dès-lors l'état ecclésiastique. Dans les confé-

rences particulières, dans les disputes contre les Protestans, enfin dans ses ouvrages, il prouva que son éloquence, son érudition et la force de son génie ne trouvaient rien de difficile. Il fut choisi pour faire l'oraison funèbre de la reine d'Ecosse et celle de Ronsard. A la mort de Henri III, en 1589, il se retira vers le cardinal de Bourbon, et fit embrasser la religion catholique à plusieurs illustres Réformés. On prétend que la conversion de Henri IV lui fut presqu'entièrement due. Ce monarque l'envoya à Rome traiter, près du Saint-Siége, une réconciliation qu'avaient en vain tentée plusieurs personnages illustres; il eut la gloire de la préparer et de l'achever. Les évêques demandèrent qu'un homme qui travaillait si efficacement pour l'honneur de l'Eglise eût part aux dignités ecclésiastiques; Clément VIII le fit sacrer évêque d'Evreux par le cardinal de Joyeuse, son ami, archevêque de Rouen. A son retour en France, du Perron obtint un succès brillant dans la conférence de Fontainebleau, contre du Plessis Mornay, célèbre protestant, qui avait composé un Traité sur l'Eucharistie. L'Evêque s'offrit de montrer et montra dans cet ouvrage cinq cents fautes, en présence de toute la cour. Du Perron était lié avec Sully de l'amitié la plus étroite; mais ce dernier lui reprochait toujours d'avoir demandé à Rome le rétablissement des Jésuites en France. Clément VIII, près de sa fin, fit une promotion de dix-huit cardinaux.

Deux chapeaux accordés à la France devinrent le sujet d'une forte brigue : en dépit de tous les mouvemens du parti contraire, l'évêque d'Evreux en eut un en 1604, par les soins de Sully et l'amitié du pape. Il assista à la création de Paul V, et fut l'ornement du Sacré Collége des cardinaux. Henri IV l'engagea à faire tous ses efforts pour amener Sully à quitter la religion protestante. Ses tentatives furent inutiles ; il ne put rien obtenir du ministre ; et, lorsqu'il revint vers le roi : « Ma foi, « Sire, dit-il, je vous le soutiens inébranlable. » Henri nomma le nouveau cardinal au conseil de régence en 1610, lui donna l'archevêché de Sens et le gratifia de la grande aumônerie de France. Comme Sully avait été pour beaucoup dans sa faveur, il disait souvent « J'ai, sans le nommer, un « bon ami auprès du roi. » Il faut ne pas omettre de dire que ce fut du Perron et son frère qui, en 1607, découvrirent au ministre une conspiration de l'Espagne contre la France. Des différends étaient survenus à Rome entre Paul V et les Vénitiens ; Henri IV envoya de nouveau le cardinal en Italie pour les accorder ; le Pontife avait été très-choqué de ce que le Doge et le Sénat n'avaient pas voulu recevoir l'absolution, ni encore moins la demander ; il s'indignait surtout de voir regarder avec tant d'indifférence ce qu'il prétendait qu'on regardât comme une grâce ; mais, persuadé par du Perron, il aima mieux se relâcher sur ce point que de brouil-

ler toute la chrétienté, et les différends cessèrent. Paul avait tant de déférence pour le négociateur, qu'il avait coutume de dire, « Prions Dieu qu'il « inspire bien le Cardinal, car il nous persuadera « tout ce qu'il voudra. » Après la mort de Henri IV, du Perron rassembla les évêques suffragans à Paris, et fit condamner le livre d'Edmond Richer touchant la puissance ecclésiastique et politique. Il se retira depuis à la campagne, et revint mourir à Paris, le 5 décembre 1618, âgé de 63 ans. Plusieurs écrivains l'ont accusé d'irréligion; mais ils paraissent avoir manqué de preuves; le génie de du Perron, son habileté dans les négociations et sa politique le firent regarder comme un des hommes les plus extraordinaires de son temps. Ses Livres de Controverses offrent de vastes connaissances. On vante sa Réplique au roi de la Grande-Bretagne, composée par l'ordre de Henri IV. Il paraît que le cardinal du Perron était très-ambitieux, cherchant à se produire, à faire valoir ses moindres démarches; avide de dignités et de gloire, son éloquence facile le rendait un ennemi redoutable, ainsi que Mornay l'éprouva, et sa supériorité fut la source de la haine que firent éclater contre lui les Calvinistes dans un grand nombre d'écrits. Le plus grave reproche qu'on puisse lui faire, c'est d'avoir, dans l'assemblée des états, après l'assassinat du roi, combattu les propositions qui tendaient à assurer la tranquillité du trône.

B. A.

HORACE.

Landon dirxt

BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI

HORACE.

Horace aurait été bien infidèle aux principes de cette philosophie désintéressée, indépendante et voluptueuse qui respire dans ses vers, s'il nous avait laissé un long récit à faire des événemens de sa vie. On formerait une bibliothèque nombreuse des écrits auxquels les siens ont donné lieu: sa vie, quoi qu'on fasse, ne pourra jamais remplir que quelques lignes. Tout ce qu'on en sait est extrait de ses propres ouvrages. *Quintus Flaccus Horatius* naquit à Venuse, petite ville entre la Lucanie et la Pouille, 65 ans avant J. C. Son père était fils d'affranchi et employé dans la levée des impôts. Cet excellent père, d'une ame au dessus de son origine et de sa condition, conduisit son fils à Rome dès l'âge le plus tendre, pour qu'il y reçût la même éducation que les enfans de sénateurs et de chevaliers. Il l'accompagnait lui-même chez tous ses maîtres, assistait à ses leçons, et ne le perdait pas un moment de vue. A voir l'habillement du jeune Horace et les esclaves qui le suivaient, on eût dit que le plus riche patrimoine fournissait à sa dépense. Il apprit à Rome la grammaire latine et la langue grecque. Son cours de belles-lettres terminé, il se rendit à Athènes où il prit des leçons de philosophie. Brutus, passant par cette ville, l'enrôla dans son parti et le fit

tribun d'une légion. A la bataille de Philippes où Brutus succomba sous Octave, Horace jeta son bouclier et prit la fuite. Dépouillé de son patrimoine, comme tous les vaincus, la misère lui fit faire des vers. Virgile et Varius les lurent, en furent contens, et parlèrent de l'auteur à Mécène qui se le fit présenter. Né timide, il balbutia quelques mots; huit mois après cette audience, Mécène le rappela, et lui dit: *Je veux que vous soyez de mes amis.* Depuis ce temps, il vécut avec ce ministre dans la plus grande intimité, et fut comblé de ses bienfaits. Auguste le vit, le goûta beaucoup, et voulut l'avoir pour secrétaire. Il refusa, et n'en fut pas moins cher à l'empereur qui l'éleva au rang de chevalier. Sans ambition, sans soin, sans affaire, il partagea doucement sa vie entre Rome et Tibur, l'amour et l'amitié, le repos et les muses. Il mourut âgé de 57 ans, un mois avant son cher Mécène. Il était petit, maigre, d'une faible complexion, et avait la vue tendre et délicate. Que dire ici de ses écrits? Rien. A qui est-il nécessaire d'apprendre qu'Horace a fait des odes, des satires et des épîtres; que tous ces ouvrages sont des chef-d'œuvres; et que toutes les nations, tous les siécles en feront leurs délices, tant qu'on sera sensible aux charmes de la raison, de l'esprit, de la grâce et de la gaieté?

A.

DON JUAN.

Moro pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI

DON JUAN D'AUTRICHE.

Don Juan d'Autriche, fils naturel de Charles-Quint, et à qui quelques historiens donnent pour mère, une allemande nommée Barbe Blomberg, naquit à Ratisbonne, en 1547; le secret de sa naissance fut ignoré jusqu'à ce que l'empereur, en mourant, l'eut révélé à son fils Philippe II, en lui recommandant le jeune Don Juan, qui lui était extrêmement cher. Celui-ci fut donc appelé à la cour de Philippe qui le reçut avec des marques de bonté. On prétend que lorsqu'il l'instruisit de son illustre origine, Don Juan, quoique bien jeune encore, ne lui montra aucune surprise; et, en témoignant son respect au monarque, lui fit entendre qu'il ne s'était jamais cru né pour vivre dans un rang obscur. Une éducation brillante acheva de développer la force de son ame. En 1570, il marcha contre les Maures de Grenade, et les réduisit. La réputation qu'il acquit dans cette guerre, le fit nommer peu après généralissime d'une flotte de 300 voiles que l'Espagne et l'Italie avaient préparée contre les Turcs. Ce fut le 7 octobre 1571, que Don Juan gagna contre eux la fameuse bataille de Lépante, qui se donna vers le golfe qui porte ce nom. Jamais les Turcs n'avaient, avec un appareil plus formidable, menacé les Etats Chrétiens; et, s'ils avaient été vainqueurs, la plupart des ports de la Médi-

terranée tombaient en leur pouvoir. On doit remarquer qu'étant à Messine, Don Juan se fit promettre la victoire par un prétendu devin nommé Maurolico, dont les prédictions favorables encouragèrent l'armée. Cette victoire mémorable couvrit de gloire ce jeune héros et le rendit également cher à toute la Chrétienté. Le désastre des Turcs fut tel que c'en était fait de leur empire, si les vainqueurs, profitant de leurs avantages, eussent marché vers Constantinople. C'était l'avis de Don Juan; mais, voyant qu'il n'était pas goûté généralement, il fut contraint de renoncer à ce projet pour d'autres exploits. Digne émule de Charles-Quint son père, il prit Tunis et comme lui rendit tributaire d'Espagne un Roi africain. Nommé en 1576 gouverneur des Pays-Bas révoltés, il se rendit maître des places principales, et défit entièrement les rebelles dans les plaines de Gemblours, en 1578. Ce fut au milieu des succès qui suivirent cette victoire, que Don Juan, frappé d'une maladie mortelle, périt à 32 ans, le 7 octobre 1578. Quelques auteurs ont accusé Philippe II son frère, de l'avoir fait empoisonner, ayant, dit-on, conçu une violente jalousie, de sa brillante réputation: ce fait est au nombre de ceux que l'histoire ne peut ni démentir ni prouver.

M.

DAVILA.

N. pinxt Landon dirext.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

DAVILA.

Les guerres civiles dont la France fut le théâtre au seizième siécle, offrent un intérêt de sensibilité et d'admiration; on y voit éclater de grands talens et de grands crimes; on y voit briller des hommes d'une vertu héroïque et des scélérats pleins d'audace et de génie. Que de grands événemens se passèrent depuis la mort de François I jusqu'au règne court et glorieux de Henri IV! Le germe des guerres civiles s'était manifesté sous le premier de ces monarques, et les opinions hardies de Calvin avaient jeté dans les ames des idées de réforme et d'indépendance qui devaient produire d'importantes révolutions.

Il eût fallu, pour décrire cette partie instructive et affligeante de nos annales, un peintre plus énergique et un penseur plus profond que Davila. Comme la plupart des écrivains italiens, il s'attache trop aux petits détails; il n'a point ce coup d'œil profond qui pénètre et qui indique la cause des grands événemens, ni cette sensibilité qui n'est pas moins utile à l'historien qu'au poète pour retracer les maux que l'ambition et le fanatisme font à l'espèce humaine. Il semble oublier que celui qui remplit la délicate mission de transmettre à l'avenir les événemens de son siécle, ne doit être ni l'esclave d'un parti, ni l'enthousiaste d'une secte; mais l'in-

terprète fidèle de la vérité. Si Davila s'était pénétré de ces maximes, il n'eût point montré contre les Protestans une aveugle partialité; il eût vu que les trahisons de la cour, que la perfidie de Catherine de Médicis les forçaient à chercher leur salut dans les armes, il n'eût point pallié par des considérations politiques l'exécrable attentat de la Saint-Barthélemi. Du reste Davila n'est point un écrivain médiocre; son style est pur, sa narration agréable; il fut témoin d'une partie des faits qu'il raconte. Il était né dans le royaume de Chypre; lorsque les Turcs s'en emparèrent en 1570, il se retira dans la ville d'Espagne dont il portait le nom, et dont sa famille était originaire; il pensait que ses parens riches viendraient à son secours. Ses espérances prouvaient qu'il connaissait mal les hommes. L'expérience le désabusa; il fut plus heureux en France, et fut accueilli à la cour de Henri III: il se distingua sous Henri IV, au siége de Honfleur et à celui d'Amiens. Ce fut pendant un séjour qu'il fit à Venise, où la république l'entretint honorablement, qu'il écrivit son Histoire des Guerres civiles. Il fut tué d'un coup de pistolet, en remplissant une mission importante dont l'état l'avait chargé. Son fils, âgé de 18 ans, vengea sa mort en massacrant le meurtrier.

Son histoire renferme en XV livres tout ce qui s'est passé d'important en France depuis 1559 jusqu'à la paix de Vervins en 1598.

L....e.

PAUL JOVE.

N. pinx.t

Landon direx.t

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

PAUL JOVE.

C'est avec un sentiment de douleur qu'on parle des hommes qui ont, comme Paul Jove, déshonoré de grands talens par l'esprit de bassesse et de servitude, et qui ont fait contribuer à l'avilissement de l'espèce humaine les facultés qui pouvaient servir à sa gloire.

Paul Jove naquit à Côme, en Lombardie, en 1483. Il fut d'abord médecin, ensuite ecclésiastique et évêque de Nocéra. Ses mœurs n'avaient rien de sacerdotal : une maison de campagne délicieuse où il avait réuni les chef-d'œuvres de l'art et tous les moyens de volupté, était le charmant asile où il oubliait le soin de son troupeau, et les préceptes de la morale évangélique. C'est là qu'il grossissait ses revenus par les pensions qu'il recevait de Paul III, de François I, et d'autres princes assez peu amis de la vraie gloire pour acheter les éloges d'un panégyriste mercenaire, qui n'avait pas même la pudeur de cacher sa turpitude, et qui se vantait d'avoir deux plumes, l'une de fer, l'autre d'or, qu'il employait selon qu'il avait à se plaindre ou à se louer de la libéralité des monarques.

Son histoire offre un tableau très-curieux de ce qui s'est passé dans les diverses parties du monde, depuis 1494 jusqu'en 1552. Sa narration est élé-

gante, les faits sont disposés avec beaucoup d'ordre ; mais son style n'a pas toujours cette noble simplicité qui convient au genre historique. Quant à la vérité des portraits, c'est une qualité qu'on ne doit point attendre d'un écrivain de son caractère. Tous les historiens italiens ont inséré des harangues dans leurs ouvrages, par une imitation des anciens très-rarement heureuse. Ils n'ont point réfléchi que les Grecs et les Latins retraçaient les événemens qui s'étaient passés dans des républiques où le sceptre de la domination était presque toujours dans les mains de l'homme le plus éloquent, tandis que dans les monarchies les petites intrigues produisent bien plus d'effet que la puissance de la parole. Les Harangues de Paul Jove ont rarement le mérite de la précision et du naturel ; on y trouve trop d'esprit et de traits brillans. Ses Vies des Hommes illustres offrent des particularités intéressantes. Il pourrait être regardé comme un de nos excellens biographes modernes, s'il avait autant de sincérité que de mérite littéraire. Toutes ses œuvres ont été imprimées en six volumes in-folio.

Paul Jove mourut dans son évêché, à l'âge de 69 ans. Comme il n'eut point de vertus, il n'excita point de regrets ; et la prostitution de ses talens lui enleva cette estime sans laquelle il n'existe point de véritable gloire.

L....e

BARNEVELT.

Mirevelt pinx.t *Tandon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

BARNEVELT.

Jean d'Olden-Barnevelt, l'un des fondateurs de la liberté des Provinces-Unies et l'un des plus grands magistrats de cette république, victime de l'ingratitude et de l'ambition de Maurice de Nassau, termina sur l'échafaud une vie illustrée par 40 ans de services dans les premiers emplois de l'état et dans les plus importantes négociations. Son crédit avait fait conférer au jeune Maurice la place de capitaine général; mais il ne tarda pas à s'apercevoir que l'établissement de la liberté publique n'était pas le seul but des travaux de cet habile guerrier, et il s'attacha à prévenir ses desseins ambitieux. La continuation de la guerre rendait l'autorité du Capitaine-Général presque absolue: pour la restreindre, Barnevelt, grand pensionnaire, fit conclure avec l'Espagne la trève de 1609. Par le même motif il empêcha les Provinces-Unies de prendre part à la guerre de Bohême. Maurice, déconcerté dans ses projets, résolut de perdre un homme qu'il ne pouvait ni tromper, ni corrompre, ni intimider: des querelles théologiques lui en fournirent l'occasion. Deux docteurs, *Gomar* et *Arminius*, firent à Leyde en 1608 ce que tant de docteurs avaient fait ailleurs; ils se disputèrent avec fureur sur ce qu'ils n'entendaient pas, sur la Prédestination et la Grâce. Le loisir dont on jouit pendant la trève donna à un peuple ignorant la malheureuse facilité de s'entêter

de ces querelles ; elles dégénérèrent bientôt en factions politiques. Le Capitaine-Général soutint les Gomaristes, et attisa par ses intrigues le feu de la discorde que Barnevelt s'efforçait d'étouffer. Des séditions éclatèrent dans plusieurs provinces, on s'arma, on se battit : c'est ce que demandait Maurice. Les dangers publics lui donnaient le prétexte de s'arroger une sorte de dictature. Tout céda à son influence : le Synode de Dordrecht condamna les Arminiens ; les Etats généraux firent arrêter Barnevelt qui fut jugé et condamné à mort comme auteur des troubles et comme traître. Cet intrépide vieillard, âgé de 70 ans, entendit son arrêt sans se plaindre, ne s'occupa que du sort de ses amis, Grotius et Hogerbeets, arrêtés avec lui, et qui jeunes encore, disait-il, pouvaient rendre à l'état de grands services, marcha au supplice avec sérénité, se deshabilla lui-même sur l'échafaud, et présentant sa tête à l'exécuteur, se contenta de dire au peuple, *Messieurs, ne croyez pas que je sois un traître, je me suis conduit en homme de bien, en bon citoyen, et je mourrai tel.* Il fut décapité en 1619. Ses deux fils, indignement dépouillés de leurs biens, conspirèrent contre Maurice : le complot ayant été découvert, l'un d'eux fut pris et condamné à mort. Sa mère demanda sa grâce au Capitaine-Général qui parut s'étonner qu'elle fît pour son fils ce qu'elle n'avait pas fait pour son mari : *Mon mari était innocent*, lui répondit la digne veuve de Barnevelt, *mais mon fils est coupable.* Cette belle réponse ne fléchit point l'implacable Maurice. F.

HIST. D'ITALIE.

ALDROVANDE.

Wierwer del.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

ALDROVANDE.

Ulysse Aldrovande, professeur de Bologne, né vers 1525, mort en 1605, a été l'un des plus laborieux et des plus zélés naturalistes du seizième siècle. Il employa la plus grande partie de sa vie et consuma toute sa fortune pour rassembler les matériaux de son ouvrage; voyageant en différens pays de l'Europe, et employant à ses frais plusieurs peintres et graveurs. On croit assez généralement qu'il mourut aveugle dans l'hôpital de Bologne; mais on a contesté récemment cette dernière circonstance. Son cabinet d'histoire naturelle se conserve encore à l'Institut de Bologne, et le recueil des peintures qu'il s'était fait faire a été apporté, depuis la révolution, au Muséum d'histoire naturelle de Paris. L'ouvrage d'Aldrovande est en 14 volumes in-folio, enrichi de beaucoup de gravures en bois dont il n'a publié lui-même que quatre; savoir, trois de l'Histoire des Oiseaux, et un de celle des Insectes; les autres ont été complétés et imprimés après sa mort par différens auteurs. On ne peut considérer ce Livre que comme une énorme compilation sans goût et sans génie; encore le plan et la matière en sont-ils en grande partie empruntés de Gesner. Buffon dit avec raison qu'on le réduirait à la dixième partie, si on en ôtait toutes les inutilités et les choses

étrangères à son sujet. « A l'occasion de l'histoire « naturelle du coq ou du bœuf, ajoute ce grand « Naturaliste, Aldrovande vous raconte tout ce « qui a jamais été dit des coqs et des bœufs, tout « ce que les anciens en ont pensé, tout ce qu'on « a imaginé de leurs vertus, de leur caractère, de « leur courage, toutes les choses auxquelles on a « voulu les employer, tous les contes que les bonnes « femmes en ont faits, tous les miracles qu'on leur « a fait faire dans certaines religions, tous les su- « jets de superstitions qu'ils ont fournis, toutes « les comparaisons que les poètes en ont tirées, « tous les attributs que certains peuples leur ont « accordés, toutes les représentations qu'on en « fait dans les hiéroglyphes, dans les armoiries, « en un mot toutes les histoires et toutes les fables « dont on s'est jamais avisé au sujet des coqs ou des « bœufs. » Néanmoins cet ouvrage est encore nécessaire aux naturalistes à cause de quelques figures et de quelques détails qui ne se trouvent point ailleurs.

C. V.

GALILÉE.

Le Paduan fils pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

GALILÉE.

Galileo-Galilei naquit à Pise en 1564. Issu d'une famille noble, il reçut une éducation distinguée sous les yeux de son père Vincent Galilei, homme très-savant, connu par de bons ouvrages sur la musique. On le destinait à la médecine, mais l'impulsion de la nature en fit un mathématicien, et dès 1589 il obtint une chaire dans l'université de Pise. Les premiers pas de Galilée dans la carrière des sciences furent signalés par des découvertes et par des persécutions. Des opinions contraires à la doctrine d'Aristote soulevèrent contre lui la faction péripatéticienne, et l'obligèrent en 1592 à quitter Pise pour se rendre à Padoue où il professa pendant 18 ans. Les instances du grand-duc de Toscane ramenèrent enfin Galilée dans sa patrie; il revint à Pise en 1610 avec le titre de Directeur des études, et mérita encore, par sa persévérance à faire main-basse sur les erreurs de son temps, de devenir l'objet d'une persécution non moins absurde et beaucoup plus dangereuse que la première.

Ce qui arma d'abord contre Galilée le zèle fanatique des partisans d'Aristote, ce fut la révolution qu'il fit dans les sciences physico-mathématiques en découvrant les principes si simples et si féconds de la composition du mouvement, et en démontrant les véritables loix de la pesanteur. Il détruisit ainsi

d'un seul coup toutes les erreurs anciennes fondées sur la distinction ridicule des corps pesans et des corps légers, des mouvemens naturels et violens, rectilignes et circulaires. Eclairé par la réflexion et marchant toujours soutenu par l'expérience, il trouva que la pesanteur était la cause unique de l'accélération dans la chute des graves, et observant que les espaces parcourus étaient comme la suite des nombres impairs, il arriva à ce beau théorême, que ces espaces sont comme les carrés des temps. Rien n'échappe à l'œil attentif de l'observateur philosophe : Galilée, en considérant les oscillations d'une lampe suspendue à une voûte, remarqua ce dont personne ne s'était encore douté, que ces oscillations étaient égales en durée, quoique leur étendue diminuât continuellement : c'est le phénomène de l'isochronisme du pendule. Il aperçut aussi que les oscillations étaient d'autant plus lentes que le pendule était plus long; et dès-lors il eut un instrument propre à mesurer à volonté des temps égaux et de courte durée. On sait combien cette belle découverte fut depuis pour Huyghens féconde en utiles résultats.

Galilée avait à peine posé les fondemens de la science du mouvement, que se trouvant à Venise en 1609, il apprit qu'un Hollandais avait trouvé une combinaison de deux verres par laquelle les objets paraissaient considérablement agrandis. Il ne lui en fallut pas davantage, et après quelques

recherches, il construisit une lunette qui amplifiait 33 fois. Cet instrument ouvrait un nouveau ciel à ses regards : il y marcha de découverte en découverte. Le court espace de quelques mois lui révéla plus de vérités de la physique céleste que 30 siècles n'en avaient appris. Il vit le premier la véritable figure de la lune et ne douta plus de sa parfaite analogie avec la terre : il aperçut la multitude infinie d'étoiles dont se composent la voie lactée et les nébuleuses : les taches qu'il observa sur le disque du soleil lui en firent connaître la rotation, et il en détermina la période et les loix : Saturne lui présenta ce spectacle singulier dont Huyghens devait trouver la cause ; enfin il découvrit les Satellites de Jupiter qu'il nomma *Astres de Médicis*, et démontra ces phases de Vénus que Copernic avait osé annoncer. Galilée était trop dégagé des préjugés de l'ancienne philosophie pour ne pas tirer de ces découvertes les preuves qu'elles fournissent en faveur du vrai système de l'univers. Il reconnaissait depuis longtemps toute la vraisemblance de l'hypothèse de Copernic ; désormais il la regarda comme une vérité qu'il fallait enseigner et défendre. Malheureusement il s'occupa de l'accorder avec les passages de la Bible. En 1616, il fut dénoncé à l'inquisition, et le cardinal Bellarmin lui fit promettre de ne plus soutenir de vive voix ni par écrit des opinions que l'Eglise regardait comme contraires au texte des Livres Saints. Mais l'amour de la vé-

rité est une passion aussi impérieuse que les autres. Galilée avait promis plus qu'il ne pouvait tenir. En 1632 il publia ses célèbres *Dialogues* sur les Systèmes du monde. Il y démontrait d'une manière si victorieuse l'évidence et la simplicité de celui de Copernic, et son rapport exact avec toutes les observations, qu'il acheva en quelque sorte la révolution commencée. Ce retour vers une opinion condamnée parut un crime. Le succès de ses *Dialogues*, le ridicule qu'il y jetait sur ses adversaires, réveilla l'envie ; il fut cité de nouveau au tribunal de l'inquisition, se rendit à Rome en 1633, et y fut jugé par sept cardinaux qui l'accablèrent de l'autorité de l'Eglise. On déclara que *soutenir que le soleil occupe le centre de notre système, était une proposition absurde, fausse en philosophie et contraire au témoignage de l'Ecriture*, et on obligea Galilée, sous peine d'être traité comme relaps, de signer une formule d'abjuration dans laquelle il *maudit et détesta les hérésies qu'il avait enseignées*. « Singulier spectacle, dit Bailly, que celui « d'un vieillard de 70 ans, à genoux devant l'Evan« gile, abjurant la vérité aux yeux de l'Italie qu'il « avait éclairée, malgré le témoignage de sa pro« pre conscience et contre la nature entière qui « manifeste cette vérité. » On assure qu'au moment où il se relevait après avoir signé sa rétractation, Galilée pressé par un sentiment d'intime conviction dit, en frappant du pied la terre : *E pur*

si muove ! Cependant elle se meut ! Pour l'honneur du Saint-Office, il faut ajouter cependant que si, dans cette odieuse procédure, sa conduite fut complètement absurde, elle ne fut du moins pas atroce. Par égard pour l'âge et pour la célébrité de Galilée, on voulut bien lui épargner les horreurs d'un cachot pendant la durée de son procès, et on se contenta, après sa condamnation, de lui assigner pour prison la petite ville d'*Arcetri*, en Toscane. Les sciences devaient à ce grand homme un dédommagement des persécutions qu'elles lui avaient attirées : l'astronomie sembla vouloir le consoler de l'injustice des hommes, et elle honora ses dernières années par une nouvelle découverte, la libration de la lune. Peu de temps après, tandis qu'excité par les instances des Hollandais, il cherchait à appliquer les phénomènes des Satellites de Jupiter à la solution du problème des longitudes, il devint subitement aveugle. Le ciel se ferma pour lui, selon l'expression de Bailly, comme si la nature avait dit, *tu as assez vu*. Un si triste accident ne lui ôta rien de sa gaieté naturelle ; mais ne pouvant plus continuer ses travaux, il s'occupa encore de diriger par ses conseils ceux de ses élèves. Il mourut en 1641, âgé de 78 ans.

Galilée est sans contredit le plus grand génie que l'Italie moderne ait donné aux sciences. Son nom sera toujours placé à la tête des découvertes importantes qui servent de fondement à la bonne

philosophie. Hume, en le comparant à Bacon, ne craint pas de lui donner la supériorité ; et il est certain qu'il eut l'avantage de marcher à grands pas dans la route que le Philosophe anglais n'avait fait que montrer de loin. La physique expérimentale naquit dans son école ; parmi ses élèves on distingue son fils *Vincent Galilée*, *Castelli*, *Cavalieri*, *Reineri*, *Torricelli*, *Viviani*, tous physiciens, astronomes ou géomètres célèbres. Galilée joignait à un génie profond, un savoir étendu, une pénétration vive et une imagination brillante. Son esprit était orné de connaissances variées ; il aimait beaucoup la littérature, et cultivait même les arts agréables. Voulant persuader, il négligea rarement d'unir l'élégance et la grâce du style à la force de la vérité ; il écrit quelquefois comme Platon, mais il raisonne presque toujours mieux et il instruit davantage.

Son caractère était gai, son cœur sensible et bon, ses disciples le chérissaient comme un père. Un des petits-fils de ce grand homme, prêtre bigot selon Montucla, supprima plusieurs de ses ouvrages. Malgré cet attentat, les soins vigilans de Viviani nous ont conservé les principales productions de Galilée : elles sont réunies dans l'édition en 4 vol. in-4.° qui a été donnée à Padoue en 1744, et qui est la plus estimée.

F.

LE GUIDE.

Le Guide pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

LE GUIDE.

Guido Reni, que nous nommons le Guide, naquit à Bologne en 1574. Son père le plaça chez Denis Calvart, peintre flamand, que le Guide quitta bientôt pour entrer dans l'école des Caraches. Louis et Annibal le prirent en amitié; mais on prétend que dans la suite ils devinrent jaloux de ses succès; cependant c'est Annibal qui lui conseilla de quitter la manière du Caravage qu'il avait d'abord adoptée, pour en prendre une plus agréable; elle lui valut la célébrité dont il jouit par la suite. Rival et ami de l'Albane, il partit avec lui pour Rome où le Josépin l'accueillit comme un homme qui pouvait servir la haine qu'il portait au Caravage: en effet, il lui opposa le Guide dont la nouvelle manière fit sentir le vice de celle du Caravage. Celui-ci, par esprit de vengeance, le maltraita grièvement; il paraît même que cela contribua à faire retourner le Guide à Bologne. Mais sa réputation croissant toujours, il fut rappelé à Rome par Paul V qui récompensa magnifiquement ses moindres productions. Pourtant le Guide, mécontent du trésorier de ce Pontife, quitta Rome de nouveau, et il fallut que le Pape entamât une espèce de négociation pour regagner cet illustre artiste. Toujours opposé par les circonstances aux meilleurs peintres de son temps, il entra en con-

currence avec le Dominiquin pour peindre le Martyre de S. André. Il sembla sortir vainqueur de cette lutte; cependant il n'eut pas le suffrage d'Annibal Carache. Le Guide est moins profond, moins naturel que le Dominiquin; mais il n'est pas moins savant, et l'on peut dire que sous le rapport de l'effet, des idées ingénieuses, de l'élégance du dessin et de la grâce du pinceau, le Guide ne le cède à aucun autre peintre. Cet artiste étalait un orgueil singulier dans son atelier où ses élèves le servaient respectueusement; il se couvrait devant les Grands qui le visitaient. « Je n'échangerais pas « mon pinceau contre la barrette d'un cardinal, « disait-il souvent. » Mais, dans la société, il était d'une modestie charmante, et il prouvait ainsi que ce n'était que son art qu'il voulait qu'on honorât en lui. Il vécut dans le célibat, et eut toujours des mœurs irréprochables. La funeste passion du jeu fut la seule cause qui troubla son existence : il perdit des sommes considérables, et la misère affaiblit son talent; il se vit abandonné de tous ses amis, et cet homme, qui avait longtemps dédaigné de mettre un prix à ses chef-d'œuvres, fut réduit, dans sa vieillesse, à travailler à vil prix, vit même ses derniers ouvrages méprisés, et mourut oublié en 1642, à l'âge de 67 ans. Suivant l'usage de la plupart des maîtres italiens, le Guide a beaucoup gravé à l'eau forte.

L.

HENRI DE GUISE.

E. del.t

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE" NAPOLI

Landon dirext

HENRI DE GUISE.

Le 31 décembre 1550 naquit Henri de Lorraine, duc de Guise, fils aîné de François de Lorraine et d'Anne d'Est son épouse. Privé de son père dès l'âge le plus tendre, il reçut de lui à ses derniers momens de sages conseils dont il ne sut point profiter. Victime lui-même de son ambition, François voulait éloigner son fils d'une carrière dont il connaissait les dangers ; mais ce fut en vain, et Henri, emporté par la fougue de son caractère et par le desir brûlant de parvenir aux premiers honneurs, devint le fléau de son pays, dont il aurait fait sans doute le bonheur et la gloire, si le sort l'eût placé dans d'autres circonstances. A la figure la plus noble, à l'esprit le plus étendu, aux qualités les plus séduisantes, ce Prince joignait un nom déja cher aux Français ; l'autorité acquise par son frère lui traçait le chemin du trône ; il essaya d'y monter, et, sans la sanglante catastrophe qui termina sa vie, il serait peut-être parvenu à ravir la couronne à Henri III. Guise se distingua d'abord à la bataille de Jarnac, quoiqu'à peine âgé de 19 ans ; et ce fut peu de temps après qu'il reçut, près de Château-Thierri, la blessure qui lui fit donner le surnom de *Balafré*. A la tête d'une armée destinée à soumettre les Protestans, il eût pu faire admirer sa valeur, s'il n'eût employé contre eux que ses

talens et ses soldats ; mais il conseilla le massacre de la Saint-Barthélemi, et, pour satisfaire sa vengeance particulière, il voulut commander lui-même la mort de l'amiral Coligny qu'il accusait du meurtre de son père. S'il n'eut pas le premier l'idée de la ligue, il sut adroitement en profiter pour combattre à la fois Henri de Bourbon, roi de Navarre, dont il craignait les vertus et les talens, et son propre souverain dont il connaissait la faiblesse. Ce fut alors que commença la guerre dite *des trois Henri*. Les Royalistes commandés par Henri III, les Ligueurs par Henri de Guise, et les Calvinistes par Henri de Bourbon. Dès ce moment, Guise ne garda plus de mesure ; on le vit successivement dicter avec insolence des loix à son maître ; venir à Paris, malgré sa défense ; ameuter le peuple dans la journée des Barricades, le 12 mai 1588 ; tenir Henri III prisonnier dans le Louvre ; faire massacrer presque sous ses yeux les Suisses fidèles qui défendaient ce faible monarque ; apaiser d'un mot la violence d'une populace en furie, et recevoir des hommages que les Français jusqu'alors avaient réservés pour leurs seuls souverains. Mais, enivré lui-même d'un semblable triomphe, il manqua de prudence ; Henri III put s'échapper, et Guise dès-lors aurait dû craindre la vengeance d'un roi trop offensé pour pardonner jamais. Rassuré cependant par l'indolence de Valois qui, chassé de sa capitale, se livrait à Rouen aux plus puérils amusemens, Guise s'oc-

cupait de la formation des états de Blois, qu'il composait de ses créatures. Cette dernière tentative devait décider de sa fortune et de sa vie. Il comptait autant de partisans que de députés qui presque tous étaient ses complices. La Brie, la Normandie, la Picardie, la Bourgogne, l'Orléanais, Paris, pouvaient d'un seul mot se réunir à lui; jamais ambitieux ne put former de plus brillantes espérances; tout secondait ses vœux, tout servait ses projets; adoré du peuple et de l'armée, il n'avait à vaincre qu'un roi méprisé et sans force, et la différence de religion rendait peu redoutable le roi de Navarre qui n'avait pour appuyer ses droits au trône qu'un parti foible encore. Ce fut le 16 octobre 1588 que se fit l'ouverture des Etats : Guise, en qualité de grand-maître de la maison du roi, fit les honneurs de la première séance, *perçant de ses yeux toute l'épaisseur de l'assemblée*, dit l'historien Mathieu, *pour distinguer et reconnaître ses serviteurs, et, d'un seul élancement de sa vue, les fortifier en l'espérance de l'avancement de ses desseins, de sa fortune et de sa grandeur.* Il voulait être nommé connétable et généralissime, et ne déguisa plus le but qu'il cherchait à atteindre; vainement ses amis se réunirent-ils pour lui faire connaître le danger de sa position; vainement fut-il averti que sa mort était résolue; *ils n'oseraient*, répondit-il fièrement; et, confiant en la faiblesse du roi, il crut

triompher par la force de son caractère ; il ignorait sans doute que Valois, sans autorité pour le faire arrêter, en conservait assez pour ordonner un crime. Le 22 décembre, Guise, mandé par Henri III pour assister au conseil, est entouré en arrivant par les gardes du palais ; son escorte est éloignée, et, pendant qu'il lève la portière de l'antichambre du roi, il reçoit à la fois plusieurs coups de poignard, et vient expirer presque sous les yeux du monarque offensé. Ainsi fut terminée, à 38 ans, la carrière la plus brillante et l'existence la plus heureuse, si l'ambition n'en eût empoisonné le cours. Grandeur d'ame, prudence, générosité, Guise réunit tous les moyens de plaire et de réussir. Quels importans services n'eût-il pas pu rendre à son pays et à son roi, s'il se fût contenté de servir sous lui ! Mais il voulut le renverser, et ce crime causa sa mort et ternit sa gloire. La postérité impartiale le range parmi ces hommes d'un génie rare, mais dangereux, qui, toujours avides de renommée, savent à leur gré renverser des empires, qu'avec plus de sagesse ils auraient pu sauver.

M.

DE THOU.

Ferdinand pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

DE THOU.

Jacques-Auguste de Thou naquit à Paris le 9 octobre 1553, de Christophe de Thou, premier président du parlement de Paris, et de Jacqueline de Tullen. Il vint au monde si faible qu'on désespérait de l'élever; aussi on s'attacha plus à soigner sa santé qu'à cultiver son esprit, qui promettait déja beaucoup. Il apprit à peindre avant d'apprendre à lire: ce talent était héréditaire dans sa famille; il en avait le goût, il y réussit. A l'âge de 10 ans, on le mit au collége; il y était à peine depuis un an, lorsqu'il fut attaqué d'une fièvre violente qui força ses parens à le retirer chez eux. Il fut abandonné des médecins et de sa mère elle-même; mais une amie de la famille, madame de Mareuil, ne perdit pas l'espoir; elle le veilla, le soigna et lui sauva la vie. Il reprit ses études avec une nouvelle ardeur, et, lorsqu'il les eut terminées, il chercha à se lier avec les hommes de son temps les plus distingués dans les sciences et dans les lettres. Ce goût pour la société des écrivains célèbres devint en lui une passion: il n'épargna jamais rien pour la satisfaire, même lorsqu'il fut devenu, par sa propre célébrité, l'objet de la curiosité et de l'empressement des autres. Ses parens l'envoyèrent à Orléans faire ses études en droit. Il s'enthousiasma pour les

fameux jurisconsultes, comme il avait fait pour les érudits et les poètes; il alla en Dauphiné pour voir et entendre Cujas. Rappelé par son père à Paris, il y fut témoin de l'affreuse Saint-Barthélemy. Comme il était le plus jeune de la famille, on lui fit prendre les ordres mineurs, pour que son oncle, Nicolas de Thou, évêque de Chartres, pût lui résigner une partie de ses bénéfices: il se mit en conséquence à étudier la théologie et le droit canonique. Dans ce temps-là, Charles IX envoya remercier le pape et les autres princes d'Italie qui l'avaient félicité de ce que son frère, depuis Henri III, venait d'être élu roi de Pologne. De Thou, avide de voir et de s'instruire, obtint d'accompagner l'ambassadeur qui était Paul de Foix. Il parcourut l'Italie entière, visitant les savans, les artistes, les monumens et les bibliothèques, recueillant des livres, des manuscrits et des renseignemens pour sa grande histoire dont il avait déja le projet. Quatre ans après son retour d'Italie, il fit un autre voyage en Flandre, dans le même dessein et avec le même fruit. Cette seconde course achevée, il se fit recevoir, à l'instigation de sa famille, conseiller-clerc au parlement de Paris; mais cette charge n'était point de son goût: elle lui prenait un temps qu'il eût mieux aimé donner à ses études et à ses livres. Son frère aîné étant tombé malade, il le conduisit à Plombières, et en partit bientôt pour visiter l'Al-

lemagne. Revenu à Plombières, il y trouva son frère plus malade qu'il ne l'y avait laissé, et il le ramena à Paris. Ce frère mourut : la famille de de Thou l'engagea alors à quitter les ordres et à songer au mariage ; mais, le célibat convenant mieux à ses occupations et à ses projets, il éluda pour le moment la proposition. Il parcourut avec son ami François Pithou les parties méridionales de la France, faisant partout moisson de livres et d'instruction. Ayant appris en route la mort de son père, il revint en hâte à Paris. Sa mère le pressa de nouveau de renoncer à l'état ecclésiastique, et cette fois il se rendit à ses instances. Il quitta la charge de conseiller-clerc pour celle de maître-des-requêtes, fut ensuite reçu en survivance de son oncle paternel, président à mortier, se fit relever de ses vœux ecclésiastiques par l'Official de Paris, et épousa Marie de Barbanson, avec laquelle il vécut 14 ans, et dont il n'eut point d'enfans. Il se maria en secondes noces avec Gasparde de la Châtre qui lui donna six enfans, trois fils et trois filles. L'un des fils fut ce malheureux François-Auguste de Thou que le cruel et vindicatif Richelieu fit périr, à 35 ans, sur un échafaud, parce qu'il n'avait pas trahi le secret de son ami. De Thou, après la journée des Barricades, à laquelle il eut la douleur d'assister, fut envoyé par le roi en Normandie et en Picardie, pour contenir dans l'obéissance ces deux

provinces que les Ligueurs cherchaient à soulever. Il y réussit, et, en récompense de cet important service, le roi le fit conseiller d'état. Il se rendit à Blois où s'assemblaient les Etats : il y revit Montaigne avec qui il s'était lié d'amitié à Bordeaux. Le duc de Guise voulut l'attirer dans son parti, et lui fit des avances; il les repoussa et resta fidèle à son roi. Etant retourné à Paris, il y apprit l'assassinat du Duc, et devint suspect aux Ligueurs qui le crurent envoyé par le roi pour travailler à ses intérêts. Le séjour de Paris n'étant plus sûr pour lui, il en sortit déguisé en soldat, et se rendit de nouveau à Blois. Il réussit à persuader au roi d'appeler à son secours le roi de Navarre, depuis Henri IV. Il partit ensuite avec Gaspard de Schomberg pour demander des hommes et de l'argent aux puissances de l'Italie et de l'Allemagne. Il reçut à Venise la nouvelle de l'assassinat de Henri III, et bientôt il eut la satisfaction d'apprendre que Henri IV venait d'être reconnu par l'armée et par la noblesse. Il passa en Suisse pour faire des alliés au nouveau roi, et se rendit bientôt auprès de lui : il en fut reçu comme le méritaient ses talens et son zèle. Henri IV l'appela à son conseil, et lui confia plusieurs missions importantes. Ce fut lui qui fut chargé de négocier pour la paix avec Charles de Lorraine, duc de Guise, et ensuite avec le duc de Mercœur. Il perdit un moment la faveur du roi pour avoir cher-

ché à justifier la conduite répréhensible des ducs de Bouillon et de la Trimouille ; mais sa disgrace ne fut pas de longue durée : Henri IV lui rendit sa confiance, et continua à l'employer dans les affaires qui exigeaient le plus de lumières et de probité. Il assista, en qualité de commissaire catholique, à la fameuse conférence de Fontainebleau entre le cardinal du Perron et Mornay, *le pape des Huguenots*. Il fut chargé par la suite, avec ce même cardinal du Perron, de travailler à la réforme de l'Université de Paris, et à la construction du Collége Royal. A la mort du célèbre Amyot, il obtint la place de grand-maître de la bibliothéque du roi ; et, sous la régence de Marie de Médicis, il fut nommé l'un des directeurs généraux des finances. Il fut aussi élu père temporel et protecteur de l'ordre de S. François en France, et, en cette qualité, il fit achever la nef de l'église des Cordeliers de Paris. Il mourut à Paris, le 7 mai 1617, dans sa soixante-quatrième année.

Au sein des troubles civils et religieux, au milieu de tant de voyages et de tant d'emplois divers, de Thou a trouvé le temps de composer un ouvrage qui, par sa seule étendue, semble avoir dû absorber la vie entière de l'homme le plus laborieux. Cet ouvrage est l'histoire de son temps depuis 1545 jusqu'en 1607, écrite en latin et formant cinq vol. in-fol. Ces monumens gigantesques de l'étude et du travail épouvantent notre paresse ; et, si nous

ne les avions sous les yeux, nous les traiterions de fables, comme ces travaux attribués aux demi-dieux de l'antiquité. De Thou ne se borna point à l'histoire; il cultiva aussi la poésie latine, et célébra dans cette langue la plupart des événemens heureux ou malheureux de son temps. Le plus considérable et le plus estimé de ses poèmes est celui qu'il composa sur l'art de la fauconnerie, *de re accipitrariâ*: il a été traduit en vers italiens, et ne l'a pas même été en prose parmi nous. De Thou eut la passion des lettres et des livres; il a laissé une bibliothèque nombreuse et parfaitement choisie, dont les débris sont encore aujourd'hui recherchés des amateurs, tant à cause de l'intérêt qu'inspire le glorieux nom de celui qui les a possédés, qu'à cause de la simplicité élégante et solide avec laquelle ils sont reliés. Cette reliûre était la même pour tous les livres; elle porte les armes, le nom et le chiffre de de Thou.

On a mis au bas du portrait de cet homme savant et vertueux, l'inscription suivante qui paraît caractériser avec beaucoup de justesse sa personne et ses écrits :

Tel fut ce grave Historien,
Intègre magistrat et zélé citoyen,
Dont la plume sans fiel comme sans flatterie,
Défendit les autels, le trône et la patrie.

A.

AMBROISE PARÉ.

N. pinx.t

NAPOLI

Landon direx.t

AMBROISE PARÉ.

Ambroise Paré, chirurgien, ou, comme il s'intitulait lui-même, Barbier des rois Henri II, François II, et Charles IX, naquit à Laval, vers le commencement du seizième siècle, et mourut à Paris le 22 décembre 1590. Il était protestant, et aurait péri le jour de la Saint-Barthélemi, si Charles IX qui l'aimait ne l'eût expressément retenu au Louvre. C'est un des premiers et des meilleurs écrivains français sur la chirurgie, et ses talens pour son art sont d'autant plus remarquables qu'il n'avait point eu d'éducation première, et qu'il ignora toujours le latin. La pratique et surtout celle des armées fut son principal maître; mais, lorsqu'il voulut écrire, il fut obligé de s'aider des secours de quelques jeunes médecins.

Les ouvrages d'Ambroise Paré, imprimés à Paris en 1561, forment un volume in-folio divisé en 28 livres, avec beaucoup de figures dont celles qui concernent l'anatomie sont pour la plupart empruntées de Vesale.

Les Préceptes chirurgicaux d'Ambroise Paré sont généralement reconnus comme très-sages et fondés sur une expérience très-étendue. Son vingt-quatrième Livre, qui traite des Monstres,

est assez ridicule et en offre plusieurs de fabuleux.

Guillemeau a traduit les Œuvres d'Ambroise Paré en latin ; il y en a plusieurs traductions en langues étrangères. Les médecins de son temps et surtout Riolan en ont dit trop de mal par esprit de parti.

C. V.

PLATON

NAPOLI

London direxᵗ

PLATON.

PLATON, que la sublimité de sa doctrine a fait surnommer *le Divin*, était d'une des plus illustres familles d'Athènes où il naquit 429 ans avant J. C. Il descendait de Codrus par son père, et de Solon par sa mère : mais on n'a pas trouvé cette origine assez belle, on l'a fait fils d'Apollon, et on a ajouté que peu de temps après sa naissance, un essaim d'abeilles vint voltiger autour de son berceau, et déposa du miel sur ses lèvres; ce qui fut un présage de l'éloquence dont il devait être doué. Il reçut d'abord le nom d'Aristoclès; plus âgé, on lui donna, à cause de sa large poitrine et de ses épaules hautes, le surnom de *Platon* qui lui est resté. Dans sa jeunesse, la peinture, la musique, les différens exercices du gymnase remplirent tous ses momens. Comme il était né avec une imagination forte et brillante, il fit des dithyrambes, s'exerça dans le genre épique, compara ses vers à ceux d'Homère et les brûla. Il crut que le théâtre pourrait le dédommager de ce sacrifice; mais ayant connu Socrate, il supprima ses pièces et se voua tout entier à la philosophie. Il avait alors 20 ans.

Platon fut pendant huit ans le disciple assidu du plus grand des philosophes, mais plus avide d'opinions que de connaissances, il ne s'en tint

pas aux seules leçons de Socrate; dès ses premiers pas, un goût particulier l'entraînait vers le *Syncretisme,* ou cette espèce de philosophie qui cherchant à concilier entre elles et à s'approprier des opinions opposées, les dénature toutes. Platon porta les armes et fit trois campagnes. Il avait eu quelque temps l'intention de se consacrer aux affaires publiques; mais les secousses qu'éprouva sa patrie pendant les dernières années de la guerre du Péloponnèse, les fréquentes révolutions qui en peu de temps présentèrent la tyrannie sous des formes toujours plus effrayantes, et surtout la mort de Socrate l'en détournèrent. Dans cette dernière circonstance, il n'abandonna point son maître et son ami; il sollicita pour lui auprès de ses juges, il entreprit son apologie, il offrit sa fortune pour qu'il fût sursis au jugement. Après ce fatal événement, Platon se réfugia d'abord à Mégare avec plusieurs autres disciples de Socrate; mais bientôt le desir d'ajouter à son instruction lui inspira le dessein de parcourir tous les lieux où l'esprit humain avait fait des progrès. Son premier voyage fut dans la grande Grèce où la secte italique florissait encore. Il eut quelque accès auprès des Pythagoriciens. De là il se rendit à Cyrène où il apprit la géométrie sous Théodore. Il parcourut ensuite l'Egypte, et la guerre ne lui ayant pas permis de voir la Perse ni les Indes, il revint en Italie où les Pythagoriciens parurent

s'ouvrir à lui plus qu'ils n'avaient fait la première fois. Quelques années après il acheta leurs livres : c'est là qu'il puisa sans doute une partie de ses opinions. De retour dans sa patrie, Platon trouvant que le temps avait effacé les préventions contre l'école de Socrate, se voua à l'enseignement de la philosophie. Il y avait hors des murs d'Athènes un gymnase nommé Académie, d'*Academus* à qui ce lieu avait appartenu. Il était planté d'arbres et orné d'autels consacrés à l'Amour, aux Muses, à Minerve, et de plusieurs monumens élevés en l'honneur des Athéniens les plus illustres. Ce fut là, au milieu des Dieux et des mânes des grands hommes, que Platon établit son école dans une maison qu'il tenait de ses pères, et c'est de ce lieu que ses sectateurs ont été nommés *Académiciens*.

Il interrompit le cours de ses leçons pour faire trois voyages en Sicile. Dans le premier qu'il entreprit à 40 ans pour voir l'Etna, il fut introduit à la cour de Denys l'Ancien, tyran de Syracuse, par le fameux Dion son disciple et son admirateur. Sa noble franchise faillit lui coûter cher. Il osa soutenir en face de Denys que rien n'est si lâche et si malheureux qu'un prince injuste : *vous parlez comme un radoteur*, lui dit Denys; *et vous comme un tyran*, répondit Platon. Denys, pour se venger, le livra à l'ambassadeur de Sparte qui le fit vendre dans l'île d'Egine. Comme Athénien, il

devait y être condamné à mort; mais sa qualité de philosophe lui sauva, dit-on, la vie. Si le fait est vrai, il mérite d'être remarqué. Platon racheté, ramené dans sa patrie et rendu à son école, reçut une lettre de Denys qui voulait se justifier de sa trahison, et qui le priait de l'épargner dans ses discours: sa réponse fut, *je n'ai pas assez de loisir pour me souvenir de Denis.* Platon oublia effectivement le traitement indigne qu'il en avait reçu, et dans la suite, séduit par les instances de Denys le jeune, fils et successeur de ce tyran, il se rendit auprès de lui. Il croyait peut-être alors, comme Aristippe, que les philosophes sont faits pour être auprès des grands comme les médecins auprès des malades: Denys le détrompa. Ce prince n'aimait que la philosophie qui exerce l'esprit, parce qu'elle lui donnait occasion de briller; mais il faisait peu de cas de cette sagesse qui apprend à régler les mouvemens de l'ame. Il avait desiré d'avoir Platon près de lui pour ajouter à sa considération personnelle, et pour jouir des entretiens d'un homme aussi instruit qu'éloquent; le censeur l'importuna, le sage le fit rougir. Il se souvint qu'il était roi, fit succéder l'humeur et les caprices à l'enthousiasme et aux prévenances, et finit par vouloir traiter comme son sujet et même comme son esclave celui qu'il avait appelé comme son guide et son ami. Platon se retira. Un motif bien honorable le porta à se rendre une troisième fois à la

cour de Syracuse. Denys avait mis à ce prix la grâce et le rappel de Dion. L'amitié détermina Platon, âgé de près de 70 ans, à venir affronter de nouveau un despote altier. Il n'obtint rien, courut risque de la vie et ne dut sa liberté qu'aux instances de ses amis. Revenu à Athènes, Platon consacra le reste de ses jours à la philosophie et à son école. Il mourut l'an 348 avant J. C., âgé de 81 ans, le même jour qu'il était né.

Tous les ouvrages de Platon, à l'exception de 12 Lettres qui nous restent de lui, sont sous la forme de Dialogues. Malgré le zèle et les travaux de plusieurs écrivains estimables, on peut dire que, dans notre langue, ces ouvrages attendent encore un traducteur. Ils ont été traduits en latin par *Marsile Ficin* et par *Jean de Serres;* la traduction de celui-ci est la plus estimée.

Les principales circonstances de la vie de Platon font connaître que les sources où il puisa ce qu'on appelle sa philosophie sont, Héraclite, Parménide, Théodore et surtout Socrate et Pythagore. Il devint inventeur en fondant ensemble et en embellissant des charmes de son style les idées de ces différentes écoles. Socrate avait dit, en voyant ses premiers Dialogues : *Combien de mensonges ce jeune homme débite sous mon nom !* Ce fut encore bien pis lorsque, dans la suite, Platon connut et adopta la doctrine de la secte italique : pour conserver toujours la réputation attachée au titre

de disciple de Socrate, il prit alors le parti de faire parler celui-ci comme Pythagore. Le plus sage des Grecs regardait toutes les opinions des philosophes qui l'avaient précédé comme des délires de gens dont la folie était de se croire sages; il avait dit: il y a un Dieu, je crois à l'immortalité de l'ame, je n'en sais pas davantage; je pense même qu'il serait raisonnable de se borner à n'en savoir pas plus que moi, et d'étudier les rapports que les choses ont avec nous plutôt que de chercher ce qu'elles sont et comment elles sont. En suivant ce conseil on se fût trouvé dans le chemin des découvertes. Mais le génie de Platon dédaignait une méthode purement expérimentale; son éloquence demandait une carrière plus vaste où elle pût briller. Dieu, la nature de l'ame, l'essence des êtres, la formation de l'univers; voilà les objets sur lesquels il s'exerça et que d'abord il prétendit expliquer. Les loix du monde sensible, les facultés et les opérations de l'esprit humain, les principes de la morale et de la politique ne furent plus pour lui que les conséquences nécessaires de son système cosmogonique. Ainsi la doctrine de Platon, considérée dans son entier, n'est à proprement parler qu'un roman; mais c'est le roman d'un homme de génie, d'une ame élevée et vertueuse, qui pénétrée de la conviction d'une origine céleste, s'efforce de remonter jusqu'à son immortel auteur. Ce roman est quelque-

fois sublime. Souvent aussi il est rempli d'hypothèses frivoles, de sophismes ridicules, de raisonnemens inintelligibles ou absurdes; et l'on a lieu de s'étonner qu'un philosophe qui écrivit sur la porte de son école : *que celui qui ignore la géométrie n'entre point ici;* qui fit lui-même des découvertes dans cette science, dont les premiers disciples inventèrent les sections coniques, dont l'école produisit presque tous les géomètres et les astronomes de la Grèce, qui fut enfin le fondateur d'une secte de Sceptiques; que Platon put débiter tant de rêveries dans des ouvrages écrits d'ailleurs avec tant d'éloquence, et où l'on trouve souvent tant d'esprit, de bon sens et de finesse. On a prétendu l'excuser en alléguant qu'il suivit l'usage de la double doctrine, et qu'il ne voulut révéler dans ses Dialogues que la demi-philosophie qu'il croyait à la portée du vulgaire. Il est fâcheux que dans cette demi-philosophie, ce soit précisément les rêveries qui ayent été adoptées avec le plus d'avidité et qui ayent trouvé tant d'admirateurs. Quelque fondés que puissent être les reproches que l'on adresserait, sous ce rapport, à la philosophie de Platon, on applaudira toujours à son éloquence que Quintilien appelait *homérique*, à son style enchanteur, style que Cicéron trouvait si noble qu'il n'a point fait difficulté de dire que si Jupiter eût voulu parler le langage des hommes il ne se serait pas autrement

exprimé; on applaudira à cette imagination vive et brillante qui retrace les objets les plus abstraits sous une forme sensible, et qui fait disparaître la sécheresse des discussions philosophiques en les animant par des tableaux rians ou majestueux, par des traits gracieux ou piquans; à cette abondance de vues qui varie à son gré toutes les formes et déploie tous les aspects d'un sujet; à cet art particulier de mettre les personnages en action et de conserver à chacun leur caractère; à cette foule de maximes d'une morale douce et pure; à cet amour de la vertu qui est empreint dans toutes les pages et se communique à tous les lecteurs. Toutes ces beautés que le temps et les révolutions des opinions n'ont pu flétrir, doivent sans doute obtenir grâce pour les rêves philosophiques qui forment trop souvent le fond des ouvrages de Platon, et surtout pour cet abus des mots que Socrate avait tant reproché aux Sophistes, et dont il n'a pu préserver le premier de ses disciples.

F.

PTOLÉMÉE PHILADELPHE

NAPOLI

Landon direx.t

PTOLÉMÉE PHILADELPHE.

A la mort d'Alexandre, l'Egypte, conquise par ce Monarque, devint le partage de Ptolémée, fils de Lagus, qui renouvella la gloire et la splendeur de cet empire. Son fils, *Ptolémée Philadelphe*, lui succéda et marcha sur ses traces. Les premières actions de la jeunesse de ce prince nous sont inconnues; mais son goût pour les sciences et les arts, et ses heureux efforts pour faire fleurir le commerce dans ses états, nous assurent de la bonté de sa première éducation. Deux ans avant la mort de son père, il avait été associé à l'empire, et on lui donna le surnom de *Philadelphe*, si l'on en croit M. Le Vaillant, pour marquer l'amitié qu'il voulait entretenir avec son frère Ceraunus. Parvenu sur le trône, 285 ans avant J. C., il donna à ses peuples la fête la plus magnifique dont il soit parlé dans l'antiquité, et qu'Athénée décrit assez longuement. On y voyait des productions de tous les climats et des hommes de tous les pays; les parfums de l'Yémen, les troupeaux de l'Indus éblouissans de blancheur, les Abyssins chargés de poudre d'or, les fourrures du Nord, et les aromates des îles d'Asie, décoraient le cortége, et prouvaient que l'Egypte était le centre du commerce de l'univers.

Tandis que l'ambition des successeurs d'Ale-

xandre mettaient l'Asie en cendre, Ptolémée, tranquille au milieu de ses peuples, dont il était chéri, donnait tous ses soins à former sa belle bibliothèque d'Alexandrie, qu'il laissa, à sa mort, composée de cent mille volumes. Voulant l'enrichir encore des Livres de Moyse, qui contenaient l'Histoire des Juifs, il forma le dessein de les faire traduire d'hébreu en grec. Le grand-prêtre Eléazar, qu'il avait comblé de présens, en lui demandant des traducteurs, fit partir 72 des juifs les plus instruits, qui achevèrent cet ouvrage en 72 jours. C'est ce qu'on appelle *la Version des Septante.*

Le bruit des exploits des Romains engagea Ptolémée à leur envoyer des ambassadeurs. L'année suivante ceux-ci conclurent avec lui un traité d'alliance et d'amitié.

Plusieurs révoltes engagèrent ce prince à prendre les armes: la plus considérable fut celle de 4,000 Gaulois qui prétendaient s'emparer de l'Egypte; ils furent forcés de se renfermer dans une île du Nil, où ils s'entre-tuèrent, pour ne pas mourir de faim.

Libre de ses ennemis, Ptolémée tourna tous ses regards vers le commerce. Il imagina d'enlever aux Tyriens tout celui de l'Orient. Pour y réussir, il continua le canal qui devait joindre la mer Rouge au Nil, et, plus heureux que Necos et Darius, il eut la gloire de l'achever. Il com-

mençait à la branche Pelusiaque et la ville de Cophtos, et se prolongeait jusqu'à Arsinoé, aujourd'hui Aggerout. La navigation du Golfe Arabique étant dangereuse à son extrémité, il fit bâtir la ville de Bérénice, à l'entrée du golfe, dans le pays des Troglodytes. On y portait par terre les marchandises de Cophtos, et, depuis cette ville jusqu'à la première, il construisit des citernes et des hôtelleries où les caravanes trouvaient des rafraîchissemens au milieu des déserts. Dans la suite, on se servit du port de Myos-Hormos, voisin de celui de Bérénice et beaucoup meilleur. De telles entreprises assurèrent à l'Egypte le commerce de l'Inde, de l'Ethiopie et de la Troglodytique, si célèbre dans l'antiquité; commerce que Ptolémée protégea par une marine formidable dans la mer Rouge et dans la Méditerranée.

Antiochus Theos, jaloux de la gloire de l'Egypte, l'attaqua avec toutes les forces de Babylone et d'Orient; mais la révolte d'une partie de ses peuples, qu'il fut obligé d'aller dissiper, et son mariage avec Bérénice, fille de Ptolémée, rétablirent la paix entre les deux nations. Ptolémée n'en jouit pas longtemps; la mort d'Arsinoé, sa femme et sa sœur, qu'il aimait tendrement, causa la sienne. Il mourut, après un règne de 38 ans, l'an 247 avant J. C., à l'âge de 64 ans.

Ptolémée eut beaucoup de qualités et peu de défauts. Le ressentiment qu'il fit paraître contre

Démétrius de Phalère qu'il réduisit à se donner la mort, est la seule chose qu'on puisse lui reprocher. Il eut les goûts des grands monarques; il aima et protégea les sciences, les arts et les lettres, et ne négligea rien de ce qui pouvait servir à étendre les connaissances. Dionisius, par son ordre, parcourait l'Inde, et composa d'excellens Mémoires sur cette antique contrée; Ariston relevait les côtes de la mer Rouge; Euclide donnait aux mathématiques une direction nouvelle; et Lycophron, Callimaque, Théocrite, transportaient à Alexandrie les beaux jours de la poésie d'Athènes. Ptolémée fit plus pour sa gloire que ces fameux conquérans, qui ne laissent que leur nom après leur mort. Il encouragea les manufactures, et fit fleurir le commerce d'Egypte, qui n'a fait que s'accroître par la succession des siécles, en servant de lien entre l'Orient et l'Occident. Aussi, comme le remarque M. Rollin, « on doit regarder ce « Prince comme le bienfaiteur, non-seulement de « son royaume, mais du genre humain et de toute « la postérité. »

Ph. L. R.

S.t AUGUSTIN.

Eras Quellinius pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA REALE NAPOLI

Liv. 15.

SAINT AUGUSTIN.

S. Augustin, le plus célèbre des docteurs de l'église, naquit en 354 à Tagaste, petite ville de Numidie située près de Madaure et d'Hippone. D'après son propre aveu, il joignait dans sa jeunesse à des penchans vicieux une aversion marquée pour l'étude. Son père, quoique peu fortuné, voulut lui donner une éducation distinguée : S. Augustin suivit les meilleurs maîtres, et son intelligence précoce, son extrême facilité suppléant à l'amour du travail, il fit des progrès rapides. A 16 ans on l'envoya terminer ses études à Carthage. Eloigné de sa famille, ses mœurs achevèrent de se corrompre; il s'abandonna surtout à son goût pour les femmes, et ce ne fut que très-difficilement que *Monique*, sa mère, chrétienne et sainte, obtint de lui par ses vives remontrances qu'il se contenterait d'une seule concubine. Il la garda longtemps et en eut un fils qui fut nommé *Dieudonné*. Au milieu de ces désordres, S. Augustin cultivait cependant son esprit et développait ses talens; très-jeune encore, il professa la rhétorique avec succès à Tagaste et à Carthage. Un violent désir de trouver la vérité le portait à la chercher dans les systèmes de philosophie qui étaient alors le plus en vogue : il crut la rencontrer dans la secte des Manichéens, s'y engagea et en soutint les dogmes avec beaucoup de chaleur. Il se vantait alors de confondre par ses

argumens ces mêmes chrétiens dont il devait un jour défendre la doctrine avec tant de supériorité. Desirant s'exercer sur un plus grand théâtre, il vint à Rome, s'y fit connaître et fut envoyé à Milan pour y montrer la rhétorique. Il y vit S. Ambroise. Le commerce et les livres des Platoniciens, en lui donnant des idées plus saines sur la divinité, avaient commencé à le détacher de ses premières erreurs; l'exemple et les conseils du S. évêque achevèrent de remettre son esprit dans une meilleure voie. Il s'en fallait cependant que ses mœurs fussent bien régulières. S. Augustin n'avait que 31 ans, il était africain, et tout en cherchant la sagesse il aimait passionnément le plaisir. Il s'était déterminé à renvoyer sa concubine, mais bientôt après il en avait pris une nouvelle. Pendant deux ans les attraits de la volupté luttèrent encore dans son cœur contre les inspirations de la grâce; mais enfin celle-ci l'emporta: les prières et les larmes de sainte Monique, une guérison miraculeuse, une voix céleste qui lui ordonnait de prendre et de lire les Epîtres de S. Paul, déterminèrent sa conversion. Il renonça à ses égaremens, reçut le baptême l'an 387, et retourna en Afrique. Il y fut ordonné prêtre en 391, et au bout de quatre ans devint coadjuteur de Valère, évêque d'Hippone, auquel il succéda bientôt après. Pendant 35 ans que S. Augustin gouverna cette église, il édifia les Chrétiens par l'austérité de ses mœurs, les éclaira par ses prédications, les garantit de l'erreur par

la pureté de sa doctrine, s'en fit admirer par la supériorité de ses talens et chérir par l'ascendant de ses vertus. Il mourut à Hippone en 430, pendant que Genseric, à la tête des Vandales, faisait le siége de cette ville qu'il prit un an après. Elle fut pillée et brûlée, mais on sauva comme miraculeusement les volumineux ouvrages du saint Evêque. Ils ont été fréquemment imprimés: la meilleure édition est celle des Bénédictins en 11 vol. in-fol. — S. Augustin est particulièrement remarquable par le zèle ardent avec lequel il combattit tous les Hérétiques de son temps; les Manichéens, les Donatistes, les Pélagiens, les Ariens, les Priscillianistes. Il fut toujours victorieux dans ces disputes théologiques; mais on doit surtout lui savoir gré d'avoir rarement cédé au desir si naturel pour un docteur de soumettre par la force ceux qu'il ne pouvait convaincre par des argumens. «Nous nous gardons bien de vous « traiter avec rigueur, écrivait-il aux Manichéens; « nous laissons cette conduite à ceux qui ne savent « pas quelle peine il faut pour trouver la vérité, et « combien il est difficile de se garantir de l'erreur: « je dois vous supporter comme on m'a supporté « autrefois.» Cette leçon simple et touchante, donnée par un Père de l'Eglise, n'a été que trop souvent oubliée dans les siécles suivans. Dans quelques-uns de ses ouvrages, S. Augustin eut la hardiesse de vouloir pénétrer les obscurités de la Grâce, du Libre Arbitre et de la Prédestination; questions qui rentrent, pour le fond, dans le labyrinthe de la fata-

lité et de la liberté où toute l'antiquité s'est égarée. Il faut croire que sa doctrine est pure, puisqu'elle a reçu la sanction des Conciles et des Papes ; cependant on peut remarquer qu'elle a presque toujours égaré ceux qui l'ont exclusivement prise pour guide : les plus célèbres sont ceux qu'on a nommés *Jansénistes*. Il serait peut-être aussi difficile, pour les esprits vulgaires, d'accorder sur les matières de la Grâce, S. Augustin avec les Pères grecs et latins qui l'ont précédé, que de savoir en quoi il diffère de Jansénius, d'Arnauld, de Quesnel et même de Calvin : mais heureusement l'autorité de l'Eglise décide la question ; elle approuve en même temps S. Chrysostôme et S. Augustin et condamne Calvin et les Jansénistes. Selon quelques Critiques, le savoir de l'évêque d'Hippone se bornait à la langue latine ; et sous ce rapport ils le mettent fort au dessous de S. Jérôme. On remarque généralement dans ses écrits un esprit vif et pénétrant, une dialectique subtile, un style énergique et quelquefois éloquent, mais trop souvent ampoulé, plein d'antithèses et de jeux de mots, semé de termes impropres et même barbares. La plus importante et la meilleure des productions de S. Augustin est sans contredit son Traité *de la Cité de Dieu*, dans lequel il établit la vérité de la religion chrétienne, et s'attache à combattre les raisons que l'on pouvait alléguer en faveur du Paganisme. C'est à la fois un corps complet de doctrine religieuse et morale, et un monument très-précieux d'histoire et d'antiquités. F.

ALBUQUERQUE.

En voyant, en Europe, les Portugais esclaves de l'Angleterre, en voyant leurs compatriotes dégénérés répandus dans l'Inde, presque confondus dans le mépris général avec les dernières castes, qui pourrait croire que ce sont là les descendans de ces Portugais si fiers, si courageux, qui, dans le seizième siécle, donnèrent des loix à tout l'Orient, et firent, par leurs exploits, l'étonnement du monde entier? Ce fut surtout à Alfonse d'Albuquerque que cette nation fut redevable de sa grandeur à cette époque. Né vers le milieu du quinzième siécle, il descendait d'un fils naturel d'un des anciens rois de Portugal; il fut envoyé dans l'Inde, en 1504, par le roi Emmanuel, sous les ordres de Francisco d'Almeyda.

Albuquerque sentit la nécessité de s'assurer d'un bon port facile à défendre, où les Portugais arrivant d'Europe pussent se remettre de leurs fatigues. Il jeta les yeux sur Goa: repoussé une première fois et obligé de se retirer, Almeyda ne lui ayant envoyé ni vivres ni secours, il ne se rebuta pas, attaqua la ville à l'improviste peu de mois après, s'en rendit maître, s'y fortifia, et fonda la métropole des établissemens portugais dans l'Inde.

Cependant les déconvertes et les conquêtes de cette nation dans l'Orient excitaient l'inquiétude et

la jalousie des Vénitiens ; jusqu'alors ils avaient presque seuls répandu en Europe les productions de l'Inde, qu'ils tiraient principalement d'Alexandrie. Prévoyant la nouvelle direction que ces marchandises allaient prendre, et la perte prochaine de la branche la plus importante de leur commerce, ils mirent tout en œuvre pour soulever contre les Portugais, les Arabes et le soudan d'Egypte qu'un intérêt commun liait à leur cause. Ils envoyèrent à Alexandrie, et firent de là transporter à Suez, sur la mer Rouge, les matériaux nécessaires pour la construction d'une flotte puissante. Elle eut d'abord quelques succès, mais par la suite elle ne put résister à la valeur des Portugais et fut forcée de rentrer dans ses ports.

Albuquerque résolut d'attaquer le mal dans sa source et de détruire Suez, mais la navigation de la mer Rouge lui présenta tant d'obstacles et de dangers, que, malgré ses talens et sa fermeté, il ne put arriver au terme de son voyage. Contraint de revenir sur ses pas et de renoncer à son entreprise, le desir de se venger du Soudan lui inspira un projet d'un autre genre, et qui peut donner une idée de l'étendue de ses conceptions. Il voulut engager l'empereur d'Abyssinie à détourner le cours du Nil, et à ouvrir à ce fleuve un nouveau lit par lequel il se serait jeté dans la mer Rouge; ce qui aurait rendu l'Egypte presque partout inhabitable.

D'autres soins l'empêchèrent d'insister sur l'exécution de ce projet extraordinaire. Il avait formé

celui de se rendre maître de la navigation du Golfe Persique. Dans cette vue il attaqua l'île d'Ormus en 1507, la soumit et y bâtit un fort; mais le roi d'Ormus ayant repris les armes, Albuquerque, abandonné par une partie de sa flotte, fut forcé de se retirer. Almeyda avait été rappelé; Albuquerque, nommé vice-roi, reparut bientôt devant Ormus, força le roi à se déclarer vassal et tributaire du roi de Portugal, et à laisser construire dans son île une citadelle qui assurait l'empire des Portugais. Le roi de Perse lui envoya demander le tribut que lui payait auparavant le roi d'Ormus; Albuquerque fit apporter devant l'envoyé des boulets, des sabres, des grenades: « Voilà, lui dit-il, la monnaye des tributs que « paye le roi de Portugal. »

En sûreté contre les orages qui auraient pu s'élever de l'Occident, Albuquerque songea à étendre la puissance des Portugais dans l'Orient de l'Asie. Il augmenta le nombre et la force des établissemens qu'Almeyda avait formés dans l'île de Ceylan. Ses vues principales se dirigeaient vers Malaca qui était alors le marché le plus considérable de l'Inde. Plusieurs Portugais, à l'instigation des Arabes, y avaient été massacrés, d'autres avaient été jetés dans les fers. Cette violence donnait un air de justice au projet qu'Albuquerque avait formé longtemps auparavant. Il s'avança sur le champ vers Malaca, où l'on était disposé à se défendre. C'était au commencement de 1511. Après

plusieurs combats meurtriers et opiniâtres, la place fut prise, et Albuquerque y fit construire une citadelle pour assurer sa conquête. Les rois de Siam et du Pégu envoyèrent féliciter le vainqueur. Maître de cette ville, il fit soumettre les Moluques par ses lieutenans, et prépara l'entrée des Portugais à la Chine. De retour à Goa, il acheva de soumettre le Malabar, s'occupa à réprimer la licence des soldats, à établir l'ordre et la discipline dans l'administration. Ses compatriotes, fiers de ses exploits, ne l'appelaient plus que le grand Albuquerque. Cependant ses ennemis étaient parvenus en Europe à assurer sa disgrace. Ils avaient persuadé à Emmanuel qu'il ne devait point souffrir que la renommée d'un sujet s'élevât au dessus de la sienne et qu'il portât le surnom de grand; ils lui firent entendre qu'Albuquerque aspirait même à la royauté. Emmanuel le rappela, en lui marquant, d'une manière non douteuse, son mécontentement; et le Héros, accablé par les chagrins, mourut en 1515, à bord du vaisseau qui devait le ramener en Europe.

La prévoyance, l'activité, la justice, le désintéressement furent les principales qualités d'Albuquerque. Tant qu'il vécut, les Portugais parurent dans l'Inde plus que des hommes, et ses vertus avaient fait une impression si profonde sur l'esprit des Indiens, que longtemps après sa mort ils allaient à son tombeau lui demander justice des vexations de ses successeurs. M.

ANNE DE MONTMORENCY.

N. pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

ANNE DE MONTMORENCY.

Anne de Montmorency, fils de Guillaume de Montmorency, naquit en 1493. Il reçut l'éducation la plus sévère, et à peine fut-il en état de porter les armes, que son père l'envoya servir en Italie, sous Gaston de Foix, en ne lui donnant, malgré l'éclat de sa maison, que 500 livres pour faire sa campagne. Nourri dans les camps, il y contracta une fermeté de caractère et un respect inviolable pour ses devoirs, que les honneurs et les richesses n'altérèrent jamais dans la suite. Toujours étranger aux plaisirs, Montmorency était au milieu de la cour, également sombre, économe et livré tout entier aux plus graves occupations. Louis XII régnait encore, quand ce jeune guerrier revint d'Italie; François de Valois, comte d'Angoulême, depuis François I, s'attacha particulièrement à Montmorency, et, monté sur le trône, il l'associa à ses exploits, quand il entreprit la conquête du Milanais. A la bataille de Marignan, en 1515, Montmorency combattit près de son maître, et donna les preuves d'une grande capacité. La défense de Mézières, en 1521, ajouta à sa gloire; et bientôt la conquête de plusieurs villes de Flandre apprit à Charles-Quint, qu'il avait plus d'un ennemi redoutable à combattre en France. François I ré-

compensa tant de vaillance du bâton de maréchal, et, pour la seconde fois, Montmorency suivit son roi en Italie. Le sort des armes ne leur fut pas favorable. Prisonniers tous deux à la bataille de Pavie, le Maréchal eut la consolation de partager les malheurs de François I; mais, croyant lui être plus utile en France, il se hâta de faire payer sa rançon, et de revenir dans sa patrie seconder les efforts de la Régente, pour obtenir la liberté du Roi. Nommé grand-maître de France, et premier ministre dès que François I fut sorti des fers de Charles-Quint, Montmorency porta dans l'administration cet esprit d'ordre et de discipline qu'il avait déployé à l'armée. *C'étoit*, dit Brantôme, *l'homme le plus entendu de la Chrétienté aux affaires d'état.* Il réforma beaucoup d'abus, rendit de grands services à l'état, mais se fit des ennemis par son excessive sévérité, punissant souvent comme des crimes, de légères fautes. Cependant la guerre s'étant déclarée de nouveau, François I crut Montmorency seul capable de défendre le Piémont, contre les troupes de Charles-Quint. Le Maréchal, en effet, repoussa les Espagnols, conclut une trêve avec eux, et reçut à son retour l'épée de connétable. Mais sa fortune changea, quand l'Empereur obtint de François I de traverser la France, pour aller soumettre les Pays-Bas révoltés. Le Monarque français, sur l'avis de Montmorency, se con-

tenta de la simple parole de Charles-Quint, de rendre le Milanais, seule condition que mit le Roi au passage de l'Empereur. Ce prince trahit honteusement sa foi, et les ennemis du Connétable profitèrent de cette circonstance pour lui nuire dans l'esprit de François, qui finit par le disgracier. Montmorency se retira à Chantilly, où il resta jusqu'à la mort du roi. Henri II se hâta de le rappeler près de lui, quand il monta sur le trône, et le remit à la tête du gouvernement. En 1550, le Connétable prit le Boulonnais sur les Anglais, et, en 1551, il enleva aux Espagnols Metz, Toul et Verdun. Moins heureux en 1567, il essaya vainement de défendre Saint-Quentin assiégée par le duc de Savoie, généralissime des troupes de Philippe II. Malgré les manœuvres les plus savantes, il fut battu sous les murs de cette ville, et forcé de se rendre après avoir été grièvement blessé et renversé de dessus son cheval. Le duc de Savoie traita cet illustre prisonnier, avec tous les honneurs dûs à son rang et à son mérite; il employa même son crédit auprès de Philippe II pour lui faire rendre la liberté, que Montmorency n'obtint pourtant que deux ans après, et en payant la somme de 160,000 écus. Revenu en France, il allait y jouir du sort le plus heureux, quand la mort enleva Henri II. Le jeune François II, ou plutôt sa mère Catherine de Médicis,

et ses oncles, le duc et le cardinal de Guise, disgracièrent de nouveau Montmorency. Il était alors âgé de 65 ans, et peut-être eût-il été heureux pour lui, de ne plus revenir à la cour. Jusqu'alors ses services avaient surpassé ses erreurs ; mais la fureur des guerres civiles fit paraître toute la dureté de son caractère, et il déshonora ses cheveux blancs, par ses cruautés et ses vengeances. Quand Charles IX commença à régner, Catherine, effrayée du pouvoir des Guises, rendit au Connétable ses anciennes charges, afin d'opposer une digue à l'ambition des princes Lorrains ; mais François de Guise offrit à Montmorency de partager son autorité, et, s'étant associé le maréchal de Saint-André, ils réglèrent entre eux trois le sort de l'état, et reçurent alors le nom de Triumvirs. Les guerres de religion commençaient, et le Connétable tourna ses armes contre le prince de Condé qui commandait les Calvinistes ; dans sa fureur, il fit abattre et brûler les bancs des églises protestantes à Paris, et cette expédition ridicule lui fit donner le surnom de *Capitaine Brûle-bancs*. Sa valeur et ses talens ne le sauvèrent pas dans une occasion plus digne de lui ; à la bataille de Dreux, en 1562, il fut fait prisonnier quoique vainqueur, et resta quelque temps dans les fers de ses ennemis ; mais, l'année suivante, ayant recouvré sa liberté, ses armes

furent plus utiles à son pays. Il enleva le Hâvre aux Anglais, et les chassa ainsi de la seule possession qu'ils eussent conservée en France.

Montmorency, fier et vindicatif, ne pouvait pardonner aux Calvinistes sa prison de Dreux, et sa haine particulière, jointe à l'intérêt de la religion, le porta à former contre eux les projets les plus sinistres; il pressait la reine de leur déclarer de nouveau la guerre, et, ne pouvant l'obtenir d'elle, il autorisa de son nom un soulèvement qu'on voulait faire à Paris. Trois cents protestans, condamnés à mort par le Connétable, devaient être massacrés par la populace ameutée. Catherine, instruite à temps, prévint ce crime en ramenant le roi dans la capitale; et Montmorency découvert se réfugia à Chantilly. La guerre, bientôt après, lui fournit l'occasion de servir sa vengeance sans trahir son honneur. Mais la bataille de Saint-Denis, en 1567, termina sa vie et ses exploits. Couvert de blessures, il se défendait encore vaillamment, quand un Ecossais, nommé Stuard, le somma de se rendre: — *Me rendre!* dit le Connétable, *tu ne me connais donc pas?— C'est parce que je te connais*, répond Stuard en lui tirant un coup de pistolet, *que je te porte celui-ci.* Montmorency fut arraché mourant, des mains des Protestans, et ramené à Paris, où il eut la consolation de se voir regretter par son souverain. Au moment de sa mort, fatigué des exhortations

d'un Cordelier qui l'assistait, il l'interrompit assez vivement: *Eh mon père*, lui dit-il, *croyez-vous que j'aye vécu près de 80 ans avec honneur, sans savoir mourir un quart-d'heure?* Il était âgé de 74 ans, et avait vécu sous cinq règnes. Il expira le 12 novembre 1567. *Qu'on parcoure l'Histoire*, dit Brantôme, *jamais on ne trouvera, une telle vaillance, un tel âge, une telle mort, mêlés ensemble, en une seule personne.* Montmorency fut sinon le plus heureux capitaine, du moins le plus consommé de son temps. Esclave de sa parole, scrupuleusement attaché à ses devoirs, il eût donné l'exemple de toutes les vertus, sans son inflexibilité et sa rudesse qu'il poussait jusqu'à la barbarie. Rempli de zèle pour la religion, il en suivait minutieusement les moindres pratiques, et en oubliait les préceptes les plus sacrés. *Tous les matins, il ne faillait dire ses patenôtres, par les champs et aux armées, et, en les marmottant, lorsque l'occasion se présentait, il disait: allez-moi pendre un tel, attachez celui-là à un arbre, taillez-moi en pièces tous ces maraudes....; d'où les soldats répétaient qu'il fallait se garder des patenôtres de M. le Connétable* (Brantôme).

M.

APULÉE.

Landon dirext

BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI

APULÉE.

Apulée naquit à Madaure, ville fameuse dans l'histoire de la crédulité par le nombre et la réputation de ses magiciens. Il fut accusé de connaître leurs secrets et de s'en être servi pour se faire aimer d'une jeune veuve qu'il épousa. Sa magie était sa bonne mine, sa jeunesse et la séduction de ses talens. Il plaida sa cause contre les héritiers de sa femme et la gagna. Son plaidoyer nous est parvenu : on y trouve de la raison, il en fallait pour détruire une imputation absurde; et de l'éloquence, auxiliaire qui ne nuit point aux meilleures causes.

Son Ane d'or fit sa réputation : il n'a point cependant inventé sa fable; elle avait été créée par Lucien. Dans l'ouvrage du Philosophe de Samosate, comme dans celui d'Apulée, c'est un jeune homme qu'une magicienne encore inexpérimentée transforme en âne, croyant le transformer en oiseau. Cette métamorphose produit une foule d'aventures singulières, de tableaux licentieux, de traits piquans contre les prêtres du Paganisme. Les deux écrivains, l'original et l'imitateur, s'y jouent à l'envi de la pudeur, de la décence, de la nature même dont ils ne respectent pas plus les loix que celles des bienséances. De telles productions nous donnent une singulière idée des mœurs du temps

où l'on pouvait plaire avec de semblables livres. On croit pouvoir remarquer que la scène de la caverne des voleurs, dans Gil-Blas, est prise d'Apulée. Ce larcin est bien innocent, surtout si l'on examine l'heureux parti qu'en a tiré l'habile Romancier moderne. Malgré l'invraisemblance du sujet, la licence des tableaux, l'ouvrage d'Apulée captive l'attention : il ne fatigue point son lecteur, il l'amuse sans cesse par de nouvelles scènes aussi plaisantes que variées ; mais une fiction délicieuse, celle de Psyché, réconcilie surtout les esprits délicats avec l'auteur. Tout y est charmant, gracieux ; on ne croirait point que le pinceau d'un Africain eût pu tracer des images si séduisantes.

L'époque de la naissance et de la mort d'Apulée n'est pas bien connue ; on sait seulement qu'il fleurit sous les Antonins.

On croit devoir mettre l'Ane d'or dans la classe des productions romanesques ; il est, après le Satiricon de Pétrone, le plus ancien des romans latins. On sait que ce genre de fiction, auquel les modernes ont prêté tant d'éclat, que plusieurs ont rendu si instructif, si moral, n'était point connu des Grecs et des Romains dans les beaux jours de leur littérature.

L...e

BIAS.

NAPOLI

Landon direx.t

BIAS.

Bias, l'un des sept Sages de la Grèce, et, suivant quelques-uns, le prince des Sages, était natif de Priène, ville de Carie, et florissait vers l'an 608 avant Jésus-Christ. Des pirates, dans une de leurs courses aux environs de Messène, enlevèrent plusieurs filles de cette ville, et vinrent les vendre à Priène. Bias les acheta toutes, leur fit des présens et les renvoya à leurs parens. A quelque temps de là, des pêcheurs de Messène trouvèrent dans le ventre d'un gros poisson un vase d'or sur lequel étaient gravés ces mots : *au plus sage*. On délibérait à qui l'on devait l'envoyer, lorsque les filles traitées par Bias avec tant de générosité, se présentèrent avec leurs parens, et réunirent toutes les voix en sa faveur : mais il refusa l'offre en disant que ce titre n'appartenait qu'à Apollon. Il mérita ainsi d'autant mieux le titre qu'il refusait. — On raconte qu'au siége de Priène par Haliattes, roi de Lidie, Bias faisait les fonctions de premier magistrat ; il fit une vigoureuse résistance. Cependant les vivres commençaient à manquer : pour donner sur ce point le change aux assiégeans, il fit engraisser deux mulets, et les envoya au camp ennemi. Trompé par cette ruse, le roi de Lidie leva le siége et fit la paix avec les Priénéens. Bias toutefois ne put empêcher par la suite que Priène ne

fût prise d'assaut et livrée au pillage. Dans ce désordre, et tandis que chacun cherchait à emporter le plus qu'il pouvait de ses biens, on fut surpris de voir Bias sortir de la ville, sans chercher à rien sauver de ce qui lui appartenait : *Je porte tout avec moi*, dit-il. — C'est lui qui, se trouvant en pleine mer et par une affreuse tempête avec quelques impies, et les entendant invoquer les Dieux, leur dit : *Taisez-vous de peur qu'ils ne s'aperçoivent que vous êtes ici.* Il aimait la poésie et avait fait des vers qui renfermaient des préceptes de conduite et les principaux traits de sa morale. Il y a un de ces préceptes dans lequel les hommes qui connaissent l'amitié, aimeront toujours mieux voir une pensée brillante, qu'une pensée solide ; un trait, qu'un axiome ; c'est celui qui dit : *Aimez vos amis comme s'ils devaient un jour devenir vos ennemis.* Il cultiva aussi l'éloquence avec succès, et fit de son talent le même usage que de sa fortune, c'est-à-dire qu'il le consacra au secours des malheureux. Il mourut, dans un âge avancé, au milieu de ces nobles occupations. Un jour qu'il venait de plaider une cause pour un de ses amis, ayant apparemment épuisé le peu de forces qui lui restaient, il appuya son front sur la poitrine d'un de ses petits-fils qui l'accompagnait et expira. Ses concitoyens lui élevèrent un temple.

L....x.

BOURDON.

Bourdon pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

BOURDON.

Sébastien Bourdon n'a ni la sagesse du Poussin, ni la grâce de Le Sueur; mais la fécondité, l'originalité de son génie, la vivacité de ses pensées, son exécution facile et spirituelle, justifient sa réputation comme peintre d'histoire. Comme paysagiste, il se place à côté de Claude Lorrain et du Poussin, et cela suffit à son éloge.

Il naquit à Montpellier d'un Calviniste, peintre sur verre, qui l'envoya à 7 ans étudier à Paris chez un maître médiocre. Le jeune artiste se forma lui-même; ayant manqué d'occupation, il s'engagea à 18 ans; son capitaine vit quelques-uns de ses dessins, en reconnut le mérite, et lui donna son congé et des secours pécuniaires. Bourdon partit pour Rome où il fit quelques tableaux, entre autres l'un des trois chef-d'œuvres de l'école française, placés dans l'église de S. Pierre.

Il eut querelle dans cette ville avec un peintre qui le menaça de le dénoncer à l'inquisition; Bourdon effrayé prit la fuite, sans avoir eu le temps de faire toutes les études qui lui étaient nécessaires pour acquérir la correction du dessin qui lui manqua toujours. Lors de son retour à Paris, il peignit pour Notre-Dame le Martyre de S. Pierre, qui est regardé comme son chef-d'œuvre. De grands travaux lui furent confiés par la fabrique de S. Ger-

vais et S. Protais : il se permit quelques plaisanteries sur les sujets qu'il avait à traiter, et les Marguilliers craignant qu'un Calviniste ne remplît leur église d'impiétés, lui ôtèrent la plus grande partie de l'entreprise.

Voyant les arts oubliés pendant les guerres civiles de la minorité de Louis XIV, il partit pour la Suède où la fameuse Christine lui fit l'accueil le plus gracieux. Bourdon n'était pas dans l'aisance, elle voulut l'enrichir et lui fit don d'une collection de tableaux des plus excellens maîtres, fruit des conquêtes de Gustave-Adolphe. Mais cet artiste, avec une rare délicatesse, fit connaître à la reine tout le prix de ce qu'elle voulait lui donner, et l'engagea ainsi à garder ce qui eût été pour lui une fortune immense. Très-considéré, mais peu occupé en Suède, il revint dans sa patrie, et trouva l'occasion d'exercer ses talens à Paris et dans plusieurs villes principales. Souvent enfermé pendant plusieurs semaines dans un grenier qui lui servait d'atelier, il ne le quittait qu'avec peine ; et, faisant de son art sa plus douce occupation, il oubliait ainsi les soucis d'une vie d'abord trop agitée, et les embarras que cause toujours le manque de fortune. Aussi regretté pour ses vertus que pour ses talens, Bourdon mourut, en 1671, recteur de l'Académie. Il a réussi dans tous les genres de peinture, et savait imiter toutes les manières : il a gravé à l'eau forte plusieurs morceaux estimés.

L.

CLÉOPÂTRE.

NAPOLI

Landon direx!

CLÉOPATRE.

Egalement célèbre par ses charmes et par ses crimes, Cléopâtre fut à la fois la gloire et la honte de son sexe. Fille de Ptolomée-Aulète, roi d'Egypte, elle succéda à son père l'an 51 avant J. C. Son frère, Ptolomée-Denis, lui était associé à l'empire, et cette princesse ambitieuse employa l'ascendant que lui donnait son âge, plus avancé que celui de son frère, pour le tenir dans sa dépendance. Les ministres s'en effrayèrent, le peuple se souleva, Cléopâtre fut obligée de fuir en Syrie, et levait une armée pour défendre ses droits au trône, quand César se déclara arbitre de ce différend. Certaine du pouvoir de ses charmes, la Reine arrive en secret à Alexandrie, pénètre dans l'appartement de César, et, dans son juge irrité, ne trouve plus qu'un amant soumis. En vain le peuple soutient-il le parti de Ptolomée, César partout vainqueur oblige ce prince à partager avec sa sœur la couronne d'Egypte. Cléopâtre avait donné un fils au Maître des Romains; assurée de sa protection, elle se défait par le poison de son jeune frère, et reste seule sur le trône de ses ancêtres. Après la mort de César, elle hésita longtemps à se décider entre les divers partis qui agitaient Rome. La bataille de Philippes, en laissant l'autorité entre les mains d'Antoine, termina son irrésolution. Citée au

tribunal de ce voluptueux Romain, pour répondre à quelques accusations, elle parut à Tarse sur une galère dont la poupe était d'or et les rames d'argent; parée des attributs de Vénus, entourée de jeunes filles et d'enfans qui représentaient les Grâces et les Amours. Antoine, séduit comme César, porte encore le délire plus loin; oubliant ses liens, il épouse publiquement Cléopâtre, qu'il fait proclamer reine d'Egypte, de Chypre, de Lybie et de la Célé-Syrie. Elle s'unit à lui pour combattre Octave; mais, effrayée du bruit des armes dans la bataille d'Actium, elle prend la fuite, et abandonne son amant. Antoine, vaincu, cessa de lui plaire; elle implora la clémence d'Octave, ne rougit point de trahir, pour lui, son époux malheureux, et joignit sa flotte à celle du vainqueur. Pendant que cette négociation se tramait, elle accablait encore de feintes caresses l'ancien objet de son amour; mais, au moment de voir éclater sa perfidie, elle craignit la vengeance d'Antoine, et, s'étant enfermée dans le tombeau des rois, ses ancêtres, elle lui fit dire qu'elle s'était tuée. Le faible Romain se donna la mort, ne voulant point lui survivre. Cléopâtre demanda alors à voir Octave, et se flattait peut-être d'un nouveau triomphe; mais il sut éviter ses regards dangereux, et la condamna à l'exil. Plutôt que d'obéir à cet ordre, elle se fit mordre par un aspic dont la piqûre lui donna la mort, l'an 30 avant J. C.

M.

CALVIN.

N. pinx.t *Landon direx.t*

NAPOLI

CALVIN.

La doctrine de Luther et de Zuingle, répandue dans toutes les parties de l'Allemagne et de la Suisse, avait pénétré en France; mais elle y avait encore fait peu de progrès. La réforme ne parlant jusqu'alors que latin ou allemand y était à la portée de peu de personnes. L'esprit d'examen commençait bien à se manifester parmi les gens instruits, mais il produisait des opinions plutôt qu'une croyance. Pour rendre la réforme populaire, pour lui donner le caractère d'une véritable religion, il fallait un homme qui en réunît les principes en corps de doctrine, qui employât la langue vulgaire pour les répandre, et qui pût joindre à un symbole l'exemple d'un culte public et d'une discipline : cet homme fut *Jean Cauvin* dont le nom traduit en latin fit *Calvinus*, et retraduit en français fit CALVIN. Il naquit à Noyon en 1509. Son père, d'abord tonnelier, puis procureur fiscal de l'évêque de cette ville, le destina de bonne heure à l'état ecclésiastique. Il eut à 12 ans une chapelle dans la cathédrale de Noyon, et à 16 la cure de Marteville qu'il permuta deux ans après pour celle de Pont-l'Evêque; mais il ne fut jamais prêtre. Pendant qu'il possédait une cure en Picardie, il faisait ses humanités et sa philosophie à Paris, et étudiait le droit à Orléans sous *Pierre de l'Etoile*, et à Bourges sous le célèbre

Alciat. On peut remarquer que Calvin ne suivit point de cours régulier de théologie, et c'est peut-être la cause de sa supériorité sur tous les théologiens de son temps. Robert Olivetan, son parent, commença à lui inculquer les opinions nouvelles; Melchior Wolmar, allemand et luthérien, qui enseignait à Bourges le grec, le syriaque et l'hébreu, acheva de les lui faire adopter. Calvin, après s'être défait de sa cure, vint à Paris et y publia un Commentaire sur le Traité *de la Clémence* de Sénèque. Ses talens le firent bientôt connaître de ceux qui avaient secrètement embrassé la réforme, mais il n'imita pas leur réserve; son zèle impétueux les compromit, et poursuivi lui-même par le lieutenant criminel *Morin*, il fut obligé de se sauver d'abord à Poitiers puis à Nérac auprès de la reine de Navarre sœur de François I. Après avoir parcouru plusieurs provinces de France, il se rendit à Bâle et y publia en 1535 son célèbre Livre *de l'Institution chrétienne*. C'est un de ceux dont la réforme se glorifie le plus et avec le plus de raison. On y trouve un style pur et élégant, une dialectique serrée et subtile, un ensemble et une méthode qu'on chercherait vainement dans les écrits de Luther. Calvin y réunit tous les dogmes qu'il avait adoptés, et s'attacha à les présenter comme des conséquences nécessaires de ceux du christianisme. Rien de plus séduisant que la préface. Elle est faite sur le modèle des anciennes apologies de la religion chré-

tienne présentées aux empereurs qui la persécutaient; elle semble dictée par la raison et par l'humanité. L'auteur, en s'adressant à François I auquel il dédie son livre, plaide avec éloquence la cause de la Tolérance et avec adresse celle de la Réforme. Le parlement de Paris fit brûler cet ouvrage en 1453. Le jésuite *Gauthier* y trouvait 100 hérésies tout juste; le cordelier *Feu-Ardent* en trouvait 1400.

La nouvelle réforme, car celle de Calvin différait de celle de Luther sur plusieurs points de dogmes importans tels que la justification et la présence réelle, venait d'avoir un corps de doctrine, un symbole; il ne lui fallait plus qu'un théâtre où elle osât se montrer. Genève fut pour Calvin ce que Wirtemberg avait été pour son prédécesseur. On y avait déja proscrit la religion romaine lorsqu'il y passa en 1536. Farel et Viret, prédicants enthousiastes, le firent associer à leurs travaux: mais ayant voulu changer trop brusquement les rits auxquels le peuple tenait encore, il fut chassé, et se retira à Strasbourg où il épousa la veuve d'un Anabaptiste, et fonda une église française qui s'accrut bientôt des nombreux protestans que la sévérité des loix forçaient de quitter leur patrie. Les Genévois le rappelèrent en 1541, et dès-lors il jouit parmi eux d'un crédit sans limite et s'arrogea un empire absolu. Il donna à la religion de Genève sa forme définitive, en régla la doctrine et le culte, établit

un formulaire de discipline, et une juridiction consistoriale à laquelle il attribua l'exercice des censures et des peines canoniques jusqu'à l'excommunication inclusivement. Vainement on se plaignit qu'il faisait revivre la tyrannie romaine : les talens et la fermeté de Calvin triomphèrent de toutes les oppositions. Eloquent dans ses écrits, infatigable dans ses travaux, austère dans ses mœurs, inflexible dans ses sentimens, audacieux et persévérant dans ses démarches, capable de tout sacrifier pour le soutien d'une pratique indifférente comme pour la défense d'une vérité fondamentale, il réunissait toutes les qualités qui subjuguent la multitude et les esprits faibles : il régna d'autant plus despotiquement qu'il affectait d'être en même temps le zélateur et l'appui de la liberté civile. Tout paraît contradiction et inconséquence parmi les hommes si l'on ne rapporte toujours leurs actions à leurs intérêts présens. Calvin qui avait écrit pour la tolérance, qui, dans la préface de *l'Institution*, faisait rougir François I de brûler des hommes pour des opinions, est le même qui, despote à Genève, proscrit *Castalion* dont il redoute les talens, persécute avec acharnement *Bolsec*, *Ockin* et *Gentilis* qui osent le combattre, fait brûler publiquement l'infortuné *Servet*, et publie après sa mort un Livre dans lequel il prétend prouver qu'il faut user du *droit du glaive* contre les hérétiques. Lorsqu'on a reproché aux Réformés

de reconnaître un pareil apôtre, ils ont répondu avec raison qu'ils adoptaient la doctrine de Calvin parce qu'elle leur paraissait conforme à celle de la primitive église, mais qu'ils ne canonisaient point et même ne prétendaient pas excuser la dureté de son caractère et la violence de ses passions. Pendant que Calvin affermissait sa réforme à Genève et travaillait à la répandre au dehors, il combattait sans relâche, d'un côté contre le Concile de Trente et les Catholiques, de l'autre contre les Luthériens et toutes les sectes sorties de la réforme; il trouvait encore le temps de commenter l'Ecriture Sainte, de professer la théologie, de prêcher, de visiter les malades, de donner des conseils à tous ceux qui lui en demandaient, de répondre à toutes les lettres qu'on lui écrivait. Il n'y a que la vanité d'être chef de secte, la seconde de toutes les vanités de ce monde, qui puisse inspirer le courage nécessaire pour se dévouer à tant de soins. Calvin était aussi désintéressé que laborieux; il mourut en 1564, âgé de 55 ans, épuisé par un travail continuel, et ne laissant pour toute fortune que la valeur de 120 écus d'or. Ses ouvrages ont été recueillis à Amsterdam en 9 vol. in-fol. — « Je ne sais, dit Bossuet, si le génie de Calvin se serait trouvé aussi propre à échauffer les esprits et à émouvoir les peuples que le fut celui de Luther; mais après les premiers mouvemens excités, il s'éleva dans beaucoup de pays et principalement en France au dessus de

Luther même. » Si Calvin est inférieur à Luther sous le rapport du génie qui ose entreprendre, il lui est sans doute supérieur sous celui des talens qui achèvent et perfectionnent. Le premier, étranger à toute littérature, ne peut être réclamé que par l'école; le second, raisonneur exact et méthodique, écrivain correct, précis et élégant, appartient à l'histoire littéraire de son temps. Quant au caractère et aux mœurs, Luther plus fougueux, mais aussi plus franc dans son orgueil et dans ses emportemens, était en même temps plus aimable dans son commerce; il avait des amis, cultivait la société et se permettait la gaieté. Calvin plus souple et plus fin, quoique non moins dur et opiniâtre, savait mieux cacher ses défauts sous le voile de la modestie et de la modération. Sobre et chaste, mais toujours malade, chagrin, rongé de vapeurs, il vécut retiré, ne connut d'autre plaisir que d'écrire et de dominer, fut estimé dans son parti, et en même temps y fut craint et haï. *Théodore de Bèze*, son historien, le plus dévoué de ses partisans et le plus célèbre de ses disciples, était à son égard ce que Mélanchton avait été à l'égard de Luther. Aussi, en comparant l'aigreur sauvage du maître, sa sécheresse caustique et atrabilaire avec la douceur affable et enjouée du disciple, disait-on, *qu'on aimerait mieux être en Enfer avec Théodore de Bèze, qu'en Paradis avec Calvin.* En fait de religion, on ne réussit guères chez les hommes en ne leur proposant que le simple et le

facile : voilà pourquoi les peuples ne changent de croyance que dans de certaines circonstances et surtout à une certaine époque de civilisation. Calvin établissait la prédestination, il ôtait aux hommes le libre arbitre et faisait Dieu auteur du péché ; sa religion sombre et austère, sa discipline sans hiérarchie, son culte dépouillé de cérémonies n'accordait rien aux sens ; Genève, sous sa direction, offrait l'image d'un grand séminaire où toute liberté, toute gaieté était proscrite ; et cependant l'on courut à lui. En France la nouvelle réforme trouva de nombreux partisans depuis les marches du trône jusques dans les simples hameaux. Les rigueurs de François I, qui la proscrivit dans ses états tandis qu'il la protégeait chez ses voisins, ne servirent qu'à en accélérer les progrès ; et dès 1561, première époque des guerres religieuses dont elle fut pendant 36 ans la cause ou le prétexte, elle se vit en état de lever des armées pour sa défense. Six Cantons Suisses et plusieurs parties de l'Allemagne l'adoptèrent ; elle produisit la révolte et l'indépendance des Provinces-Unies, y devint la religion de l'état, y fut même, pendant quelque temps, la seule permise ; elle s'établit en Ecosse, y fut promptement dominante, et se signala par son fanatisme farouche et par ses fureurs : enfin elle forma en Angleterre cette secte célèbre des *Puritains* qui, comprimée sous Elizabeth, mais plus hardie sous ses faibles successeurs, renversa du trône et fit périr sur l'écha-

laud l'infortuné Charles I. Ainsi les dissentions religieuses amenèrent presque partout des dissentions civiles. Sans doute il serait injuste d'imputer uniquement à la Réforme des maux dont elle ne fut pas seule la cause ; mais si l'on examine avec attention et avec impartialité l'état de l'Europe au moment où l'introduction des opinions nouvelles, ranimant le fanatisme, détourna vers les querelles religieuses l'activité encore récente des esprits, on peut douter que ce grand événement ait contribué aussi efficacement que quelques écrivains l'ont pensé à accélérer le progrès des lumières et de la civilisation. Les mœurs devinrent peut-être plus sévères, mais elles devinrent en même temps plus âpres, plus dures, plus farouches et par conséquent plus difficiles à polir. La fureur des discussions théologiques réfroidit le goût naissant des sciences, des lettres et des arts, et fit négliger la véritable culture de l'esprit. Erasme s'en plaignait : *avant le nouvel Evangile*, disait-il, *les imprimeurs avaient plus tôt débité 3,000 volumes qu'ils n'en débitent présentement 600*. Un des bienfaits les plus incontestables de la réforme, ce fut sans doute de proclamer, et d'établir par de grands exemples, ce principe fécond en conséquences importantes, que puisqu'il est pour les hommes des intérêts supérieurs à toute crainte, il est nécessairement pour eux des droits supérieurs à toute puissance ; ce sont d'abord ceux de la conscience.

F.

CASTIGLIONE.

Raphaël pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE
NAPOLI

CASTIGLIONE.

Balthazar ou Baldassar Castiglioni naquit à Casatico, dans le duché de Mantoue, le 6 décembre 1478. Son père était d'une naissance distinguée, et sa mère sortait de l'illustre maison de Gonzague. Il s'adonna de bonne heure à des occupations qui paraissent assez peu compatibles : il voulut être à la fois homme de cour, auteur, militaire et politique ; et le succès justifia son audace. Envoyé par le duc d'Urbin en ambassade près de Henri VIII, roi d'Angleterre, il sut plaire à ce farouche monarque, et fut décoré par lui de l'ordre de la Jarretière. Jules II, Léon X, Louis XII, Charles-Quint, et Clément VII lui donnèrent des preuves de leur estime et de leur amitié. Léon X eut l'intention de le décorer du chapeau de cardinal. Clément VII le nomma son plénipotentiaire à la cour de Charles-Quint ; et cet Empereur le nomma évêque d'Avila. Charles avait précédemment témoigné une confiance sans bornes à Castiglione, en déclarant qu'il le prendrait pour son second, si son duel avec François I avait lieu. Il n'est pas probable que l'heureux adversaire du roi de France eut sérieusement le dessein de le combattre en champ clos ; mais cette anecdote prouve du moins quelle réputation Castiglione s'était acquise dans le métier des armes.

Avant d'entrer dans les ordres, Castiglione avait épousé Hippolyte Torella, célèbre par sa beauté et par ses talens poétiques. Cette union fut heureuse; mais elle fut rompue, après quatre années, par la mort de Torella. Le chagrin que Castiglione éprouva dans cette circonstance ne contribua pas peu à lui faire embrasser l'état ecclésiastique.

Castiglione a laissé plusieurs morceaux de poésie italienne ou latine, qui furent très-estimés dès l'instant qu'il les publia. Il ne faut pas, sans doute, souscrire tout-à-fait au jugement de J. C. Scaliger, qui, outré dans ses éloges comme dans ses critiques, affirme que Castiglione réunit la force de Lucain à la pureté de Virgile; mais on estimera toujours le tour noble et délicat qu'il donne à ses pensées. Ses élégies, en particulier, offrent de la grâce et du sentiment. Enfin, il est un des bons poètes qui ayent honoré le commencement de ce seizième siècle, où les Muses italiennes brillèrent du plus grand éclat.

Castiglione a écrit en prose *le Courtisan*, que les Italiens appellent un *Livre d'or*. Quand on ne connaîtrait l'auteur que par ce qui vient d'en être dit, on concevrait sans peine qu'il était très-capable de traiter un pareil sujet. L'ouvrage présente une suite de pensées fines ou profondes, exprimées avec un agrément qui se retrouve en partie dans la traduction française, quoique, selon l'usage, elle soit très-inférieure à l'original. — Castiglione mourut à Tolède, en 1529, âgé de 51 ans. D. D.

COLIGNY.

N. pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI

COLIGNY.

Gaspard de Coligny, amiral de France, naquit le 16 février 1516, dans la terre de Châtillon, dont sa famille porta longtemps le nom. Son père, Gaspard de Coligny, avait épousé Louise de Montmorency, sœur aînée du connétable Anne de Montmorency. Le jeune Coligny fit ses premières armes dans les dernières guerres de François I, et se signala à la bataille de Cérisoles. Sous le règne de Henri II, il fut fait amiral de France; il déploya de grands talens militaires à la prise de Boulogne, au combat de Renti et surtout à la défense de Saint-Quentin, qui seule eût suffi pour l'illustrer comme grand capitaine, si sa célébrité comme chef de parti n'eût pour ainsi dire absorbé l'attention de la postérité.

Ayant adopté la religion réformée, Coligny dès ce moment voua au parti protestant ses armes, sa fortune et sa vie. Si l'on en croit quelques auteurs, l'Amiral, d'un caractère ferme, inflexible, mais vertueux, ne se consola jamais d'avoir à combattre son roi, et de déchirer le sein de sa patrie. D'autres, au contraire, le peignent comme un ambitieux rempli de duplicité et d'hypocrisie, et vont jusqu'à l'accuser du meurtre de François, duc de Guise. Poltrot, assassin de ce dernier, déposa contre l'Amiral à l'instant de son supplice,

et, quoique cette preuve soit insuffisante, c'est à regret qu'on ne peut laver parfaitement Coligny de cette accusation.

Les batailles de Dreux, de Saint-Denis, de Jarnac, de Moncontour avaient été perdues par le parti protestant, quelquefois abattu, mais toujours renaissant. Il était prouvé aux royalistes que dans l'adversité surtout Coligny possédait de grands talens, et que, s'il ne pouvait éviter des revers, du moins savait-il toujours les réparer. Egalement fatigués de cette guerre intestine, les deux partis semblaient se disposer à la paix. Coligny jouissait à la cour, en apparence au moins, de toute la confiance du roi, et celui-ci ne parlait plus que de charger l'Amiral d'aller en son nom conquérir les Pays-Bas. Tout-à-coup, le 22 août 1572, Coligny, en revenant du Louvre, reçut un coup d'arquebuse, tiré par une fenêtre. Blessé au bras gauche et à la main droite, il se contenta; sans montrer la moindre émotion, d'indiquer la maison d'où partait le coup; mais déja l'assassin, nommé Maurevel, avait pris la fuite : cette nouvelle cependant répandit un grand trouble. Le roi entra dans une violente colère, parut soupçonner le duc de Guise, et jura à Coligny qu'il avait l'habitude d'appeler *son père* qu'il serait promptement vengé. On ne sait jusqu'à quel point Charles IX était de bonne foi dans ses promesses; mais il est certain que le meurtre de

l'Amiral fut l'un des premiers ordonnés, et qu'il servit de signal au massacre qui eut lieu le 24 août, jour de S. Barthélemy. Henri de Guise, irréconciliable ennemi de l'Amiral, qu'il regardait comme l'assassin de son père, se hâta de courir à son hôtel dont il fit ouvrir les portes au nom du roi : la garde navarraise effrayée se disperse et se cache ; un Allemand, nommé Bême, se précipite, à la tête des assassins, dans la chambre de l'Amiral. Aux cris de ces furieux, il juge qu'on en veut à sa vie : on le trouve levé et en prières. *Est-ce toi qui es Coligny?* lui crie Bême qui entre le premier. — *C'est moi-même*, répondit-il tranquillement : *jeune homme, respecte mes cheveux blancs!* Pour toute réponse, Bême lui porte le premier coup ; et Coligny n'a pas encore rendu le dernier soupir, que l'on précipite son cadavre par la fenêtre, pour ôter tous les doutes aux ducs de Guise et d'Angoulême qui attendaient dans la cour. Après avoir essuyé mille outrages, son corps fétide fut pendu au gibet de Montfaucon, où le Roi et toute la Cour allèrent le voir. Charles IX répéta, dans cette occasion, ce mot de Vitellius : *le corps d'un ennemi mort sent toujours bon.* On prétend que sa tête, après avoir été présentée à Catherine de Médicis, fut embaumée et envoyée au pape.

La mort de Coligny fut un coup terrible pour le parti protestant dont il était le plus ferme sou-

tien. Politique aussi habile que grand guerrier, en même temps qu'il combattait, il faisait jouer en France et dans les cours étrangères tous les ressorts qui pouvaient servir sa cause. Mais, après l'intérêt de son parti, il ne voyait que celui de la France, et l'on sait que le projet de l'abaissement de la maison d'Autriche l'occupait dans ses derniers momens. L'on ne peut même douter que, sans les guerres civiles, il n'eût cherché à donner de l'éclat à la marine française; il avait senti le besoin de fonder des colonies en Amérique, pour rivaliser avec les autres puissances européennes. De pareilles vues lui font peut-être plus d'honneur que tout ce qu'il put faire de grand à la tête des armées protestantes.

M.

CONSTANTIN.

NAPOLI

Landon dirext

CONSTANTIN LE GRAND.

Si les Princes ne méritent de gloire qu'en proportion de leur influence, des révolutions qu'ils ont produites, des changemens qu'ils ont opérés, il en est très-peu qui doivent l'emporter sur Constantin. Avant lui l'empire était partagé et déchiré par une foule de tyrans; il défait tous ses rivaux, il réunit tout le pouvoir dans ses mains et donne seul des loix au monde. Le Paganisme était encore la religion des princes, et celle de la plus grande partie des peuples; il fait triompher la doctrine du Christ et l'ancien culte auquel s'attachaient tant de brillans souvenirs, tant de charmes voluptueux, tant de séduisans prestiges, voit tomber ses temples et ses autels. Rome avait perdu cette sublime grandeur qu'elle devait à sa liberté; mais elle restait le siége d'un grand empire, la métropole de l'univers; il la dépouille de ses antiques prérogatives, il déshérite pour ainsi dire l'Occident, et transporte sur les frontières de l'Asie toute la splendeur, toutes les richesses, tout le pouvoir que les peuples belliqueux de l'Europe avaient acquis au prix de leur sang. Novateur audacieux, despote impitoyable, théologien intolérant, il fut toujours secondé par la fortune; cher aux ministres d'une religion dont il assura le triomphe, il fut absous et sanctifié par eux. On justifia sa po-

litique, on exagéra ses vertus, et on pallia ses injustices, ses violences et ses crimes.

Constantin, dit le Grand, naquit à Naisse, ville de Dardanie, en 274, de Constance Chlore et d'Hélène. De grands talens avaient porté son père sur le trône : l'empire était partagé entre plusieurs maîtres ; mais Constance était le seul qui tempérât le pouvoir par l'humanité. Toutes les provinces gémissaient sous le poids de l'oppression ; celles qui lui étaient confiées bénissaient, dans leur prince, la bienfaisance et la tendresse d'un père. La jeunesse de Constantin fut exposée à de grands hasards : retenu comme ôtage par Dioclétien, il se fit pardonner ses qualités brillantes par sa modestie, par l'empire qu'il affecta de prendre sur ses passions, et par l'adresse qu'il eut de cacher ses vues ambitieuses. Il suivit ce prince en Egypte ; après la conquête de ce pays, il fut forcé de servir sous Galère, guerrier farouche, jaloux de tout mérite éminent, et toujours prêt à perdre ceux dont il craignait la supériorité ; ce tyran devint, pour Constantin, ce qu'avait été Aristhée pour Hercule. Il le fit combattre contre un Sarmate de taille gigantesque, contre un lion monstrueux ; il l'exposa seul à une foule d'ennemis. L'intrépidité et le bonheur de Constantin le tirèrent de tous les périls. Galère, n'ayant pu réussir dans ses desseins, lui permit de rejoindre son père Constance

qui était alors à Boulogne, et avec qui il partit pour la Grande Bretagne.

Ses talens militaires, le vœu des soldats, les suffrages de l'Espagne, des Gaules, de la Grande Bretagne appelèrent le jeune Constantin sur le trône de son père qui mourut en 306. Galère apprit cette nouvelle avec des transports de fureur qu'il n'eut point la prudence de déguiser; il consentit pourtant à accorder à Constantin le titre de César après Maximien, ce qui n'était que la quatrième place; mais la connaissance qu'avait Constantin du caractère de ses collègues, lui donnait l'espoir d'occuper bientôt le premier rang.

Malgré l'habitude de l'oppression, l'excès du malheur produisait quelquefois la révolte dans les provinces de l'empire. Les empereurs, qui avaient abandonné Rome pour Milan et pour Nicomédie, paraissaient ne se souvenir de cette métropole que pour consommer la ruine de ses habitans. Les premiers Césars, contrariés par un reste d'esprit républicain qui avait survécu à la république, ne pouvant obtenir d'impôts, transformaient les riches en conspirateurs pour trouver de l'or. Galère fut le premier qui déclara une guerre impitoyable aux pauvres; il fit entasser dans des barques ceux à qui l'indigence ne permettait point de payer de subsides, et ces malheureux furent engloutis dans les flots. Rome, qui avait été affranchie de toute taxe depuis l'é-

poque où Paul Emile l'avait enrichie des trésors de la Macédoine, se souleva; et Maxence, malgré sa nullité, fut revêtu de la pourpre : la fortune lui sourit quelques instans. Sévère, César du parti de Galère, fut forcé d'abdiquer. Maximien et Constantin se réunirent par le mariage de Fausta, fille du premier, avec le monarque des Gaules, et par le titre d'Auguste dont il revêtit son gendre sans l'approbation de Galère.

Ce dernier s'avança vers Rome, dans l'intention d'écraser Maxence; mais la défection d'une partie de ses troupes le contraignit à fuir après un terrible échec; Constantin, au lieu d'achever de l'accabler, comme le voulait Maximien, aima mieux, en habile politique, laisser ses rivaux s'affaiblir mutuellement, et lui préparer une domination universelle.

Il était déja chrétien dans le cœur; sa croyance se manifestait par la protection qu'il accordait au christianisme; mais sa conduite était bien opposée aux maximes évangéliques; des traités consentis par la force ne pouvaient enchaîner le caractère belliqueux des Francs; Constantin obtient sur eux d'éclatans triomphes, qu'il déshonore par une cruauté farouche. On brûle tous leurs villages, on livre tous les captifs aux bêtes féroces, et deux chefs de cette nation magnanime sont dévorés par des lions dans l'amphithéâtre de Trèves; mais ces victimes illustres honorèrent leur supplice par

leur courage, et les spectateurs inhumains n'eurent point la cruelle satisfaction de leur entendre proférer une plainte, ni pousser un soupir.

Le bruit de la mort de Constantin s'étant répandu, Maximien, son beau-père, que Maxence avait forcé de quitter Rome, mais qui ne pouvait vivre sans régner, ajouta foi à cette nouvelle, s'empara du trône, ouvrit le trésor, et les légions se déclarèrent pour lui. Constantin apprend cette révolte avec surprise; mais sa promptitude confond, abat ses ennemis. On le croit sur les bords du Rhin, il est aux portes de Marseille où Maximien s'était renfermé; il le force à se donner la mort: les ambitieux punissent toujours cruellement les attentats de l'ambition.

Un stratagème indigne d'une grande ame, lui procura une nouvelle victoire sur les Gaulois; il se déguise, ainsi que deux de ses lieutenans, fait croire à ces peuples qu'il est absent, et, abusant de la fausse sécurité qu'il leur inspire, fond sur eux, et les extermine.

Galère mourut à Nicomédie; sa maladie longue et cruelle fut une espèce de consolation pour les peuples qu'il avait écrasés. Licinus et Maximin Daïa se partagèrent ses dépouilles.

Maxence se faisait détester par la tyrannie, et mépriser par ses vices; ses peuples gémissaient et le supportaient; son imprudence le perdit. Il fit renverser les statues de Constantin qui décoraient

l'Italie et l'Afrique. L'ambitieux monarque, auquel cet outrage fournissait un prétexte de guerre qu'il attendait depuis longtemps, passe les Alpes avec une armée de 40,000 hommes habitués à lutter contre les guerriers du Nord, et pleins de confiance en un chef qui les avait toujours conduits à des triomphes. La superstition vint encore accroître leur certitude de vaincre des légions amollies par les délices de Rome: le signe lumineux de la croix parut au ciel, entouré de cette légende : *à ce signe tu vaincras.* Jésus-Christ lui-même se fit voir en songe à Constantin qui était encore payen, et lui ordonna d'orner ses étendards du symbole de notre rédemption. Un tel merveilleux convient plus à l'Epopée qu'à l'Histoire; mais ce récit est tellement consacré par la tradition qu'il n'est point permis de l'omettre.

Suze, Turin, Pompéia, Vérone, malgré de nombreuses garnisons, cèdent à la valeur de l'heureux Constantin; et le vil Maxence, après avoir perdu sa dernière armée, à neuf mille de Rome, a le bonheur de tomber dans le Tibre, et d'échapper au spectacle du triomphe de son ennemi et de l'allégresse du peuple qui se réjouit toujours de la mort de ses tyrans, comme s'ils manquaient jamais de successeurs.

Le vainqueur extermina les fils et les partisans de Maxence. Par une bassesse intéressée, le Sénat, pour lui témoigner un zèle hypocrite, lui indi-

quait plus de victimes qu'il n'en cherchait ; enfin, il arrêta l'effusion du sang, abrogea les loix fiscales, punit les délateurs, et rendit au Sénat de vaines prérogatives. Un fait prouve à quel état de dégradation étaient réduits les arts dans une ville où ils avaient brillé avec tant d'éclat : on orna l'arc de triomphe de Constantin avec les débris de celui de Trajan, parce qu'on ne trouva point de sculpteur en état d'exécuter un nouveau travail. Les gardes prétoriennes, créées par Auguste, avaient été les appuis de la tyrannie et les fléaux des tyrans ; Constantin cassa cette milice séditieuse, et laissa Rome sans force et sans moyen de défense.

Il marchait de prospérités en prospérités. Licinus, auquel il s'était uni, en lui donnant sa sœur Constantia, venait de le délivrer de Maximin Daïa qu'il avait vaincu, et dont il avait exterminé toute la race. De tant d'empereurs, il n'en restait plus que deux ; tous les autres étaient morts d'une manière tragique ; et Dioclétien, qui avait paru résigner toute ambition, avait terminé par le suicide une existence dont la moitié avait été anoblie par de grandes actions, dont l'autre partie, embellie d'abord par les charmes de la retraite, avait été ensuite empoisonnée par la douleur qu'il éprouvait de ne pouvoir venger les outrages que l'on faisait à son propre sang.

Apres sa victoire sur Maxence, Constantin, par

l'édit de Milan, avait assuré le triomphe du christianisme; mais son zèle religieux ne fut souvent qu'une cruelle intolérance. Tantôt il prit parti pour une faction ecclésiastique, tantôt pour l'autre; il se montra l'auxiliaire et souvent le protecteur de la persécution. Ses loix portaient l'empreinte d'un caractère superstitieux; il favorisa le célibat que les législateurs anciens flétrissaient. Il punit, comme le plus affreux des crimes, la séduction et le rapt; il traita l'adultère avec autant de rigueur que l'homicide. Il partagea contre les Hérétiques les préjugés des Théologiens, et ne sentit point que des opinions ne sont criminelles que lorsqu'elles troublent le repos public, et qu'elles ne le troublent que lorsque le prince manque de force. Les seules loix qui lui firent vraiment honneur et où l'esprit de l'Evangile se manifeste, sont celles sur le sort des esclaves et sur celui des enfans qui étaient, sous le Paganisme, à la merci de maîtres cruels et de parens barbares.

Licinus était intolérant dans un sens contraire; idolâtre fanatique, il exerçait contre les Chrétiens une persécution sourde plus barbare qu'une persécution ouverte; car la première flétrit les ames, abaisse les caractères les plus nobles, tandis que l'autre développe l'enthousiasme et fait naître les plus sublimes vertus.

Les liens les plus sacrés n'opposent que de faibles obstacles à l'ambition. Sous le prétexte de punir

une infidélité de Licinus, Constantin l'avait dépouillé de la plus grande partie de ses états ; il ne chercha ni motif ni excuse pour compléter sa ruine. Deux combats sur terre et une victoire navale accablent le beau-frère de cet homme qui ne pouvait souffrir ni un rival en gloire ni un collègue en puissance. Sa sœur réclame la vie de son époux ; Constantin la lui promet ; mais il craint ce vieillard tout vaincu qu'il est, et Licinus meurt frappé comme complice des ennemis de l'empire.

Constantin vit flétrir l'éclat de son bonheur par des intrigues domestiques ; son fils Crispe, l'aîné de ses enfans avait trop de mérite pour ne point exciter la jalousie. Sa belle-mère Fausta le peignit à son père comme un incestueux ; les peuples l'aimaient, la calomnie ne parut point absurde, et le jeune prince fut sacrifié. Si Fausta ne fut que l'instrument passif des volontés d'un maître impérieux, elle fut trop punie ; si elle fut seule coupable d'imposture ou de délation, elle ne le fut point assez : on l'accusa, quelque temps après la mort de Crispe, d'avoir prodigué ses faveurs à un esclave ; et elle fut étouffée dans un bain, sans qu'on ait fait sur sa conduite aucune information juridique.

La plus grande révolution qu'opéra Constantin fut la translation de l'empire. Rome commençait à le détester ; il croyait entendre, dans les murmures qu'excitait sa tyrannie domestique, les bruits précurseurs d'une insurrection. Il réalisa l'idée d'Au-

guste ; il déplaça le siége du pouvoir, et jeta les fondemens d'une nouvelle métropole dans un lieu où la nature avait épuisé toutes ses richesses, et que la poésie avait décoré de ses plus brillans prestiges. Constantin crut ce changement nécessaire à la politique, et, des rives de l'Hélespont, voulut régner sur l'Europe et l'Asie. Cette ville, à laquelle il donna son nom, fut promptement édifiée; mais il ne fit point renaître le génie des beaux-arts pour l'embellir; son gouvernement et ses institutions en avaient éteint jusqu'aux derniers germes. Il dépouilla les temples des dieux payens, pour enrichir les basiliques des martyrs; il arracha des villes grecques les monumens qu'avaient respectés les Mumius, les Paul Émile, les Marcellus, les Sylla; et sa ville nouvelle, qui n'avait rien qui lui appartînt en propre, annonçait ainsi la décrépitude dès l'instant de sa naissance. Il voulut y ériger un sénat; ce ne fut qu'un conseil de police, revêtu d'un nom pompeux. Les hommes qui avaient besoin de faveurs, d'emplois, quittèrent les rives du Tibre; des artisans de luxe allèrent habiter Constantinople; mais ce qui restait d'ames fières et généreuses fixèrent leurs tombeaux près de la cendre des Scipions, des Marcellus, des Catons. Il était difficile de compter les hommes illustres que produisit l'ancienne Rome; ils furent rares dans la nouvelle.

Ne pouvant créer de grands talens, le fastueux

Constantin créa des titres pompeux. La noble fierté n'existait plus ; il flatta la vanité puérile, il remplit sa capitale de superbes esclaves qui se croyaient grands parce qu'ils étaient riches, et qui se croyaient puissans parce qu'ils dominaient sans effort et sans résistance sur une populace avilie. Son règne cessa d'être remarquable par aucun de ces événemens qui appellent l'attention sur l'homme et le séparent du monarque. Les Goths essayèrent de troubler l'empire ; il envoya son fils aîné les combattre, et ces belliqueux barbares furent réduits à la soumission. On a pu, dans le courant de cette notice, le juger comme législateur. Guidé par le sacerdoce, il en fit un corps à part ; il le sépara, par sa juridiction, par ses prérogatives, des autres classes de l'empire. Fondateur du Christianisme, considéré comme culte public, il s'arrogea l'honneur de présider à ses cérémonies, d'y lutter avec les prélats de zèle, d'éloquence et de doctrine. Il donna sa sanction à l'établissement des monastères, institution qui peupla l'Orient d'une espèce d'hommes qui se multipliait sans mariages, et qui se renouvellait aux dépens des arts, du commerce, de l'industrie. Comme politique, il ne mit point à profit les leçons de l'expérience ; en divisant l'empire entre ses fils, il ressuscita les rivalités, les divisions, l'anarchie dont il avait été le témoin dans sa jeunesse et auxquelles sa domination universelle avait mis un terme.

Quelles que soyent les fautes que l'on puisse lui reprocher, son activité, son courage, son habileté à saisir tous les moyens d'étendre son pouvoir, le présentent comme un de ces hommes rares qui savent maîtriser les circonstances, et qui, dans quelque siécle et dans quelque pays qu'ils vivent, doivent occuper les premiers rangs. Une taille majestueuse, un extérieur imposant ajoutaient à l'éclat des qualités de son esprit; il aimait les lettres, les cultivait et les protégeait; il rédigeait ses loix; il composait lui-même les discours qu'il prononçait en public; il avait aussi la passion des beaux-arts; mais son siécle n'était point celui du goût: il fit bâtir des églises dans toutes les villes d'Orient, dans tous les lieux consacrés par quelques mystères ou par quelques prodiges.

Constantin mourut à Nicomédie, en 337, âgé de 63 ans.

Plusieurs écrivains célèbres ont exercé leurs talens sur le caractère, la politique et l'influence de Constantin; mais Gibon, dans son *Histoire de la Décadence et de la Chute de l'Empire*, semble les avoir tous surpassés par l'étendue de ses recherches et la profondeur de ses vues. Il est à remarquer que ce fut sous le règne de ce prince que naquirent la plupart des sectes religieuses qui agitèrent l'Eglise et l'Etat sous les règnes suivans.

L...e

DIOGÈNE.

London direx.t

NAPOLI

DIOGÈNE LE CYNIQUE.

Diogène, fils d'Isécius, banquier, naquit à Sinope, ville de la Paphlagonie, la troisième année de la quatre-vingt-onzième olympiade, 412 ans avant Jésus-Christ. Accusé, avec son père, d'avoir fait de la fausse monnaye, il prit le parti de se réfugier à Athènes. *Les Sinopéens*, disait-il à ce sujet, *m'ont forcé de sortir de leur vilaine ville, et moi je les condamne à y rester.* Arrivé à Athènes, il alla trouver Antisthènes, le fondateur de la secte des Cyniques, et lui demanda la permission d'être son disciple. Antisthènes, qui avait résolu de ne plus tenir école, le rebuta; il revint à la charge; Antisthènes, impatienté, leva son bâton sur lui: *Frappez*, s'écria Diogène, *vous ne trouverez jamais de bâton assez dur pour me chasser, tant que vous aurez quelque chose à m'apprendre.* Antisthènes céda. Bientôt le disciple surpassa le maître. Celui-ci ne voulait que réprimer les passions; l'autre entreprit de les anéantir. Le savant Auteur du *Voyage du jeune Anacharsis* a fait ainsi l'analyse de la philosophie de Diogène: « Le sage, « pour être heureux, devait, selon lui, se rendre « indépendant de la fortune, des hommes et de « lui-même; de la fortune, en bravant ses fa- « veurs et ses caprices; des hommes, en secouant

« les préjugés, les usages et jusqu'aux loix, quand « elles n'étaient pas conformes à ses lumières ; de « lui-même, en travaillant à endurcir son corps « contre les rigueurs des saisons, et son ame « contre l'attrait des plaisirs. » On va voir que la conduite de Diogène était conforme à ses principes. Il avait pour tout meuble une écuelle ; ayant aperçu un enfant qui buvait dans le creux de sa main, il la brisa. Il avait demandé à quelqu'un un coin dans sa maison, pour s'y retirer la nuit ; on tardait à le satisfaire, il se procura un tonneau, et s'y logea : il roulait ce tonneau devant lui partout où il lui plaisait d'aller. Ce fut dans cette maison, d'un genre nouveau, qu'il reçut à Corinthe la visite d'Alexandre. *Que veux-tu que je fasse pour toi*, lui dit le Monarque? *Que tu te ranges un peu de côté*, répondit le Cynique ; *tu es devant mon soleil.* Alexandre admira cette réponse, et dit : *Si je n'étais Alexandre, je voudrais être Diogène.* En été, Diogène se roulait dans un sable brûlant ; en hiver, il marchait pieds nus dans la neige, et embrassait des statues de marbre et de bronze. Il avait voulu s'accoutumer à manger de la viande crue ; mais il n'avait pu y réussir. Il satisfaisait tous ses besoins en public : il y aurait du cynisme à faire seulement comprendre jusqu'où il poussait quelquefois l'impudence à cet égard. L'envie de se singulariser entrait certainement pour beaucoup dans cette façon

d'être et d'agir: Platon n'en était point la dupe; un jour que Diogène avait ses vêtemens traversés par la pluie, et que ceux qui l'entouraient avaient pitié de son état: *Voulez-vous*, dit Platon, *qu'il soit véritablement malheureux? allez-vous-en, et ne le regardez pas.* Un autre jour Diogène entra chez Platon, et apercevant un riche tapis, il affecta de le presser sous ses deux pieds à plusieurs reprises. *Je foule aux pieds*, dit-il, *le faste de Platon.* — *Oui*, répliqua Platon, *mais par une autre sorte de faste.* C'est ainsi que Socrate avait dit à Antisthènes: *J'aperçois ton orgueil à travers les trous de ton manteau.* Platon avait défini l'homme *un animal à deux pieds sans plumes.* Diogène pluma un coq, le prit sous son manteau, et l'alla jeter au milieu de l'Académie, en disant: *voilà l'homme de Platon.* C'était attaquer une mauvaise définition par une mauvaise plaisanterie. Diogène était quelquefois beaucoup plus heureux en bons mots. Il avait la répartie prompte et piquante; sa causticité était extrême. Ne connaissant ni ménagemens ni bienséances, bravant et même recherchant les injures et les mauvais traitemens, il attaquait sans distinction tous ceux qui s'offraient à lui, depuis les rois et les magistrats, jusqu'aux citoyens les plus obscurs. On citera quelques-unes de ses saillies les plus ingénieuses, après qu'on aura terminé le court récit des événemens de sa vie. Faisant un trajet

sur mer, il fut pris par des pirates qui le menèrent en Crète, et le mirent en vente sur le marché. Il faisait lui-même l'office de crieur, et disait : *Qui veut acheter un maître?* Un certain Xéniade s'étant présenté pour faire emplète de lui, lui demanda ce qu'il savait faire. *Je sais commander aux hommes*, répondit-il. Lorsque Xéniade l'eut acheté, il lui dit : *Ah çà ! maintenant que tu es mon maître, dispose-toi à m'obéir. Que je sois ton médecin, ou ton intendant, il faudra toujours que tu fasses mes volontés.* Xéniade le donna pour précepteur à ses enfans; et ce qui semblera peut-être extraordinaire, il s'acquitta très-bien de cet emploi. Il fortifia le corps de ses élèves par le régime et l'exercice, inculqua dans leur ame les principes de la plus saine morale, et orna en même temps leur esprit en leur faisant apprendre par cœur les plus beaux passages des poètes grecs. La seule chose qu'on pût reprendre dans son système d'éducation, c'est qu'il accoutumait ses élèves à se vêtir presque aussi négligemment que lui. Du reste, ceux-ci l'aimaient beaucoup, et se louaient sans cesse de lui devant leurs parens. Quelques amis voulaient s'occuper de le tirer d'esclavage. *Vous êtes des fous*, leur dit-il; *ne savez-vous pas que le lion n'est point l'esclave de ceux qui le nourrissent, et qu'au contraire ceux-ci sont les esclaves du lion?* Il persista donc à rester chez Xéniade. On croit qu'il

vieillit dans cette condition, et qu'il y mourut la première année de la cent quatorzième olympiade, âgé d'environ 90 ans. La cause de sa mort est incertaine. Quelques uns croyent qu'il retint son haleine, et s'étouffa volontairement. On le trouva enveloppé de son manteau, dans l'attitude d'un homme qui dort. On lui fit de magnifiques obsèques, et on lui éleva un tombeau sur lequel était placé un chien de marbre, emblème de la secte qu'il avait embrassée. En tout cela, ses volontés ne furent nullement suivies. On lui avait demandé un jour où il voudrait qu'on l'enterrât. *Je veux*, avait-il répondu, *qu'on me jette au milieu des champs.* — *Mais ne craignez-vous pas de servir de pâture aux bêtes et aux oiseaux de proie?* — *Qu'on mette mon bâton auprès de moi, pour que je puisse les chasser.* — *Mais comment pourrez-vous les chasser, étant privé de sentiment?* — *Qu'importe donc qu'ils me mangent ou non, puisque je ne les sentirai pas.* Quelques bons mots choisis de Diogène achèveront de faire connaître son caractère et son esprit. *Diogène*, lui dit quelqu'un, *on vous donne bien des ridicules.* — *Oui*, dit-il, *mais je ne les reçois pas.* — Un homme, né à Minde, lui demanda comment il avait trouvé cette ville. *J'ai conseillé aux habitans*, répondit-il, *d'en fermer les portes, de peur qu'elle ne s'enfuît.* (Cette ville, qui était très-petite, avait de très-grandes portes). — Quelqu'un lui parlait

d'astronomie ; il lui dit : *Y a-t-il longtemps que tu es revenu des cieux ?* — Passant par Mégare, il vit au même instant des enfans tout nus et des moutons couverts d'une riche toison : *Il vaut mieux*, dit-il ; *être ici mouton qu'enfant.* — Un Tyran, dont on ne cite pas le nom, lui demanda un jour quel était l'airain le plus propre à faire des statues : *L'airain dont on a fait celles d'Harmodius et d'Aristogiton.* (Ces deux jeunes gens, comme on sait, avaient délivré Athènes de la tyrannie d'Hipparque). — On lui demandait pourquoi il mangeait dans les rues et dans les marchés : *C'est que la faim me prend là comme ailleurs.* — Un maladroit se disposait à décocher une flèche : Diogène courut se placer au but. *Pourquoi vous mettez-vous là*, lui dit-on ? *De peur qu'il ne m'attrape*, répondit-il. — Un Philosophe niait devant lui le mouvement ; il se leva et se mit à marcher : *Je réfute tes argumens*, dit-il au Philosophe. Diogène ne se bornait pas à des sarcasmes et à des saillies spirituelles ; il débitait encore des maximes pleines de sens et de véritable philosophie. La sagesse de quelques-uns de ses discours et la bizarrerie de sa conduite justifient parfaitement ce mot de Platon : *Diogène est un Socrate en délire.*

A.

FRÉDÉGONDE.

C. del.t

Landon direx.t

NAPOLI

FRÉDÉGONDE.

Depuis la fin du règne de Clovis, la France en proie à la barbarie était déchirée par les guerres intestines; la politique des rois consistait à envahir les états de leurs frères et de leurs parens; la loi du plus fort était leur règle de conduite; la violence et la trahison leurs armes ordinaires. Enfin, à la mort de Clotaire I, la piété de Gontrand, roi de Bourgogne, et la sagesse de Sigebert, roi d'Austrasie, semblaient annoncer des règnes tranquilles et glorieux, lorsque Frédégonde, femme de Chilpéric I, roi de Soissons, s'éleva jusqu'au trône à force d'intrigues et de crimes. Née à Avancourt, en Picardie, de parens obscurs, elle n'était d'abord que concubine; elle engagea adroitement le Roi à tenir un enfant sur les fonts de baptême avec Audouaire, sa première femme. Vivre avec sa commère était une impiété digne de mort; la religion servit de prétexte au libertinage, et Audouaire fut répudiée. Mais Frédégonde, voyant ses projets déçus par le nouveau choix que fit Chilpéric de Galsuinte, fille du roi des Visigoths, eut recours à d'autres moyens; elle fit étrangler la reine dans son lit, et monta enfin sur le trône en sa place. Sigebert, pour venger la mort de sa belle-sœur, marche contre Chilpéric. Pressés dans Tournay, les deux époux sont sans ressources; un nouveau

crime n'effraya pas Frédégonde, et deux soldats, par son ordre, assassinèrent Sigebert au milieu de son camp. Pour avoir épousé Brunehaut, veuve de cet infortuné, Méroué, fils de Chilpéric, eut le même sort que son oncle, et l'évêque Prétextat, qui avait béni leur mariage, fut poignardé au pied des autels. Clovis, dernier enfant du premier lit, échappait encore à la haine de cette furie, lorsque trois de ses fils lui furent enlevés par une épidémie; elle persuada au roi que le jeune prince était l'auteur de leur mort, et le fit tuer ainsi qu'Audouaire sa mère qu'elle accusa de complicité. Frédégonde, soupçonnée d'adultère avec Landry, maire du palais, qu'elle aimait secrètement, fit enfin assassiner Chilpéric lui-même. Sa propre fille, dont elle devint jalouse, allait être sa victime, si l'on ne l'eût retirée d'un coffre où elle voulait l'étouffer. En 584, seule maîtresse du royaume, Frédégonde sut engager Gontrand à soutenir Clotaire II, âgé de quatre ans, seul fils qui lui restât. Gontrand mort, elle marche elle-même contre Childebert qui veut envahir ses états; son courage augmente avec le danger; elle bat l'ennemi à Droissi, laisse partout des traces de sa fureur, revient à Soissons chargée de butin, reprend Paris en 595, disperse en personne l'armée de Brunehaut, laisse son fils paisible possesseur du royaume, et meurt en 597 non moins fameuse par ses crimes que par son courage, son génie et ses succès.

B. A.

GALIEN.

Landon direx.t

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

GALIEN.

Claude Galien naquit à Pergame, ville célèbre de l'Asie mineure, vers l'an 128 ou 131 de Jésus-Christ, et la douzième ou quinzième année du règne d'Adrien.

Son père, nommé Nicon, l'un des plus fameux architectes de son temps, fut un citoyen aussi recommandable par les qualités de son cœur, que par celles de son esprit. « J'ai été bien heureux, dit « Galien, d'avoir eu pour père un des hommes « les plus éclairés et les plus vertueux qui ayent « jamais été. »

Nicon dirigea lui-même l'éducation de son fils, et lui fit étudier avec le plus grand soin, la grammaire, la rhétorique, l'histoire, la poésie, et les langues étrangères; mais Galien conserva toujours pour sa langue naturelle une prédilection marquée, et comparait les autres aux cris des animaux.

A ces premières études, Nicon fit succéder celle de la philosophie; Galien en conçut pour Platon un respect religieux; Aristote lui parut le premier des philosophes; il combattit le système d'Epicure, et professa hautement la doctrine d'un être supérieur seul capable de régir l'univers.

Galien, à l'âge de 21 ans, s'était déja fait un nom dans les lettres, et dans la philosophie. Mais un songe de son père détermina sa vocation pour la

médecine. « Je l'embrassai, dit Galien, par le « sentiment de la dignité de cette profession, et « par l'inspiration divine que je reconnus dans « un songe de mon père. »

Dès-lors Galien ne s'occupa plus que d'amasser les connaissances qui lui devenaient nécessaires pour l'exercice de sa profession. Il voyagea pendant plusieurs années pour connaître les différentes opinions des plus célèbres médecins de la Grèce, de l'Asie mineure, de la Syrie, des îles de Chypre et de Crète.

La facilité d'étudier l'anatomie sur des squelettes humains l'engagea à séjourner quelque temps à Alexandrie, seul pays où il fût permis alors de s'occuper de cette science.

Galien, fort de tous ces avantages, revint dans sa patrie. Le plus aveugle empirisme y dirigeait la pratique des médecins ; il y substitua la médecine philosophique d'Hippocrate. Des succès multipliés et surtout une nouvelle méthode de traiter les plaies des nerfs et des tendons de gladiateurs victimes, avant lui, de l'impéritie des soins qu'on leur donnait, lui attirèrent une grande célébrité ; mais il ne put jouir longtemps de ses premiers triomphes. Galien, comme tous les gens de lettres, aimait la vie tranquille ; une sédition qui éclata à Pergame le força de se réfugier à Rome, à l'âge de 32 ans. Plein de l'idée des avantages qu'on peut retirer de l'anatomie, il en donna des leçons, et

se fit surtout remarquer par des démonstrations sur les organes de la voix et de la respiration. Ces leçons lui firent un grand nombre de prosélytes, mais soulevèrent contre lui, l'intrigue et l'ignorance.

Pour s'y soustraire, il retourna à Pergame ; mais la confiance qu'il avait inspirée à l'empereur Marc-Aurèle ne lui permit pas de faire un long séjour dans sa patrie ; il revint donc à Rome pour y cueillir de nouveaux lauriers. C'est à cette époque qu'il composa la plus grande partie de ses ouvrages.

A la mort de Marc-Aurèle, il quitta Rome une seconde fois pour se rendre aux vœux et aux sollicitations répétées de la ville de Pergame, sa patrie. Ses talens supérieurs, la noblesse et la générosité de sa conduite lui méritèrent, de la part de ses concitoyens, les témoignages les plus universels de reconnaissance et de confiance.

Galien a vécu sous sept empereurs, depuis Adrien jusqu'à Caracalla. Il nous apprend lui-même qu'il était d'une constitution délicate, qu'il éprouva dans son enfance et sa jeunesse de graves maladies, mais que dans les périodes plus avancés de sa vie, sa santé se fortifia par l'extrême sobriété de son régime et par l'habitude d'un grand exercice.

Le bruit des guérisons miraculeuses opérées par les disciples de Jésus-Christ, excitant vivement sa

curiosité, il se détermina, malgré le grand âge où il était parvenu, à entreprendre le voyage de la Judée; le vaisseau sur lequel il était embarqué ayant fait naufrage, il ne sortit de ce danger que pour éprouver tous les accidens d'une fièvre violente qui l'enleva en peu de jours.

Ainsi périt, à près de 80 ans, victime de son zèle pour la science, un des médecins les plus renommés de l'antiquité. (Combien d'autres, depuis Galien, ont subi un sort aussi honorable, sans que leurs noms soyent inscrits au temple de mémoire!)

Les efforts de Galien pour affranchir son siécle des erreurs qui obscurcissaient la doctrine d'Hippocrate suffiraient seuls à sa réputation médicale. Son enthousiasme pour le Père de la médecine a quelque chose de sacré.

Dans cette lutte glorieuse de la raison et du talent contre le charlatanisme et l'ignorance, Galien se montra, à la fois, médecin, orateur et philosophe; c'est ce dont on peut facilement se convaincre dans son premier Livre *de Methodo Medendi.*

Un mérite qu'on ne peut encore refuser à Galien est d'avoir été un des premiers qui ayent senti et prouvé les avantages que la médecine peut retirer de l'anatomie et des dissections.

Forcé de respecter les préjugés de son temps qui ne permettaient point aux médecins de faire ouvrir les corps des morts, il disséquait avec

courage ceux qui étaient laissés sans sépulture et ceux des différentes espèces d'animaux. Ainsi joignant le précepte à l'exemple, il contribua plus qu'aucun autre aux progrès de l'anatomie humaine et comparée. Combien de mystères, aujourd'hui révélés, seraient encore inconnus sans le secours de cette science !

Galien a travaillé sur toutes les parties de la médecine; anatomie, physiologie, hygiène, médecine-pratique, il a fait sur tous ces objets des traités complets, dont une partie seulement nous a été conservée; le plus grand nombre a péri, dévoré par les flammes, dans l'embrasement du Temple de la Paix, où ils étaient déposés.

Une vaste érudition, un génie ardent qui s'appliquait à tout, une facilité quelquefois trop grande à commenter ou à expliquer les passages qui lui semblaient obscurs; un jugement assez sain pour s'attacher de préférence aux grandes et utiles choses; un courage constant à poursuivre les erreurs dominantes de son siécle partout où il les rencontrait, tels sont les titres qui le recommandent à la reconnaissance des médecins et de la postérité.

C'est ici l'occasion de relever une erreur populaire à l'égard d'Hippocrate et de Galien. Dans l'opinion commune, ils sont placés presque sur la même ligne; cependant une immense distance les sépare aux yeux des médecins. Hippocrate n'a

pas plus d'égaux que de modèles. La médecine, avant lui, ressemblait au chaos. Entouré de matériaux informes et épars, il eut le courage de les rassembler, et son génie créateur en forma un édifice admirable, respecté par les temps, vénéré des médecins et des savans, un des plus grands efforts de l'esprit humain, et sans doute un des plus utiles et des plus beaux monumens de l'antiquité.

E. J. B.

GASTON.

Ph. Champagne pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

GASTON.

Gaston de Foix, duc de Nemours, fils de Jean de Foix, comte d'Etampes, naquit en 1488. Il était neveu du roi Louis XII par sa mère Marie d'Orléans, sœur de ce monarque. Les espérances que ses vertus et son courage donnèrent dès la plus tendre jeunesse ne furent point trompeuses; il trouva le temps de les réaliser dans sa courte et glorieuse existence, qui lui mérita l'admiration et les regrets de la postérité. Si l'on en croit ses contemporains, il n'était point de héros qu'il ne dût surpasser, il n'est point de louanges dignes de ce qu'il fit et de ce qu'il promettait.

A 23 ans, Gaston se couvrit de gloire dans la guerre que Louis XII soutint en Italie, contre le pape Jules II et ses alliés, réunis pour secourir la république de Venise contre les efforts de ce Monarque, et lui disputer le duché de Milan; le duc de Nemours repoussa les Suisses qui ravageaient le Milanais, passa rapidement quatre rivières, sauva Bologne, et gagna, le 11 avril 1512, la bataille de Ravennes, devenue trop célèbre par la perte de ce jeune héros. Ce fut après le combat, qu'entraîné par une ardeur dont on chercha vainement à lui faire sentir l'imprudence, Gaston s'élança à la poursuite d'un corps d'Espagnols qui se défendit vaillamment, et parmi lesquels il finit

à 24 ans sa brillante carrière. « Ainsi fut enseveli « dans son triomphe ce gentil duc de Nemours, « dit l'Historien du chevalier Bayard, dont tant « que le monde aura durée, sera mémoire..... Il « ne plut pas à Dieu le laisser plus avant vivre. « Je crois que les neuf Preux lui avaient fait cette « requête. Car s'il eust vécu âge compétent, les « eust tous passés. »

Louis XII, inconsolable de la perte d'un tel homme, fut insensible au gain de la bataille, et semblait pressentir que tous les avantages en seraient ensevelis avec Gaston. En effet, la nouvelle de sa mort répandit le trouble et la consternation. Faute de paye, l'armée se dispersa; les Suisses rentrèrent avec 20,000 hommes dans le Milanais. Les Gênois se révoltèrent, chassèrent les Français, dont Henri VIII et Ferdinand le Catholique eurent bientôt abandonné le parti. Ainsi la journée de Ravennes resta sans utilité, et ne coûta que des regrets à la France.

La gloire d'un grand homme est trop souvent relevée par les désastres qui suivent sa mort : que ne doit-on pas penser des talens militaires de Gaston, lorsqu'on voit que les La Palice et les Bayard ne purent donner de suite à ses victoires?

M.

GEORGES D'AMBOISE.

C. del.t Landon direx.t

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

D'AMBOISE.

On a vu beaucoup de ministres exciter l'admiration par de grands projets, des succès onéreux, d'éclatantes distinctions, être les fléaux des empires, et cependant loués par les contemporains, et célébrés encore par une espèce d'instinct de servitude, lorsqu'on n'avait plus rien à craindre ni à espérer d'eux; mais un bien petit nombre d'hommes élevés aux grandes places méritèrent comme d'Amboise la reconnaissance et les bénédictions publiques. Celui-ci n'est célèbre ni par l'étendue de ses vues, ni par l'éclat de ses entreprises; mais il fut le conseil et l'ami d'un bon prince, il servit et partagea ses intentions bienfaisantes; et la postérité, en prononçant avec attendrissement le nom du Monarque qui obtint le titre de Père du Peuple, associe son Ministre à sa gloire.

Georges d'Amboise naquit en 1460; à quatorze ans, il fut élu évêque de Montauban. Il se comporta avec beaucoup de prudence auprès de Louis XI dont il fut un des aumôniers. Louis XII, en l'élevant au ministère, ne fit que suivre le sentiment de la reconnaissance; d'Amboise avait perdu la liberté pour l'avoir servi dans une intrigue de cour, lorsque Louis n'était encore que duc d'Orléans. Le premier acte qu'il fit faire à son prince, lorsqu'il monta sur le trône, était

l'heureux prélude d'un règne populaire, ce fut la remise de la taxe qu'on avait coutume de prélever pour les frais du couronnement; coutume bien impolitique, puisqu'elle tendait à rendre odieuses au peuple les cérémonies et les fêtes qui lui annonçaient un nouveau dépositaire du pouvoir. La diminution des deux tiers des impôts suivit ce premier trait de bienfaisance; et le Monarque et le Ministre furent bientôt récompensés de leurs soins par le spectacle de la félicité de la nation.

On blâme d'Amboise d'avoir conseillé la guerre d'Italie, qui ne fut pas plus heureuse sous Louis XII qu'elle ne l'avait été sous les autres monarques français qu'avait séduit l'idée brillante de conquérir ce beau pays. Ce fut un tort, sans doute; mais il est facile de le justifier. L'honneur de la nation semblait intéressé à réparer l'échec que nous avions souffert sous Charles VIII. Comme nos désastres au-delà des monts avaient été l'effet de l'imprudence du jeune roi, on pouvait croire que son successeur, avec plus d'habileté, dans un âge plus mûr, obtiendrait des succès plus durables. Un politique plus profond que d'Amboise aurait pu se laisser séduire par les mêmes illusions, et la formation de la ligue de Cambray eût fait honneur au génie le moins vulgaire. Malheureusement les qualités du Monarque et celles de son Ministre qui étaient la franchise, la bonne foi, au lieu de les seconder dans cette guerre, les rendirent les

dupes de la finesse italienne et de la basse perfidie de Ferdinand le Catholique. Louis, détrompé sur les vues qu'il avait supposées à ses alliés, eût pu, par de nouveaux efforts militaires, se venger de leurs trahisons; mais l'amour de ses peuples l'emporta dans son cœur sur un ressentiment légitime. D'Amboise eut l'honneur de contribuer à cette détermination. La plus douce, la plus sainte intimité unissaient le bon prince et le fidèle serviteur. Leurs pensées, leurs affections étaient les mêmes; ils aimaient la nation comme un père tendre aime sa famille. Le seul spectacle dont leur belle ame avait besoin était celui de la félicité publique; leur faste ne coûtait point de sueurs aux pauvres, et le domaine de la couronne suffisait non seulement aux dépenses de la cour, mais laissait encore un superflu dont l'emploi valait des bénédictions à ses économes administrateurs. Cette belle époque eût été l'âge d'or de la France, si des institutions, restes de la barbarie, n'avaient altéré sous beaucoup de rapports les effets de la bienfaisance du gouvernement.

D'Amboise avait l'ame trop généreuse pour être le partisan du despotisme; il respectait les corps intermédiaires qui protègent le peuple contre les caprices du pouvoir.

On ne leva point de nouveaux impôts sous son ministère; mais on ne peut s'empêcher de condamner les moyens qui furent employés pour

suffire aux besoins publics, sans fouler directement le peuple, ce fut la vente des emplois de judicature qui devint ensuite un abus cruellement oppressif. Ce moyen que Louis XII avait employé pour épargner à ses peuples le fardeau des taxes, François I y eut recours pour satisfaire à ses prodigalités. Le bon Prince, le bon Ministre avaient prévu les plaies qu'il ferait à la France; mais ni leur génie ni leur siècle ne leur donnaient l'idée de ces institutions salutaires qui, en laissant aux monarques toute latitude pour faire le bien, les mettent dans l'heureuse impossibilité de commettre le mal.

D'Amboise avait été nommé évêque de Rouen, siége qu'il avait préféré à celui de Montauban qui était trop loin de la cour; il porta, dans son diocèse, l'esprit de bonté qui le faisait chérir dans sa vaste administration; il y soulagea les malheureux; il y réprima les abus; il sévit contre les exacteurs; il rétablit la discipline dans les monastères; c'était tout ce qu'un ministre pouvait alors. Il emporta dans la tombe les regrets de la France, et la réputation douce, et malheureusement trop rare et trop peu enviée, d'un des plus honnêtes hommes qui ayent jamais partagé l'autorité d'un monarque.

Il mourut à Lyon en 1510.

L...e.

L'HÔPITAL.

E. del.t *Landon dirext*

BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI

L'HOPITAL.

Michel de l'Hôpital naquit, en 1515, à Aigueperse en Auvergne. Il était fils de Jean de l'Hôpital, médecin et ami du trop fameux connétable de Bourbon. Son éducation dirigée par un père sage et éclairé, n'était pas encore terminée lorsqu'il reçut des leçons bien supérieures, celles de l'adversité. Jean de l'Hôpital ayant accompagné le Connétable dans sa fuite auprès de Charles-Quint, son fils fut arrêté à Toulouse et détenu quelque temps en prison. Il obtint enfin avec sa liberté la permission d'aller rejoindre son père en Italie, se rendit à Padoue, y resta six ans pour achever de se perfectionner dans la science du droit, et s'y conduisit en homme qui sent qu'il n'a rien à attendre que de ses vertus et de ses lumières. Le savoir de l'Hôpital, son talent pour la poésie latine, son ardeur insatiable pour l'étude, ses mœurs douces et pures, son ame courageuse et sensible, l'élévation et la force de son caractère, lui méritèrent bientôt des amis illustres et de puissans protecteurs. Il occupait à Rome la place importante d'auditeur de Rote, lorsque le cardinal de Grammont l'engagea à le suivre en France : mais à peine était-il de retour dans sa patrie, que la mort du Cardinal lui enleva son unique appui. En butte aux préventions de la cour à qui son nom était odieux, l'Hôpital

resta trois ans sans place et suivit le barreau. Le lieutenant criminel *Morin*, connu par ses rigueurs contre les Protestans, devina son génie et lui donna sa fille avec une charge de conseiller au parlement pour dot. Membre d'une cour souveraine, l'Hôpital fixa les regards et obtint promptement l'estime du chef de la magistrature *François Olivier*, homme simple dans ses mœurs et ferme dans sa conduite, d'un caractère modéré et d'une ame forte et élevée. Une mutuelle sympathie les lia étroitement l'un à l'autre; Olivier servit son ami avec zèle, et malgré la répugnance de la cour, l'envoya au Concile de Trente en qualité de plénipotentiaire. Bientôt après, Marguerite de Valois, fille de François I, et qui avait hérité de l'amour de son père pour les savans, choisit l'Hôpital pour son conseil, devint sa protectrice et le fit nommer surintendant des finances. Sa conduite justifia le choix de Henri II. Toujours fidèle à ses devoirs, dans son nouveau poste, il défendit la fortune publique contre l'avidité de la cour, contre les malversations des gens de finance et même contre les prodigalités du roi. Il ne se laissa ni intimider ni corrompre, fit des exemples de sévérité, brava les murmures, méprisa les calomnies et resta pauvre. Après avoir été 12 ans conseiller au parlement et 6 ans surintendant des finances, sa fortune était si modique qu'il ne put doter sa fille.

Henri II mourut, et Catherine de Médicis, sa veuve, vit avec douleur passer toute l'autorité

entre les mains des Guises dont la nièce, Marie Stuart, avait épousé François II. Avide du pouvoir quoiqu'elle ne sût ni s'en servir ni le conserver, elle voulait qu'un chancelier qui serait son ouvrage l'aidât à balancer l'autorité alors presque absolue du cardinal de Lorraine. Elle jeta les yeux sur l'Hôpital, et eut l'art de le faire accepter ou plutôt de le faire choisir par les Guises qui estimaient ses talens, et qui ne croyaient pas pouvoir jamais redouter son crédit. Ainsi le choix du plus grand magistrat dont la France s'enorgueillisse fut le fruit d'une intrigue. L'Hôpital était alors en Savoie avec Marguerite : étranger aux vues intéressées qui l'avaient fait désigner, il put rester vertueux et ne servir que sa patrie, sans tromper ceux à qui il devait son élévation.

Ce fut en 1660 que l'Hôpital succéda au chancelier Olivier. François II mourut à la fin de l'année. Une fermentation violente annonçait les orages qui devaient bientôt éclater. La conspiration d'Amboise prouvait que désormais les Protestans ne se contenteraient plus d'opposer aux persécutions un zèle fervent et une patiente résignation : comptant jusques sur les marches du trône, des amis déclarés ou de secrets protecteurs, ils formaient un parti politique puissant et audacieux, déterminé à soutenir ses prétentions les armes à la main. L'autorité étoit divisée et flottante. A un roi gouverné par des favoris qui le trahissaient allait succéder un roi presque enfant. Deux grandes factions parta-

geaient la cour, celle des Guises et celle des Condés: ceux-ci s'étaient mis à la tête des Réformés, parce-que les premiers s'étaient déclarés les chefs des Catholiques. Catherine de Médicis dont la maxime était de diviser pour être maîtresse, négociait au lieu de régner, caressait alternativement les deux partis sans pouvoir les diriger, les trahissait sans oser les combattre ou sans vouloir les détruire. L'esprit de discorde régnait à la Cour, dans Paris, dans les Provinces: la religion servait de masque à l'ambition des grands, un fanatisme aveugle armait le peuple; on regardait la guerre comme inévitable, on la desirait, on s'y préparait. Tandis qu'autour de lui tout est emporté par le tourbillon des intérêts particuliers, l'Hôpital se montre seul constamment occupé de l'intérêt public. Magistrat intrépide, sujet fidèle, citoyen zélé, philosophe sage et tolérant, toujours supérieur à la crainte et même à l'opinion, il n'écoute que la vertu, et lui sacrifie quelquefois jusqu'à la gloire. Au milieu du plus violent fanatisme, il fait entendre la voix de la raison et de l'humanité; au sein de l'anarchie et de la révolte, il défend avec un courage égal, et l'autorité du roi et les droits de la nation. Si, dans les commencemens, sa conduite paraît vacillante, sa législation contradictoire, c'est que dominé par les circonstances, il s'occupe alors moins de faire le bien que de prévenir le mal. Pour connaître l'esprit de ses loix, il faut les comparer à l'ordre des événemens. L'Hôpital ne voit dans les

Catholiques et les Réformés que des hommes ayant un droit égal à conserver, sous la protection du prince, leur propriété, leur liberté, leur vie : son unique but est de maintenir la paix parmi eux, de sauver la France des horreurs d'une guerre religieuse, et il se plie à tout pour l'atteindre. Après de longs ménagemens, croit-il pouvoir combattre de front les factieux et les fanatiques, rien ne l'intimide ; il arrête les tribunaux dans leur zèle indiscret, rappelle le clergé à ses devoirs, réprime l'audace turbulente des deux partis, les soumet à des sacrifices réciproques, prescrit aux Catholiques d'être tolérans, aux Protestans d'être justes et modérés, plaide dans le conseil en faveur de la liberté de conscience, ose la demander aux Etats assemblés, la présente à la fois comme une loi dictée par la raison, comme un devoir de la justice, comme un droit des peuples, comme la meilleure politique des gouvernemens. *Regardons les Protestans comme nos frères*, dit-il au Colloque de Poissy; *hommes faibles comme eux, ne les condamnons point sans les entendre.* Dans l'assemblée de S. Germain, il s'explique encore plus clairement: *Il ne s'agit point*, dit-il, *de décider sur la foi, mais de règler l'Etat. On peut être citoyen sans être Catholique : en se séparant de l'Eglise on ne laisse pas d'être bon sujet du roi. Ce qui nous importe c'est que les citoyens, protestans ou catholiques, vivent en paix... Malheur à ceux qui conseilleraient*

au roi de se mettre à la tête d'une moitié de ses sujets pour égorger l'autre!... Le massacre de Vassy déconcerte la sagesse des mesures de l'Hôpital. Une ligue s'est formée entre le roi de Navarre, les Guises et Montmorency; elle veut la guerre; le Chancelier, toujours inébranlable, s'y oppose avec force: *Ce n'est point à des gens de robe longue*, lui dit impérieusement le Connétable, *d'opiner sur le fait de la guerre.* — *Bien que tels gens*, répond-il avec fermeté, *ne sachent conduire les armes, si ne laissent-ils pas de connaître quand il en faut user.* L'Hôpital est exclu du conseil, mais il garde encore sa place et persévère dans ses desseins. Il n'a pu prévenir l'incendie, il s'occupe de l'éteindre; il adoucit les horreurs de la guerre par tous les moyens qui sont en son pouvoir, publie une amnistie à chaque conquête, et après la mort du duc de Guise, parvient enfin à dresser l'édit de pacification: les deux partis, reconciliés par ses soins, se réunirent sous les mêmes drapeaux et se distinguèrent à l'envi à l'attaque du Havre. Pour consolider son ouvrage, il importait au Chancelier d'inspirer à Charles IX, jeune encore, l'horreur des troubles civils. Ce prince, qui a laissé une mémoire exécrable, élevé par le vertueux *Cypierre*, annonçait alors de la sensibilité et du courage; l'Hôpital qu'il aimait et dont il suivait les conseils avec docilité, lui fit parcourir les provinces du royaume, et arrêta longtemps ses regards sur celles que la guerre avait ravagées.

L'ascendant que le Chancelier prenait chaque jour sur l'esprit du Roi excita la jalousie de la Reine mère. Elle avait été son appui aussi longtemps qu'elle l'avait regardé comme le soutien de l'autorité dont elle était dépositaire ; après la majorité du roi, elle ne vit plus en lui qu'un rival qui pouvait balancer son crédit, et elle devint son ennemie. L'entrevue de Bayonne avait fixé les incertitudes de cette femme fausse et perfide. Dirigée par la politique atroce et par les conseils sanguinaires du duc d'Albe, elle avait juré la ruine des Protestans : ce fut un motif de plus pour perdre le Chancelier. Sa famille avait embrassé la Réforme : on le peignit au roi comme un Huguenot déguisé qui était lié secrètement avec Condé et Coligny, et qui secondait leurs desseins. Dans le même temps, on provoquait ouvertement la révolte en violant sans pudeur les édits de pacification. L'Hôpital éleva vainement la voix pour en réclamer l'observation ; le cardinal de Lorraine lui répondit par des outrages : les Protestans aigris et effrayés coururent aux armes, et la guerre fut rallumée. Ce fut encore le Chancelier qui travailla à réconcilier les deux partis : la paix fut jurée de nouveau, mais de la part de la cour cette paix n'était qu'un piége. L'Hôpital s'aperçut bientôt que, privé du seul appui qui lui restait, il ne lui était plus possible de lutter contre tous et de défendre son ouvrage ; il vit que le roi se défiait de sa fidélité, et il quitta la cour. En

remettant les sceaux à *Morvilliers*, il lui dit avec l'accent d'une indignation profonde mais calme : *Les affaires de ce monde sont trop corrompues pour que je puisse encore m'en mêler.* L'Hôpital se retira en 1668. Il avait fallu près de quatre ans d'intrigues et de calomnies pour inspirer à Charles IX d'odieuses préventions contre son ministre ; après l'avoir privé de l'appui de ce grand homme, il fallut encore quatre ans pour le conduire par degrés à donner l'ordre de la Saint-Barthélemy.

On ne connaît qu'imparfaitement le chancelier de l'Hôpital lorsqu'on ne l'a encore suivi que dans sa conduite politique ; c'est comme législateur, comme réformateur des loix, de la magistrature et de l'administration, qu'il faut l'étudier pour apprécier tous ses titres à la vénération. Qui croirait que les règnes affreux de Charles IX et de Catherine de Médicis forment une des plus brillantes époques de notre législation ? La gloire en appartient toute entière à l'Hôpital. « Ce grand « homme, dit le président Hénault, au milieu « des troubles civils, fit parler les loix qui se « taisent d'ordinaire dans les temps d'orage. Il « ne lui vint jamais dans l'esprit de douter de « leur pouvoir : il faisait l'honneur à la raison « et à la justice de penser qu'elles étaient plus « fortes que les armes même, et que leur sainte « majesté avait des droits imprescriptibles sur le « cœur des hommes. » C'est à lui que l'on doit ces célèbres édits d'Orléans, de Roussillon, de Moulins,

qui, selon l'expression de Pasquier, *passent d'un si long trajet nos anciennes ordonnances*, et cette foule d'autres loix dont la sagesse et la noble simplicité peuvent marcher à côté des loix romaines. Après avoir attaqué de toutes ses forces la vénalité des offices, il travailla sans relâche à bannir de la magistrature l'ignorance et la corruption, et à y rappeler le goût des bonnes mœurs, du travail et de la simplicité. Il porta la réforme dans les tribunaux subalternes, réduisit à une seule les diverses juridictions royales, fit de l'administration de la justice une fonction distincte, incompatible avec les offices d'épée, simplifia les formes de la procédure, institua des tribunaux consulaires et leur donna une jurisprudence simple et expéditive, assura une garantie aux transactions du commerce, opposa une barrière à la mauvaise foi des débiteurs, permit le prêt à intérêt et en fixa le taux. Ce fut lui qui fit commencer au premier janvier l'année civile qui ne commençait que le samedi saint après vêpres. Il établit l'ordre dans l'administration des domaines, rendit la levée de la taille plus régulière et plus douce, défendit l'agriculture contre les abus de la féodalité, créa un code de police militaire pour garantir le peuple des vexations des gens de guerre, et fit déclarer que, dans les états-généraux, le consentement du troisième ordre était nécessaire pour l'établissement des impôts. L'Hôpital publia aussi des loix somptuaires et une foule de règlemens minutieux sur les arts et métiers; il fallait bien qu'il

payât un tribut à l'esprit de son siécle : mais, dans ces loix, on reconnaît encore ce mélange de grandeur et de petitesse, de vues profondes et d'erreurs grossières qui, dans les temps d'ignorance, caractérise le génie. Enfin l'Hôpital osa, malgré tous les dangers auxquels il s'exposait, repousser les prétentions de l'autorité ecclésiastique, et soutenir les libertés de l'église gallicane contre les décisions du Concile de Trente et contre les Bulles du Pape. Il fit supprimer les annates, força le Clergé de contribuer aux charges publiques, obligea les évêques à résider dans leurs diocèses, rétablit les élections, améliora le sort des curés et pourvut à leur instruction. Sans doute on a lieu de s'étonner que dans le court espace de huit ans, au milieu des dissentions civiles, sous l'administration d'une femme intrigante et corrompue, un ministre seul ait entrepris et exécuté tant d'utiles réformes. Pour remplir une tâche aussi difficile, il fallait, comme l'Hôpital, réunir des qualités qui semblent incompatibles, un esprit fin et un génie profond, une ame passionnée et forte, mais douce et modérée, un caractère inflexible et une conduite souple, de l'habileté et de la vertu ; il fallait comme lui, tempérer l'austérité de ses principes par la simplicité de ses mœurs et par les charmes de son commerce, savoir céder aux temps et être cependant toujours inaccessible au découragement comme à la crainte, ne vouloir désespérer qu'à la dernière extrémité, et n'avoir pas même besoin de l'espé-

rance pour faire au bien public le sacrifice de sa vie entière.

L'Hôpital, éloigné du tumulte des affaires, vivait depuis quatre ans dans sa terre de Vignay près d'Etampes; il y partageait ses loisirs entre les travaux champêtres, les soins d'un père de famille, et la poésie qu'il avait toujours cultivée comme un délassement, lorsque la S. Barthélemy éclata. Dès le premier moment, ses amis l'engagèrent à pourvoir à sa sûreté; *rien, rien*, répondit-il, *ce sera ce qu'il plaira à Dieu quand mon heure sera venue.* Bientôt on aperçut un parti d'assassins qui se dirigeait vers sa maison: ses gens voulaient opposer de la résistance; *non, non*, leur dit le Chancelier, *mais si la petite porte ne suffit pas pour les faire entrer, ouvrez-leur la grande.* Des ordres envoyés par la cour arrivèrent au même instant, et prévinrent un crime qui eût dignement couronné cette horrible journée. L'Hôpital en apprenant qu'on voulait bien ne pas le comprendre dans la proscription répondit froidement: *J'ignorais que j'eusse jamais mérité la mort ni le pardon.* Le spectacle de tant d'horreurs laissa dans son ame une profonde et douloureuse impression qui abrégea ses jours: depuis ce moment jusqu'à sa fin, il répéta souvent le mot de Stace: *Excidat illa dies.* Il mourut au bout de six mois, âgé de 68 ans.

Pendant la vie de l'Hôpital, on se plut à élever des doutes sur sa croyance; *Dieu nous garde de la messe du Chancelier*, était à la cour le mot de ral-

lièment de ses ennemis: après sa mort, des écrivains ont encore, sous le même prétexte, déchiré sa mémoire. Les uns en ont fait un calviniste déguisé, d'autres un juif, d'autres un athée; le Père Maimbourg affirme qu'il était payen. Toutes ces accusations n'excitent plus aujourd'hui que le mépris. L'Hôpital suivait extérieurement la religion catholique, et ce n'est point un homme tel que lui que l'on peut soupçonner d'hypocrisie. Comme littérateur, il eût encore été un des personnages les plus illustres de son siécle: indépendamment du mérite de ses autres ouvrages, ses Epîtres latines annoncent un véritable talent pour la poésie, de l'imagination, de la grâce, un goût formé par l'étude de l'antiquité, une philosophie élevée et consolante. Son extérieur grave, sa figure pâle et sévère, sa grande barbe blanche, en faisaient, dit Brantôme, un vrai portrait de S. Jérôme; d'autres ont trouvé qu'il ressemblait au buste d'Aristote. Il n'est peut-être personne parmi les modernes qui présente plus de rapports avec les grands hommes de l'antiquité: même simplicité, même désintéressement, même rigidité de mœurs, même amour de la patrie, même élévation de l'ame. Jamais caractère ne fut plus prononcé que le sien: toutes les actions de sa vie rappellent ces deux vers d'Horace qu'il avait pris pour devise:

Si fractus illabatur orbis,
Impavidum ferient ruinæ.

F.

S.t JEAN CHRISOSTÔME.

Landon direx.t

NAPOLI

JEAN CHRISOSTOME.

L'éloquence, depuis la ruine des républiques grecques et romaines, était bannie des places publiques et des tribunaux; le Christianisme l'appela dans les temples, et lui donna de nouvelles formes, un nouveau caractère, un but différent. Lorsque les empereurs, par politique ou par conviction, eurent renversé les autels des Dieux, et donné à la mitre un éclat presque égal au diadême des Césars, les grands talens cherchèrent dans l'Eglise et la considération et la gloire dont ils ont besoin pour se développer. Les siéges de l'Orient furent remplis par les Athanazes, les Synésius, les Grégoire de Nazianze, les Basiles, les Jean Chrisostôme. Ce dernier naquit au commencement du quatrième siécle de l'ère chrétienne. Les meilleurs maîtres et les plus célèbres écoles développèrent ses talens; il perdit son père dans un âge peu avancé. On le destinait au barreau où, d'après la forme du gouvernement, il n'y avait plus de distinction à obtenir pour l'homme de génie. Un accès de ferveur ascétique lui fit concevoir le projet de se retirer dans la solitude; heureusement sa mère pénétra son dessein, et reconquit au monde l'un de ses plus beaux ornemens. Lui-même a fait de cette scène, que la tendresse maternelle sut rendre si touchante, un des plus

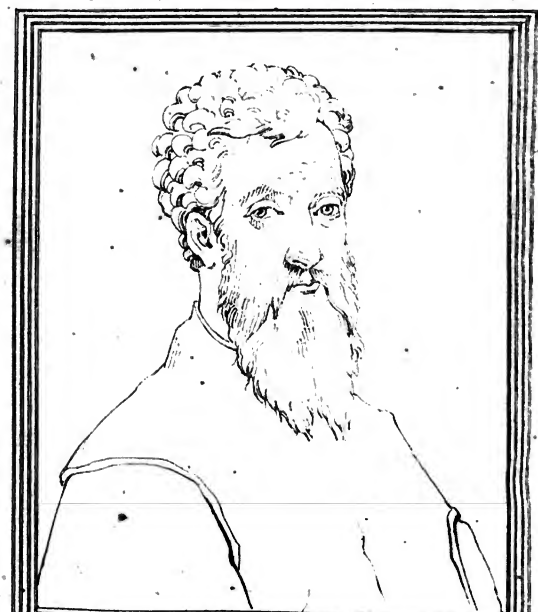
beaux épisodes de son ouvrage sur le Sacerdoce. Jean, n'étant encore que simple prêtre de l'église d'Antioche, eut à remplir le plus glorieux des ministères; il eut à sauver une ville malheureuse des horreurs du désespoir. Théodose, dont l'Histoire ecclésiastique vante les vertus chrétiennes, et l'Histoire politique les talens civils et militaires, était violent jusqu'à la fureur. Antioche s'était soulevée contre des exacteurs, et cette ville devait expier, par la ruine de ses habitans, le crime de s'être plainte du fardeau des taxes. L'évêque Flavien essaya de fléchir le monarque, et eut le bonheur de réussir. Les homélies que Jean prononça pendant l'absence du prélat qui s'était reposé sur son éloquence et sur son zèle, respirent l'onction la plus touchante. Il rassemblait aux pieds des autels les malheureux qui avaient vu traîner leurs enfans dans les cachots, qui avaient entendu les cris déplorables des victimes que des bourreaux préparaient à la mort par des supplices ignominieux et barbares; il relevait leur courage, il compatissait à leur douleur. Le discours qu'il fait tenir à l'évêque Flavien est un chef-d'œuvre d'insinuation, de pathétique, d'éloquence: il offre la plus belle application qu'on puisse faire de l'Ecriture et de l'Evangile en faveur de l'humanité.

L'éloquence de Chrisostôme obtint un beau triomphe, lorsque l'Eglise qu'Eutrope avait per-

sécutée devint l'asile de ce ministre contre un maître irrité et contre un peuple furieux. Enfin le saint Orateur fut élevé au siége de Constantinople ; il y goûta les plaisirs d'une périlleuse grandeur. Sa popularité blessa l'impératrice ; son éloquence le rendait maître de la multitude, et son orgueil qu'enflait de constans succès acheva d'enflammer, par de séditieuses provocations, une princesse irascible. L'exil de Jean fut prononcé. Un tremblement de terre, l'incendie de l'église et du palais impérial signalèrent le départ de l'illustre prélat. Le premier événement était le seul qui dut étonner les esprits raisonnables ; mais tous deux furent aux yeux d'une multitude enthousiaste les preuves éclatantes du courroux céleste. Cependant cette disgrace abattit le courage du Saint : un pays presque désert, au pied du Mont Taurus, était un tombeau pour un homme habitué à régner par l'ascendant de la parole, et dont le génie avait besoin d'un vaste théâtre. Il se plaignit dans l'exil comme l'Orateur romain ; mais, moins heureux que lui, un retour triomphal ne le dédommagea point des ennuis d'une retraite douloureuse. Il mourut, avant d'avoir atteint sa soixantième année, l'an 487. Comme orateur et comme écrivain, il n'est point exempt de défauts. Son abondance, la profusion de ses images annoncent le génie d'un Asiatique. Il est vrai que ses ornemens ne sont point l'effet d'une

recherche pénible de l'esprit, qu'ils sortent naturellement d'une imagination féconde. Il fut le premier prédicateur et le premier écrivain du siécle le plus brillant de l'éloquence chrétienne. Comme notre illustre Bossuet, il fit la guerre à ceux qu'on traitait d'hérétiques; il brilla comme lui par l'éloquence et par le talent de la controverse; tous deux aimèrent la gloire, excitèrent l'admiration; tous deux furent les colonnes de leur communion, et la terreur de leurs rivaux. Mais le Prélat français triompha de ses ennemis, et le Patriarche de Constantinople eut la douleur de voir un heureux rival occuper son siége, et l'Arianisme que protégeait sa persécutrice insulter à sa disgrace.

L....e



JULES-ROMAIN.

Jules-Romain pinx.t — *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI

JULES ROMAIN.

Jules Romain a possédé le génie poétique de la peinture à un plus haut degré qu'aucun autre peintre, dit Raynolds dans ses notes sur le Poème de Dufresnoy. Ce grand artiste, élève chéri et pour ainsi dire successeur de Raphaël, naquit à Rome en 1492; son nom de famille était Pippi. Il partagea de bonne heure les travaux du seul maître qu'il ait eu. Son exécution savante, son dessin correct le rendaient digne de cette distinction. Tant qu'il fut subordonné aux conceptions de Raphaël, il chercha à en imiter la grâce; mais, quand la mort l'eut privé d'un tel guide, il oublia quelquefois ses leçons, et se montra souvent bizarre et sec, même barbare; mais il ne cessa pas d'être sublime, majestueux et profond dans ses compositions comme dans son style. L'étude de l'Histoire, de la Mythologie et des Antiques féconda son esprit inventif; heureux s'il eût également étudié la nature! Ses ouvrages, privés de simplicité, prouvent trop combien il la négligea.

A la mort de Raphaël, qui l'avait institué l'un de ses principaux héritiers, il fut choisi pour terminer les morceaux que ce maître laissait imparfaits; cela suffit pour assurer sa gloire. Les sollicitations du duc de Mantoue l'engagèrent à quitter Rome. Un autre motif l'y devait déterminer: il avait fait,

pour le graveur Marc-Antoine, les dessins de 20 planches obscènes, que des sonnets de l'Arétin contribuèrent à répandre. On rechercha les coupables; Marc-Antoine fut jeté dans un cachot, et le même sort attendait Jules, s'il fût resté à Rome.

Architecte et ingénieur à Mantoue, il fortifia cette ville, la préserva des inondations et y construisit le célèbre palais du T. Ce monument fut enrichi de ses peintures, et c'est peut-être là qu'il faudrait juger de l'étendue des connaissances de Jules Romain et de la force de son talent. François I.er tenta de l'attirer en France; mais Jules ne put se décider à quitter l'Italie. Plusieurs palais, élevés sur ses dessins aux environs de Rome, le firent nommer architecte de S. Pierre, à la mort de San-Gallo. Malgré les prières du duc de Mantoue, qui voulait le retenir, il allait se rendre à Rome pour occuper cette place éminente, lorsque la mort le surprit à 54 ans. Il s'était marié, et laissa deux enfans.

On reproche à Jules Romain d'avoir une manière dure et froide et un pinceau timide. Son coloris est défectueux; mais son dessin, quoique peu varié, offre une sévérité noble, et ses expressions terribles plaisent par leur énergie. Il faut ajouter qu'il peignait également bien le paysage et les animaux. Il a fait, pour des tapisseries, un grand nombre de cartons admirables.

L.

MARC-ANTOINE.

Landon direxit

NAPOLI

MARC-ANTOINE.

Antoine offre l'exemple le plus mémorable de la puissance qu'exerce l'amour sur un cœur passionné. Ambitieux et sanguinaire tant qu'il aima la vindicative Fulvie, il ne fut plus que voluptueux et faible lorsque Cléopâtre l'eut séduit. Leçon d'autant plus frappante que le sort du monde lui était confié, et qu'on voit avec étonnement celui qui commandait à l'univers, céder à sa passion, et laisser l'Empire romain à son rival triomphant.

Les premières années de Marc-Antoine, fils de Marc-Antoine surnommé *le Crétique*, ne furent remarquables que par les talens militaires qu'il annonçait déja, et les dérèglemens trop communs à la jeunesse romaine. Il servit d'abord en Egypte sous Gabinius, et la gloire qu'il y acquit lui fit obtenir différentes charges à son retour à Rome. Il y montra son attachement pour César, au risque de sa vie, et la fortune de ce général qu'il partagea, ouvrit bientôt son cœur à l'ambition. Il paraît qu'il eut une grande part aux desseins du Dictateur, et qu'il conseilla toutes les entreprises faites contre la liberté de Rome; il contribua du moins à leur exécution, de manière à se faire regarder comme le plus fidèle appui de César qui lui confia à Pharsale le commandement de l'aile gauche de son armée. Ses grands talens et sa ré-

putation auraient pu faire ombrage à l'ambition de celui qu'il s'était donné pour maître ; mais son goût pour les plaisirs le livrait, dans la paix, à une indolence qui devait rassurer César. Parvenu aux honneurs du consulat, Antoine voulut user de son autorité pour appeler, sur la tête des assassins de ce grand homme, la vengeance *qu'il lui croyait due*, et s'emparer lui-même d'un trône auquel la mort de son illustre protecteur lui permettait d'aspirer. Peut-être les Romains, accoutumés déja au joug d'un maître, n'auraient opposé qu'une faible résistance aux projets d'Antoine, si le testament par lequel César déclarait Octave son héritier, n'eût élevé un nouvel obstacle, d'autant plus difficile à vaincre que Cicéron embrassa la cause du jeune Prince. Tour-à-tour divisés et réunis, Antoine et Octave se disputaient ou se partageaient l'empire. Vaincu à Modène, malgré ses talens et sa valeur, Antoine se réfugia auprès de Lépide qui commandait dans les Gaules, et qui lui devait sa fortune. Ils reparurent ensemble en Italie, à la tête de dix-sept légions et de dix mille chevaux. Octave, effrayé d'une armée si formidable, crut plus sage de dissimuler quelque temps, et de se joindre à ses ennemis. Alors commença leur fameux triumvirat, et les plus cruelles proscriptions en furent la suite. Ils s'abandonnèrent mutuellement leurs ennemis ; et, parmi ces malheureuses victimes de l'ambition, on distingua Cicéron qui, s'étant toujours élevé contre les pro-

jets d'Antoine, fut livré par Octave à la vengeance de son ennemi. Antoine, partageant l'esprit de fureur de Fulvie, son épouse, commandait les meurtres les plus atroces, sans connaître souvent lui-même les citoyens qu'il dévouait ainsi à la mort. Brutus et Cassius armaient encore pour s'opposer à la tyrannie; mais, atteints par les Triumvirs dans les plaines de Philippes, ils furent défaits. Cette journée, où la liberté de Rome fit un dernier effort, accrut encore la gloire militaire d'Antoine; mais on peut dire qu'elle en fut aussi le terme. Les chefs du parti opposé y perdirent la vie, et les vainqueurs purent sans obstacle se partager l'empire du monde. La Macédoine, la Grèce et tout ce que les Romains avaient acquis en Asie devint le partage d'Antoine; mais, laissant Rome à son rival, il devait tout perdre; cependant il s'enivra de sa fortune et des charmes de Cléopâtre, reine d'Egypte. Entraîné sur les pas de cette beauté dangereuse, il oublia près d'elle son devoir et son ambition. Son rival habile sut profiter de cette indigne faiblesse; il attaqua Lépide, peu en état de se défendre seul, et chercha bientôt l'occasion de se brouiller ouvertement avec Antoine. A l'époque de leur réunion, celui-ci, devenu libre par la mort de Fulvie, avait épousé Octavie, sœur d'Auguste. Cette vertueuse épouse, abandonnée, devint le prétexte de la guerre. Antoine avait déclaré son divorce, et nommé pour héritiers les fils qu'il avait de Cléopâtre; Octave

voulut à la fois venger sa sœur, et combattre un rival détesté. Leurs flottes se rencontrèrent près d'Actium, l'an 31 avant J. C.; les riches vaisseaux amenés par Antoine et Cléopâtre ne purent résister aux manœuvres des galères romaines; la reine prit la fuite la première, et son amant, pour la suivre, abandonna la victoire que sa valeur pouvait peut-être lui faire obtenir. La perfide Cléopâtre, effrayée des succès d'Auguste qui s'emparait de l'Egypte où s'était retiré Antoine, s'enferma dans une tour, et, prête à abandonner la cause de son amant, lui fit dire qu'elle s'était tuée. Trahi et défait, il ne songea plus qu'à mourir; il pria son affranchi Eros de lui donner la mort : celui-ci, tirant son épée, se la passa au travers du corps. *Est-ce d'une femme et d'un affranchi que je dois apprendre mon devoir?* s'écria Antoine en se perçant le cœur. Prêt à mourir, il est instruit que Cléopâtre est encore vivante; il veut la revoir; on le porte au pied de la tour qu'elle refuse d'ouvrir, craignant d'être surprise par les émissaires d'Auguste; mais elle fait jeter des cordes pour y attacher son amant et l'élever jusqu'à elle. *Pourquoi me plaindrais-je,* dit-il avant de mourir, *j'ai joui du sort le plus glorieux, et romain, je n'ai été vaincu que par un romain.* Il expira l'an 30 avant J. C., âgé de 56 ans suivant les uns, et de 63 suivant les autres.

M.

LA MOTHE-LE-VAYER

Nanteuil del.t *Landon direx.t*

NAPOLI

LA MOTHE LE VAYER.

La Mothe le Vayer, né à Paris, en 1588, fut précepteur des enfans de France, et conseiller d'état ordinaire. C'était un homme d'un savoir prodigieux, et dont la réputation est au dessous de son mérite; il semblait plutôt faire du travail et de la composition un objet d'amusement qu'un objet de gloire. On le lit peu, parce qu'il faut de la patience pour dévorer une foule de traits hérissés de citations, où l'on distingue difficilement ce qui appartient à l'auteur. Il n'a point, pour se faire pardonner ses digressions fréquentes, l'originalité et l'imagination de Montagne; mais un lecteur laborieux peut trouver, dans ses ouvrages, un riche fonds d'instruction. Le Vayer parle presque toujours comme un vrai sage dont les préjugés n'ont point obscurci la raison. Sa morale est pure, sans être d'une austérité rebutante; il abonde en images et en comparaisons que lui fournissaient une vaste mémoire et une immense lecture. Son opinion sur les vertus des Payens lui attira la haine des esprits fanatiques. Desmarets l'accusa publiquement de manquer de religion, c'était, dans un siécle d'intolérance, provoquer un arrêt de mort contre ce philosophe. Le Vayer répondit avec beaucoup de calme: « J'ai tant de religion que je ne suis point de

« ta religion. » La lecture de ses ouvrages fait croire qu'il penchait vers le Scepticisme ; mais on ne pourrait sans injustice en conclure qu'il eut des doutes relativement aux dogmes sur lesquels se fondent et le bonheur actuel des hommes et l'espérance de leur future félicité. Sa vie fut aussi paisible qu'innocente ; il n'eut à se plaindre ni de la fortune ni de la méchanceté humaine ; cependant il déclara, sur le déclin de sa vie, qu'il n'eût point voulu commencer une seconde existence aux mêmes conditions que la première. Bayle lui reproche un second mariage comme indigne d'un philosophe sur lequel les sens ne doivent point avoir d'empire.

On pourrait extraire, de la nombreuse collection de La Mothe le Vayer, deux ou trois volumes dont la lecture serait aussi instructive qu'amusante. On indiquera, entre autres, les Traités sur la Lecture et l'Eloquence de Platon, sur l'Utilité des Voyages, sur la Noblesse, sur la Vie et la Mort, sur les Vertus des Payens, sur la Lecture des Livres et leur composition.

L...e.

CH. DUMOULIN.

N. pinx.t *London direx.t*

NAPOLI

DU MOULIN.

Charles du Moulin, jurisconsulte célèbre, appartenait à une famille noble de la Brie. Il naquit à Paris en 1500. Destiné au barreau, il montra dès sa jeunesse une véritable passion pour l'étude. Personne n'a jamais mieux connu le prix du temps, n'en a été plus avare et ne l'a mieux employé. Du Moulin, reçu avocat en 1522, s'adonna d'abord à la plaidoierie; mais une prononciation vicieuse l'ayant forcé d'abandonner cette carrière, il se consacra uniquement au travail du cabinet, et composa successivement les excellens ouvrages qui l'ont fait regarder comme une des lumières du barreau. Le *Commentaire sur la Coutume de Paris* fut le premier fruit de ses études, et parut en 1539. Il donna en 1551 ses célèbres Observations sur l'Edit de Henri II contre *les petites dates*. Il y avait alors plus que du courage à écrire contre les prétentions et les abus de la cour de Rome: c'était encourir le reproche et souvent l'accusation d'hérésie. Le livre de du Moulin força le Pape à des ménagemens pour la France dont il s'était trop écarté depuis quelque temps: aussi le connétable Anne de Montmorency, présentant au Roi l'Auteur et l'ouvrage, lui dit: *Sire, ce que votre Majesté n'a pu faire avec 30,000 hommes, de contraindre le Pape à lui demander la paix, ce petit Homme l'a fait avec un petit livre.* Le parti ultramontain ne laissa pas du Moulin jouir paisible-

ment de son triomphe : il l'accusa de partager les opinions des Calvinistes, fit piller sa maison et l'obligea de se sauver en Allemagne. Après y avoir éprouvé quelques persécutions de la part des Luthériens, il reprit ses travaux accoutumés, professa la jurisprudence dans plusieurs villes, revint à Paris en 1557, en sortit en 1562 pour échapper à l'animosité des Catholiques, y rentra deux ans après, fut mis en prison pour avoir fait imprimer une Consultation contre le Concile de Trente, obtint sa liberté à condition qu'il ne publierait plus rien sans la permission du Roi, et mourut en 1566. On a recueilli ses ouvrages en 5 vol. in-f.°. Du Moulin est encore au premier rang parmi les jurisconsultes français. Il excellait dans la science du droit coutumier et du droit canonique, comme *Cujas* dans celle du droit romain : il est souvent cité comme le plus illustre défenseur des libertés de l'église gallicane. « Son « nom, dit de Thou, était partout en vénération, « non-seulement pour son jugement solide et sa « profonde érudition, mais aussi pour sa probité et « la sainteté de ses mœurs. » Il refusa la place de conseiller au parlement, et préféra de se livrer toute sa vie à la simple profession d'avocat. Ce ne fut pas par modestie, car il poussa l'orgueil jusqu'à mettre à la tête de ses Consultations qui faisaient presque loi dans les tribunaux : *Moi qui ne cède à personne, et à qui personne ne peut rien apprendre.* On assure qu'il mourut bon catholique.

F.

PHILIPPE.

Landon direx.t

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

PHILIPPE DE MACÉDOINE.

Ce fut l'an du monde 3621 que naquit Philippe, troisième fils d'Amyntas, roi de Macédoine. Son père l'ayant envoyé comme ôtage à Thèbes, son éducation y fut dirigée par le sage Epaminondas. Mais le disciple n'imita que les talens d'un si grand maître, et resta bien loin de ses vertus. Rappelé dans sa patrie, et tuteur de son neveu, jeune enfant, héritier du trône, il adoucit les mœurs barbares des Macédoniens, leur donna des loix et leur promit la victoire pour prix de la sévère discipline qu'il introduisit parmi eux. Cette nation, menacée de tous côtés, crut échapper à ses ennemis en marchant sous un disciple d'Epaminondas; l'enthousiasme qu'inspira ce nom et les premiers succès de Philippe l'eurent bientôt placé sur un trône que son ambition dévorait en secret.

L'espoir des Macédoniens ne fut point trompé; Philippe, à 24 ans, réunissait à l'impétuosité de cet âge les talens qu'on achète par l'expérience; et ce fut par des victoires qu'il imposa silence aux envieux de sa grandeur. Il créa cette fameuse phalange qui longtemps rendit invincible l'armée macédonienne. Ce bataillon formidable s'étendait en carré long de 400 hommes de front, sur 16 de profondeur, dont chaque soldat portait un énorme bouclier et une pique longue de 21 pieds. On conçoit

que ce rempart hérissé de fer présentait une surface impénétrable à l'ennemi, et qu'une fois en mouvement il était impossible de lui résister. Cette invention cependant eut peut-être moins de part aux succès de Philippe que la découverte qu'il fit d'une mine d'or près d'une ville, à laquelle il donna son nom; il fut le premier qui fit battre monnaye, et nul autre sans doute, ne tira mieux parti d'un semblable avantage. Habitué à subjuguer les Grecs presqu'autant avec ses trésors que par ses armes, il avait coutume de dire *qu'il n'est de ville imprenable que celle où un mulet chargé d'or ne peut entrer* Après avoir battu les Illyriens, il s'empara d'Amphipolis, colonie des Athéniens, leur enleva plusieurs villes et attaqua le passage des Thermopyles. Les Athéniens, devenus aussi insoucians, qu'ils étaient jadis jaloux de leur liberté, n'opposèrent qu'une faible résistance aux progrès d'un ennemi dont ils ne connaissaient point encore la redoutable activité : cependant l'ambitieux Philippe osait méditer la conquête de la Grèce entière; et, profitant avec une perfide adresse des dissentions qu'allumait alors *la Guerre Sacrée*, il sut, tantôt avec l'apparence de l'indolence, tantôt sous des prétextes que son éloquence naturelle savait rendre spécieux, préparer le chemin de ses nouvelles grandeurs; après avoir étendu ses conquêtes dans la Thrace, l'Illyrie et la Chersonèse; après avoir vaincu les Phocéens, et corrompu par

ses présens les défenseurs d'Olynthe, colonie et rempart d'Athènes, il tourna ses armes contre l'île d'Eubée, et y rencontra un rival digne de lui. Ce fut le sage Phocion, capitaine athénien, orateur et guerrier, qui sauva l'Eubée et poursuivit Philippe, aussi surpris sans doute de son incorruptible probité, que de sa valeur. Ce ne fut point le seul ennemi redoutable que lui offrit Athènes. Depuis longtemps l'éloquence de Démosthènes appelait au secours de la patrie, ce peuple autrefois si belliqueux, et qui maintenant préférait les plaisirs aux affaires, et les jeux aux combats: ses admirables Harangues, appelées *Philippiques*, tirèrent enfin de leur sommeil les Athéniens et tous les Grecs à la fois. Ils marchèrent contre Philippe qui, poursuivant ses projets dévastateurs, venait d'entrer en Béotie. Ce fut près de Chéronée, l'an 338 avant Jésus-Christ, que les deux armées, à peu près égales en nombre, en vinrent aux mains: celle des Macédoniens avait l'avantage de l'expérience et de la discipline. Les Grecs perdirent la bataille, et avec elle leur indépendance. De ce jour, Philippe fut roi de la Grèce sans en avoir le nom; et, poussé par son insatiable ambition à la conquête des Perses, il s'était fait nommer chef de cette entreprise; mais il fut assassiné, au milieu d'un festin, par Pausanias l'un de ses gardes, l'an 336 avant J. C., étant dans la quarante-septième année de son âge et la vingt-qua-

trième de son règne. Son fils Alexandre lui succéda : on connaît la lettre que Philippe écrivit, lors de sa naissance, au philosophe Aristote, et l'on sait qu'il semblait prévoir les hautes destinées de cet enfant. Sans établir de parallèle entre eux, on ne peut nier que le père n'ait aplani la brillante carrière que parcourut le fils. Actif, patient, tour-à-tour affable et sévère, aussi adroit qu'éloquent, Philippe réunissait à tous les talens qui secondent une ambition sans mesure, les qualités qui composent le plus habile politique. On peut s'étonner de la hardiesse de ses projets et de sa persévérance dans leur exécution ; mais l'éclat de ses actions ne doit jamais faire oublier que Philippe, peu délicat sur les moyens, n'envisageait que les succès; et que, sans foi, sans probité, s'il posséda quelques vertus, ce fut moins chez lui principe ou penchant que caprice ou nécessité. On cite de lui ce mot qui peint sa politique : *On amuse*, disait-il, *les enfans avec des jouets, et les hommes avec des sermens.* On serait tenté de croire que les ennemis de Philippe lui ont prêté cette maxime méprisable; effectivement il la mit en pratique, mais il était trop adroit pour la divulguer.

M.

PIC DE LA MIRANDOLE

C. del.t

Landon direx.t

PIC DE LA MIRANDOLE.

Jean Pic, comte de la Mirandole et de Concordia, né le 24 février 1463, fut un prodige prématuré de mémoire, de travail et d'érudition. Il lui suffisait d'entendre lire trois fois deux ou trois longues pages d'un livre pour en répéter les mots, d'abord dans l'ordre naturel, ensuite dans l'ordre inverse. A 10 ans, il étudiait le droit et le commentait à mesure. A 18 ans, il savait vingt-deux langues : Voltaire soupçonne qu'il les savait mal. A 24 ans, il soutint à Rome des thèses sur tous les objets de science sans exception, *de omni re scibili*. Elles portaient en tête 1400 propositions de dialectique, de théologie, de mathématiques, de magie, de cabale et de physique, sur lesquelles il offrit de disputer. Son mérite et plus encore son succès lui suscitèrent des envieux qui l'accusèrent d'hérésie. Le pape Innocent VIII fit examiner ses thèses, et censura 13 propositions. Pic se défendit avec d'autant plus de chaleur qu'on l'attaquait sur des points de croyance religieuse, et qu'il était rempli de foi. Alexandre VI, qui sûrement n'attachait point à ces choses la même importance que lui, lui envoya un bref d'absolution. L'un des Docteurs, chargés d'examiner la doctrine de Pic, s'emportait fort au mot de *Cabale. Mais enfin*, lui dit le jeune Prince, *qu'entendez-vous par Cabale ? — Belle question !*

répondit le Docteur, *ne sait-on pas que c'est le nom d'un hérétique qui a écrit contre J. C., et que ses sectateurs en ont retenu le nom de* CABALISTES?

Le prodigieux savoir de Pic, dans un âge si peu avancé, parut une chose surnaturelle : on crut ne pouvoir mieux l'expliquer qu'en accusant ce prince de magie. Il avait la faiblesse d'y croire lui-même. Seulement il regardait la magie comme une œuvre du Démon, et la pratique lui en paraissait condamnable. Selon lui, la magie n'était point fondée sur la vérité, parce qu'elle dépend des puissances ennemies de la vérité. Il pensait aussi que les paroles sont efficaces en magie, parce que Dieu s'est servi de la parole pour arranger le monde. Il écrivit contre l'astrologie judiciaire en usage de son temps; mais il en admettait une, savoir l'ancienne, qui, à son avis, était bonne et véritable. Il renonça à ses biens patrimoniaux pour mieux se livrer à l'étude, et s'enferma dans un palais à Florence, où il mourut à l'âge de 31 ans, le 17 novembre 1494, le même jour que Charles VIII, roi de France, fit son entrée dans cette ville. On lui fit une épitaphe en deux vers latins, dont le sens est fort noble et peut être rendu ainsi : *Cy gît Pic de la Mirandole : l'univers sait le reste.* « L'histoire du prince de la Mirandole, dit « Voltaire, n'est que celle d'un écolier plein de « génie, parcourant une vaste carrière d'erreurs, et « guidé en aveugle par des maîtres aveugles. »

A.

MIERIS.

Mieris pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III"
NAPOLI

MIERIS.

François Mieris naquit à Delft, en 1635, dans une condition aisée; dès l'enfance, il manifesta son goût pour la peinture; son père le contraria peu; et Mieris, mis à l'école de Gérard Dow, devint le plus habile élève de ce maître dont il adopta la manière, malgré les moyens qu'il avait pour réussir dans un genre plus élevé. Comme Gérard Dow, il se servit d'un miroir concave pour voir les objets qu'il voulait peindre, et il imita les plus petits détails avec tant de soin qu'on distinguerait le tissu des étoffes qu'il représente. Cependant ce fini précieux ne nuit pas dans ses ouvrages à la légèreté de sa touche et à la chaleur de son coloris toujours suave et varié. Il règne dans ses petites productions autant de vérité que d'esprit et d'intelligence. Son dessin, plus pur que celui de son maître, donne à ses figures une grâce qui ne séduit pas moins que la perfection de tous les accessoires.

Le mérite de Mieris ne fut pas méconnu, et l'on se disputa ses tableaux toujours chèrement payés. L'amour de son pays l'engagea à refuser les offres avantageuses que lui firent des princes qui voulaient se l'attacher. Il jouissait d'une grande considération; mais, malgré l'aversion qu'il avait pour les personnes débauchées, il eut le malheur de se lier avec Steen, peintre d'un grand talent, qui, s'étant

fait cabaretier, vidait sa cave à lui seul, et ne remplissait son cellier que du produit des tableaux qu'il se hâtait de terminer, lorsque le vin lui manquait. Mieris fut tellement charmé de ses saillies plaisantes, qu'il le suivit dans ses parties de débauche et dissipa sa fortune avec lui; il contracta même des dettes, fut mis en prison, et refusa de travailler pour ses créanciers s'ils ne lui rendaient la liberté: il la recouvra et n'en fut pas plus rangé; il resta fidèle à Steen; mais un soir qu'il le quittait dans un état d'ivresse, il tomba dans une fosse profonde et infecte où il allait périr, si ses cris n'eussent réveillé un pauvre artisan et sa femme qui le tirèrent de péril et lui prodiguèrent les soins les plus touchans. Mieris quitta ces bonnes gens sans leur apprendre son nom, et le lendemain il leur porta un petit tableau dont il leur fit don en leur disant de s'adresser à un riche amateur qu'il leur nomma. L'amateur reconnut Mieris à son ouvrage qu'il estima 800 florins; et cette somme fut en effet comptée à l'artisan émerveillé d'une telle générosité. Mieris se dégoûta d'une vie déréglée, mais ne vécut pas longtemps après ce changement heureux; il mourut, à peine âgé de 46 ans, en 1681.

De ses deux fils, Jean et Guillaume, le premier peignit l'histoire, et mourut jeune; le second imita son père, mais ne l'égala jamais.

Les tableaux de Mieris sont payés un prix exorbitant, et n'ont rien perdu de leur fraîcheur.

L.

PYTHAGORE.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

Landon direx.t

PYTHAGORE.

Ce philosophe jouit d'une très-grande réputation, quoiqu'il n'ait rien écrit et que sa doctrine ait été singulièrement altérée. L'histoire de sa vie est mêlée d'une foule de fables au travers desquelles il est bien difficile de trouver la vérité. Les ennemis du christianisme lui attribuèrent des miracles, dans l'intention de jeter des doutes sur la divinité du Christ; efforts qui n'ont point empêché le triomphe de sa religion sur toutes les opinions des philosophes et sur toutes les conceptions de la sagesse humaine.

Pythagore naquit à Samos, vers l'an 592 avant Jésus-Christ. Il voyagea dans sa jeunesse; il prit dans l'Inde le système de la Métempsycose, répandu chez la plupart des peuples de l'Asie; système approprié aux idées du vulgaire, et qui, en préservant l'ame de l'anéantissement, la fait changer de domaine, la fait survivre à toutes les mutations, la fait passer du corps de l'homme dans celui de la brute. Cette doctrine est encore celle des Banians du Mogol et des Talapoins de Siam. Elle est bien loin d'inspirer la même élévation d'esprit que les idées d'immortalité que nous présente le Christianisme. D'après ses dogmes augustes, l'ame ne se sépare du corps que pour aller expier ses fautes ou pour aller jouir de ré-

compenses éternelles. Toutes les idées grandes et sublimes s'attachent à cette glorieuse immortalité. Le juste est appelé à la contemplation de l'Etre des êtres, à l'étude de ses perfections, et il doit jouir, pendant des siécles sans fin, des merveilles qui se sont dérobées ici bas à son intelligence.

Pythagore reçut des leçons de Phéracide, qui était à la fois poète, astronome et moraliste, et le premier qui ait écrit en prose sur l'immortalité de l'ame et sur la nature des Dieux; car les premiers philosophes écrivirent en vers ainsi que les premiers historiens.

Crotone fut le lieu que Pythagore choisit pour y placer son école. Les uns disent qu'il réforma les mœurs de cette ville corrompue, qu'il détruisit le goût du luxe, des amours illicites, qu'il établit dans toutes les familles la paix, l'innocence et la concorde. D'autres assurent, au contraire, que les Crotoniates l'accablèrent de mauvais traitemens, qu'ils troublèrent la paix de son école, et l'égorgèrent à l'âge de 104 ans.

Lequel de ces récits faut-il croire? Malheureusement celui qui honore le moins les hommes est le plus vraisemblable. En général, ils haïssent la vertu, les lumières excitent leur jalousie, les grands talens leur portent ombrage. L'histoire est partout remplie des malheurs et des persécutions que les génies supérieurs ont eu à essuyer, et de

l'humiliant triomphe de la perversité, de la sottise et de la superstition.

Sa manière d'initier ses disciples à la science était propre à rebuter ceux qui ne se sentaient point un ardent amour pour la sagesse : on leur imposait plusieurs années de silence ; on leur interdisait l'usage des viandes et du vin ; on ne leur permettait que des alimens qui ne pouvaient point troubler les opérations de l'esprit. D'ailleurs la musique et la danse, en donnant au corps un agréable exercice, répandaient sur leurs ames une douce sérénité. L'école de Pythagore ressemblait à un monastère ; mais les principes des disciples étaient bien différens de ceux des moines. Les Pythagoriciens ne se séquestraient du monde, pendant quelques années, que pour y reparaître plus instruits, plus vertueux, plus capables de lui être utiles ; tandis que nos Cénobites se faisaient honneur de rompre entièrement avec la société, et faisaient consister la perfection dans l'indifférence et le mépris pour leurs semblables. Pythagore avait deux modes d'enseignement ; l'un se faisait dans les places, sous les portiques, dans les temples ; l'autre ne se communiquait qu'avec le mystère le plus imposant et le plus propre à subjuguer les imaginations. Un dévouement parfait à la doctrine du maître devait être le résultat d'une instruction aussi habilement dirigée. L'école de ce Sage ne subsista guères néanmoins

que deux siécles après sa mort. Le savant professeur Meyners prétend, dans son Histoire des Sciences chez les Grecs, que cette école s'éteignit par l'effet de la violence, que le mystère dont elle s'environnait la rendit suspecte aux tyrans, et que le zèle des Pythagoriciens pour les droits des peuples leur mérita l'honorable proscription dans laquelle ils furent enveloppés. Cette opinion n'est point appuyée sur des monumens assez authentiques pour mériter une entière confiance. Il est probable que l'école pythagoricienne s'anéantit plutôt par l'éclat de celle de Socrate, agrandie, embellie par l'éloquence de Platon, honorée par le grand nombre d'hommes d'état, de guerriers qui en sortaient; qu'elle dut céder à la popularité du système d'Epicure; et que la doctrine de Zénon, toute sévère qu'elle était, devait être préférée, par les jouissances qu'elle présentait à l'orgueil, à une secte paisible, qui n'offrait que les plaisirs calmes de la contemplation, et qui jetait peu d'éclat au dehors. Il est à remarquer qu'aucun Romain, illustre dans les beaux jours de la littérature, ne parut s'occuper de la doctrine de Pythagore; tandis que celles de Platon, d'Epicure, d'Aristote, furent étendues, embellies par d'habiles écrivains. Ovide est le seul poète latin que nous connaissions qui ait développé le système de la Métempsycose, bien plus favorable à la poésie que le système des Atômes que Lucrèce

eut le malheur de revêtir du charme de ses vers. Il n'y eut point de véritables Pythagoriciens sous les empereurs; il n'y eut que des Eclectiques qui prirent, de Pythagore, de Platon et des autres philosophes, ce qu'ils jugèrent de plus convenable, ce qui s'associait le mieux à leurs systèmes. Appollonius de Thyane n'appartient à la secte pythagoricienne que par quelques idées; l'ensemble de son système est son propre ouvrage. D'ailleurs, sa vie et sa doctrine ont été tellement défigurées qu'on ne sait si cet homme extraordinaire doit être regardé comme un sage ou comme un imposteur.

Dans la courte époque de son existence dans la Grèce, le Pythagoricisme fut illustré par quelques hommes d'un mérite éminent, tels qu'Archytas, géomètre célèbre, homme d'état, excellent citoyen qui servit une patrie ingrate, et eut le courage de ne point se repentir du bien qu'il lui avait fait; et Empédocle, dont l'amour du merveilleux fit un magicien, parce qu'il connaissait les secrets de la nature, et savait tirer un heureux parti de ses connaissances, et qu'il joignait à l'esprit observateur du physicien le génie du poète et le talent du moraliste.

On peut renfermer en peu de mots l'idée que présente la doctrine de Pythagore, d'après les discours conservés par ses disciples. Ce qu'il nous dit sur la musique ne nous apprend rien;

sur la métaphysique, il est obscur comme la plupart des philosophes; en morale, il est clair, précis, il dit des choses excellentes, par la raison qu'il est aussi facile de bien parler sur la morale qu'il est difficile de la bien pratiquer. Ses préceptes sur la santé ne nous sont pas plus utiles que ceux d'Hésiode sur l'agriculture. Il employe souvent des expressions symboliques; mais ses maximes ne sont point des oracles dont il soit impossible de pénétrer le sens. Les *Vers dorés* qu'on lui attribue ne lui appartiennent pas.

L....e

RAPHAËL.

Raphaël pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI

RAPHAEL.

Raphaël est un de ces hommes extraordinaires qui ne peuvent plus rien gagner à être loués. Aucun peintre n'est plus justement célèbre que lui; et l'on semble n'estimer les autres grands maîtres que selon qu'ils ont plus ou moins approché de la perfection de ses ouvrages: ceux mêmes qui le prennent pour modèle ne pensent pas à l'égaler, et l'on ne peut devenir un bon peintre, si l'on ne sent la supériorité de cet homme unique. C'est ainsi que les connaisseurs le jugent; mais Raphaël jouit, entre les plus fameux artistes, d'un genre de gloire qui lui est particulier: son nom a pénétré jusques dans la classe du peuple qui croit que tout ce qui lui semble beau en peinture est de Raphaël; il ne connaît que ce peintre; et, en fait de gloire, la voix du peuple n'est pas aussi indifférente qu'on feint de le penser.

L'histoire de Raphaël n'offre pas, comme celle de tant de grands hommes, quelques-unes de ces vicissitudes malheureuses qui ajoutent à l'intérêt qu'inspire le génie. La fortune le combla de toutes ses faveurs, et la nature l'avait doué de tous les agrémens: une taille avantageuse, une physionomie noble, une éloquence persuasive furent ses moyens de plaire; il eut les vertus les plus douces, les plus aimables; sa candeur, sa modestie, son

désintéressement lui firent des amis de tous ceux qui l'approchèrent. Jamais il ne connut la jalousie; et, malgré ses succès éclatans, il paraît qu'il n'excita guères que celle de Michel-Ange, qui cependant se plut toujours à lui rendre justice. Pour lui, il s'écriait quelquefois: je rends grâce au ciel d'être né dans le siécle de Michel-Ange!

Il ne faut que parcourir les époques de sa vie, malheureusement trop courte, pour juger de l'excellence de ses talens.

Raphaël naquit à Urbin, à 50 lieues de Rome, en 1483. Son père, Jean Sanzio, peintre médiocre, mais doué d'un sens droit, prévit tout ce que son fils pourrait devenir entre des mains habiles : il le plaça sous la direction du Pérugin qui jouissait alors d'une très-grande réputation, et qui n'a guères d'autre titre aujourd'hui, que celui d'avoir été le maître du premier peintre du monde. L'élève fit ce qu'il voyait faire, c'est-à-dire qu'il imita la nature avec exactitude et sécheresse. Ayant bientôt surpassé le Pérugin, il sentit qu'il savait peu de chose encore, et se rendit à Florence où l'attirait la renommée de Michel-Ange et de Léonard de Vinci. La vue de leurs ouvrages lui découvrit une nouvelle route ; leurs querelles mêmes lui furent utiles par les lumières qu'elles répandaient, et il peignit dès-lors dans une manière plus grande, mais loin de celle qu'il devait se former un jour. Il ne faut pas omettre de dire

que la justesse de son esprit lui faisant tirer parti de tout pour ses progrès, la vue des peintures de Masaccio, mort en 1443, et les conseils de Barthélemi de Saint-Marc, excellent coloriste, contribuèrent beaucoup à ce premier changement.

La réputation de Raphaël commençait à s'établir en Italie. Des affaires de famille le rappelèrent à Urbin qu'il enrichit de plusieurs ouvrages; il quitta cette ville pour retourner à Florence où il demeura quatre ans. Il n'en avait que 25, lorsque Bramante, son oncle, architecte de Jules II, persuada à ce pape de choisir Raphaël pour décorer les salles du Vatican. Ce choix fut sans doute regardé dans le temps comme une injustice commise envers les autres peintres de mérite déja employés par le pape. Bramante, qui avait vraisemblablement deviné le génie de son neveu, prévint tous les Grands en sa faveur; et, quoique Raphaël n'eût encore rien fait de très-remarquable, il fut reçu dans la capitale du monde chrétien, comme un homme destiné à rendre aux beaux-arts leur antique splendeur. Si l'on se figure ce jeune peintre placé à la tête de la plus vaste entreprise, entouré de gens intéressés à le rabaisser, et dans un temps où l'art était encore si loin de la perfection, on aura une idée de la force de son talent qui lui fit surmonter tous les obstacles, répondre à l'attente générale et surpasser tous ses rivaux. « Il est probable, dit Raynolds, que c'est

« au bonheur de s'être trouvé dans cette situation « critique et remarquable, que nous sommes re- « devables des magnifiques chef-d'œuvres que nous « possédons de lui. » Son premier ouvrage capital dans le Vatican, est la fresque connue sous le nom de Dispute du Saint-Sacrement. Dans la partie supérieure de ce tableau, on reconnaît encore l'élève du Pérugin ; dans l'autre, il se montra tel qu'il fut dans la suite. L'Ecole d'Athènes, son second morceau, mit le comble à sa gloire ; c'est le chef-d'œuvre du dessin chez les modernes. Dès-lors Raphaël n'enfanta plus que des productions incomparables, qui toutes prouvent que la poésie, l'histoire et les sciences lui étaient presque aussi familières que la peinture. Il ne se reposa pourtant pas sur ses succès, au point de négliger les études ; l'antique fut toujours l'objet de ses méditations, et les beautés de la Chapelle Sixtine dans laquelle Bramante l'introduisit, malgré les défenses de Michel-Ange, élevant tout-à-coup son génie, lui firent prendre un essor qu'il n'avait pas eu jusqu'alors. On peut s'en convaincre à la vue des *Loges*, autre partie du Vatican qu'il peignit après les salles. Mais, dans la suite, le nombre prodigieux de ses occupations, et la complaisance qu'il eut pour le pape de s'occuper d'architecture, ne lui permirent pas d'exécuter, même en partie, les compositions dont il était chargé ; il se contenta d'en faire les dessins, et en confia l'entière exécu-

tion à ses élèves, parmi lesquels Jules-Romain, François Penni, Polidore de Caravage, Perrin del Vaga sont les plus célèbres.

Une grande fortune fut le fruit de tant de travaux : chez lui tout respirait la magnificence d'un prince. Penni avait la direction de sa maison ; elle était sans cesse ouverte à tous ceux qui aimaient ou cultivaient la peinture. Il était lié avec les premiers littérateurs de son siécle ; l'Arioste, Bembo, Castiglione, etc., se félicitaient d'être ses amis, et charmaient ses momens de loisir. Raphaël se faisait un devoir d'aider les artistes dont il connaissait les besoins ; et, bien loin de faire un secret de son savoir, il prodiguait les conseils à ses élèves toujours attentifs, toujours dans l'admiration ; il leur donnait généreusement la plupart de ses dessins, quittait souvent son travail pour surveiller leurs études, et c'était toujours au milieu d'eux qu'on le voyait se promener dans les rues de Rome.

Léon X, en succédant à Jules II, ne fit qu'améliorer le sort de Raphaël ; cependant il nourrissait le desir de quitter Rome. François Ier commençait avec éclat un règne qui, malgré de grands revers, fut pour la France celui des lettres et des arts : il fit proposer au Peintre illustre de venir à sa cour ; Raphaël allait céder à ses instances ; mais les prières de Bramante et de nouveaux bienfaits de Léon X lui ôtèrent sa liberté. C'est

alors qu'il envoya au monarque français un tableau de S. Michel entièrement peint de sa main. Le Prince le paya si magnifiquement que Raphaël se crut obligé, pour s'acquitter, d'en envoyer un second: c'est la fameuse Sainte-Famille. Le roi voulut mettre à cette sublime production un prix encore plus considérable qu'au S. Michel. C'est à l'occasion de cette lutte généreuse que François I lui écrivait que les hommes d'un talent supérieur pouvaient traiter d'égal à égal avec les souverains. Raphaël, touché des bontés du Monarque, conçut alors l'idée de son tableau de la Transfiguration pour en faire hommage à ce juste appréciateur du mérite: c'était vouloir mettre à bout la générosité du Prince. Un autre motif non moins puissant portait Raphaël à se surpasser lui-même dans cet ouvrage: il avait peint les Salles, les Loges du Vatican, la Psyché Farnésine, dessiné ses fameux cartons; il avait achevé une foule d'autres chef-d'œuvres; mais il semblait alors laisser sommeiller son talent; et déja la critique s'exerçait sur ses dernières productions exécutées entièrement par ses élèves. Il voulut imposer silence à ses détracteurs, et entreprit le chef-d'œuvre de l'art. Dans le même temps Michel-Ange donna à Sébastien del' Piombo le dessin d'une Résurrection de Lazarre, dans l'idée d'opposer ce tableau à celui de Raphaël; ce fut un nouveau stimulant pour celui-ci qui dit à ce sujet,

qu'il eût été honteux pour lui de lutter avec Sébastien, mais qu'il était glorieux de se mesurer avec Michel-Ange. On allait jouir enfin d'un ouvrage accompli, lorsque la mort prématurée de Raphaël, le coup le plus terrible pour les arts, ne permit pas que ce tableau sortît parfait des mains de son auteur. Raphaël avait une passion violente pour les femmes; il ne lui était que trop facile de la satisfaire: son mérite l'avait rendu l'objet de toutes les complaisances, et ses amis mêmes ne rougissaient pas de favoriser ses passions: un Cardinal fut obligé, pour avoir de ses ouvrages, de lui permettre, en le logeant dans son palais, d'y instaler la maîtresse qu'il avait alors, et dont l'absence le rendait incapable de tout travail. Le cardinal Bibiane avait voulu, pour l'arracher à la dissipation, lui faire épouser sa nièce; mais Raphaël, qui n'avait consenti à ce mariage que par condescendance, et qui d'ailleurs avait reçu de Léon X l'assurance d'être fait cardinal lui-même, ne se pressait point d'épouser la nièce de son ami, et se livrait auprès de ses maîtresses à la vie la plus voluptueuse. Enfin ses imprudences ruinèrent sa santé, et un dernier excès alluma dans son sang une fièvre continue. La honte l'empêcha d'en découvrir la cause à ses médecins, et leur funeste ignorance rendit sa maladie mortelle. Raphaël sentit sa fin approcher et envisagea la mort avec une résignation chrétienne. Il éloigna de lui la femme qui avait partagé ses

dernières erreurs et lui assura assez de fortune pour la défendre contre de nouvelles séductions. Le nom de tous ses élèves eut place dans son testament. Jules-Romain, François Penni, et un prêtre d'Urbin son parent furent ses principaux légataires. Enfin, le vendredi saint, jour anniversaire de sa naissance, il expira, âgé de 37 ans. Sa mort fut un jour de consternation pour Rome entière; et à ses obsèques où assistèrent tant d'illustres personnages, on exposa la Transfiguration, dans l'état d'imperfection où il l'avait laissée; éloge funèbre bien touchant qui augmenta les regrets de sa perte! il fut enterré, comme il l'avait desiré, dans l'Eglise de Notre-Dame de la Rotonde.

« Raphaël, a dit Mengs, le plus réservé de ses admirateurs, mérite sans contredit le premier rang parmi les plus grands peintres, non parce qu'il a réuni le plus de parties de son art, mais parce qu'il en a possédé les plus essentielles. La peinture a, comme on sait, différentes parties; savoir, le dessin, le clair-obscur, le coloris, l'imitation, la composition et l'idéal. Or Raphaël s'est distingué dans le dessin, la composition et même dans l'idéal; tandis que le Corrège n'a excellé que dans le coloris seul; et que le Titien n'a bien réussi que dans le coloris et dans l'imitation de la nature. On ne peut donc refuser la palme à Raphaël, puisqu'il a possédé les parties les plus importantes et les plus sublimes de son art. »

L.

REMBRANDT.

Rembrandt pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAPOLI

REMBRANDT.

Rembrandt est le peintre le plus extraordinaire de l'école flamande. Son père, riche meunier d'un village voisin de Leyde, le mit au collège, où, malgré la vivacité de son esprit, Rembrandt apprit à peine à lire. Le dessin l'occupa plus que les sciences, et son père, attentif à deviner ses dispositions, le confia à un peintre d'Amsterdam. Au bout de trois ans, il avait pénétré tous les secrets de son art et fait des découvertes qui lui donnèrent dès-lors le caractère original qui le distingue. Il se retira dans le moulin de son père, et ferma son atelier de tous les côtés, à la réserve d'une seule ouverture d'où il tirait une lumière resserrée qu'il dirigeait à son gré; et, ne donnant le plus souvent à ses tableaux qu'un seul point lumineux, il usait de toute la magie du clair-obscur. Son coloris suave, la finesse de sa touche l'ont fait surnommer *le Roi de la Couleur*. Pensée, bon goût, dessin, ordonnance, il a tout sacrifié à cette partie brillante. De vieilles armures, des étoffes délabrées furent ses antiques, c'est ainsi qu'il les nommait. Il ne savait ni l'Histoire ni la Mythologie, et ne voulut jamais apprendre la perspective. En se rendant inimitable, il semble avoir voulu perdre tous ceux qui seraient tentés de l'imiter. Ses portraits surtout sont admirables: comme ils sont lourdement empâtés, et touchés d'une manière

heurtée, il faut les voir d'un peu loin. Il a gravé comme il a peint; ses planches, qui semblent un assemblage de traits insignifians, offrent des masses séduisantes par la vigueur et l'harmonie.

Rembrandt eut une vogue étonnante; il avait l'amour du gain, et ne travailla que pour le satisfaire; tous les moyens lucratifs lui parurent bons; il ne voyait les honnêtes gens que pour en tirer parti, et recherchait, pour son agrément, les gens crapuleux. Il quitta son moulin pour s'établir à Amsterdam, mais il conserva ses vêtemens grossiers et sa bizarrerie. Il avait épousé une jolie paysanne qui lui servait de modèle; aussi avare que lui, elle l'engagea un jour à faire publier sa mort, afin de vendre plus chèrement ses ouvrages; l'expédient réussit, et Rembrandt se moqua ensuite de ceux qu'il avait ainsi trompés. Quoiqu'il n'ait jamais vu l'Italie, quelques-unes de ses gravures sont datées de Venise; mais c'était pour les faire rechercher davantage qu'il y mettait le nom de cette ville. Malgré toutes ces ruses, plusieurs historiens prétendent que le défaut d'ordre le contraignit de faire banqueroute; ressource assez singulière pour un peintre. D'autres assurent, au contraire, qu'il laissa une grande fortune à son fils. Il mourut à Amsterdam en 1674, âgé de 68 ans. La plupart de ses tableaux sont d'une petite dimension, et il a traité peu de sujets d'histoire. Gérard Dow est son élève le plus célèbre.

L.

SCANDERBEG.

N. pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

SCANDERBEG.

Tandis que vers le milieu du quinzième siécle, Amurat second faisait trembler l'Europe; que Mahomet second, son fils et son successeur, mettait fin à l'empire d'Orient, un prince Albanais, que les Turcs regardaient comme un rebelle, cantonné entre les montagnes de l'Epire et la mer Adriatique, luttait seul contre toutes les forces des Ottomans. C'était Georges Castriot, né en 1404, fils de Jean Castriot, prince d'Albanie. A l'âge de neuf ans, Georges et ses trois frères furent livrés à Amurat par leur père, comme un gage de fidélité. Les trois frères moururent empoisonnés. Georges seul trouva grâce devant Amurat qui le fit circoncire et élever dans la religion mahométane. Dès sa jeunesse, sa valeur et sa force extraordinaire lui valurent le commandement de 5,000 hommes de cavalerie, le surnom de *Scanderbeg*, ou *Scanderberg* (Seigneur Alexandre), et la perspective des premières dignités de l'Empire. Scanderbeg se distingua également par la suite dans les guerres d'Europe et d'Asie.

Jean Castriot étant mort en 1432, et l'Albanie étant devenue une province de l'empire Ottoman, Scanderbeg forma le projet de la délivrer : le moment de l'exécuter se présenta en 1443. Il commandait alors l'avant-garde de l'armée envoyée contre

les Hongrois. Il lia une intelligence secrète avec Huniade, régent de Hongrie, et lui promit de se tourner contre les Turcs à la première bataille. Il tint parole, et les Turcs furent vaincus. Pendant le combat, Scanderbeg s'était saisi du premier Secrétaire d'Amurat. Le poignard sur la gorge, il le força de lui expédier les provisions de gouverneur de l'Albanie; ensuite il l'égorgea, lui et tous les Turcs témoins de cette violence. Il partit, dès la nuit même, avec quelques affidés, et arriva promptement devant Croye, capitale de l'Albanie. A la vue des lettres, les portes lui furent ouvertes: il ne fut pas plutôt maître de la citadelle, qu'il abjura la religion mahométane, et se déclara le libérateur de sa patrie. Les Albanais s'empressèrent de le reconnaître pour leur souverain, et, sous sa conduite, ils devinrent invincibles.

Amurat entra dans l'Albanie, à la tête de 100,000 hommes. Deux fois il mit le siége devant Croye, et deux fois il fut obligé de se retirer avec perte. Le chagrin que lui causa ce revers hâta sa mort. Son successeur, Mahomet II, continua la guerre par ses lieutenans, et Croye fut encore en vain deux fois assiégée. Mahomet ne put contenir sa joie à la nouvelle de la mort de Scanderbeg, arrivée en 1467. La liberté de l'Albanie périt avec cet homme extraordinaire, qui serait au rang des héros, si la cruauté n'avait souillé la principale action de sa vie.

M.

DUNOIS.

N. pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE CENTRALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

DUNOIS.

Jean d'Orléans, comte de Dunois et de Longueville, était fils naturel de Louis, duc d'Orléans, et de la Dame de Cany-Dunois; il s'honorait du nom de *Bâtard d'Orléans*, et prétendit l'illustrer. Ennemi constamment redouté des Anglais, sa valeur arrêta leurs progrès; lorsqu'en 1427 il traversa leur camp, et, sous leurs yeux, pénétra dans Montargis qu'ils assiégeaient, les habitans de cette ville, ranimés par sa présence et les secours qu'il leur amenait, forcèrent les Anglais d'abandonner leur entreprise: lors du siége d'Orléans, Dunois courut s'enfermer dans la place, et, par l'exemple de sa constance et les efforts de sa valeur, il soutint le courage des assiégés, jusqu'au moment où Jeanne d'Arc venant se joindre à lui, sauva la ville d'Orléans, et peut-être la France entière. Dunois, devenu le compagnon d'armes et l'un des plus grands admirateurs de la Pucelle, combattit à ses côtés, et partagea sa gloire et ses dangers. Après le supplice de cette femme extraordinaire, il parut chercher à la venger, en poursuivant les Anglais avec une nouvelle ardeur. Il prit Chartres, repoussa le duc de Bedfort de devant Lagny, et eut en partie l'honneur d'avoir chassé les ennemis de la Normandie et de la Guienne. Charles VII reconnaissant, après lui avoir donné le comté de Longue-

ville, l'honora de la charge de Grand-Chambellan et du titre plus flateur encore de *Restaurateur de la patrie.*

Dunois, sous le règne de Louis XI, entra dans la ligue dite *du Bien Public.* On sait que les confédérés, ayant à leur tête le duc de Berry, frère du Roi, déclaraient n'avoir en vue que le rétablissement des loix, le soulagement des peuples, et le bien de l'état, et que, sous ces motifs spécieux, chacun comprenait et cherchait son intérêt particulier. D'après le caractère connu de Dunois, on peut croire, que seul, peut-être, il fut de bonne foi. C'est du moins un hommage que Louis XI parut rendre à ses vertus, en lui conservant son estime.

Né le 23 novembre 1407, Dunois mourut, le 27 novembre 1468, âgé de 61 ans, regretté comme un second Duguesclin, et ayant réuni, comme lui, aux talens d'un grand guerrier les vertus d'un bon citoyen.

M.

SCIPION L'AFRICAIN.

NAPOLI

Landon direx.t

P. C. SCIPION.

Aucune famille romaine ne fut plus illustre que celle des *Cornéliens;* et Scipion peut être considéré comme le plus grand homme qu'ait produit la république.

Publius Cornelius Scipion, le premier des deux *Africains*, était fils de P. C. Scipion, et neveu de Cneïus Cornelius. Il n'avait que 17 ans, et servait pour la première fois dans l'armée que son père commandait, lorsqu'à la malheureuse journée du Tésin, il lui sauva la vie. Deux années après, simple tribun, il empêcha la jeunesse romaine, épouvantée par le désastre de Cannes, de se retirer, comme elle en avait le dessein, dans quelque pays étranger. « Scipion apprit, dit Vertot, que des officiers qui étaient des premières maisons de Rome, et la seule ressource de la république, s'étant assemblés chez un certain Metellus, et désespérant du salut de l'état, faisaient dessein de s'embarquer au premier port, et d'abandonner l'Italie. Un si indigne complot excita toute son indignation : il résolut de s'y opposer au péril même de sa vie; et, se tournant vers d'autres officiers qui se trouvèrent chez lui : « Que ceux, leur dit-il, à qui le salut « de Rome est cher, me suivent. » Il sort, va droit dans la maison où se tenait le conseil; il

y entre, et mettant l'épée à la main : « Je jure, « dit-il, que je n'abandonnerai jamais la répu- « blique, et que je ne souffrirai point qu'aucun « de nos concitoyens l'abandonne. » Et s'adressant ensuite à Metellus : « Il faut, lui dit-il, que « toi et ceux qui sont ici, fassiez les mêmes ser- « mens, ou je vous tuerai tous. » Les menaces, le feu et la colère qu'il avait dans les yeux, son zèle pour la patrie, son courage, son intrépidité, tout cela leur fit faire sur le champ les mêmes sermens. » C'est ainsi, comme le dit le même Historien, que Scipion sauva l'Italie entière.

Scipion fut ensuite nommé Edile par le suffrage unanime du peuple, malgré l'opposition des Tribuns. Il n'avait alors que 21 ans, et les loix exigeaient que, pour remplir cette charge, l'on en eût 27 accomplis.

Le père et l'oncle de Scipion avaient succombé en Espagne sous l'ascendant que prirent, au commencement de la seconde guerre punique, les armes carthaginoises. Scipion fut choisi pour venger leur mort, et pour conserver à Rome une de ses plus importantes provinces. Prenant, à l'âge de 24 ans, le commandement d'une armée battue, il la conduisit de succès en succès. Un seul jour lui suffit pour s'emparer de la forte place de Carthagène. C'est après ce siége qu'il rendit à un prince espagnol son épouse, femme d'une rare beauté, que ses soldats lui avaient

amenée, comme la plus précieuse part du butin fait dans la place.

Fort de l'amour de ses soldats, de la discipline sévère qu'il leur faisait observer, et des alliés que ses vertus acquéraient au peuple romain, Scipion battit Asdrubal et Magon, frères d'Annibal, et Asdrubal, fils de Giscon. Au milieu de ses nombreuses et éclatantes victoires, il refusa le titre de roi que les Espagnols, transportés de reconnaissance et d'admiration, voulaient lui décerner.

Scipion passa ensuite en Afrique, mais non pas encore les armes à la main. Le motif apparent de son voyage était de retenir, dans l'alliance des Romains, Syphax, roi Numide, que les Carthaginois tentaient d'entraîner dans leur parti. Scipion réussit dans cette entreprise; mais il retira de son voyage un avantage encore plus grand, en prenant des notions exactes sur cette partie de l'Afrique où il se proposait dès-lors de transporter la guerre.

De retour en Espagne, il fut atteint d'une maladie assez grave pour que ses soldats et les alliés le crussent mort. Les soldats se mutinèrent, les alliés abandonnèrent la cause des Romains; mais le rétablissement de Scipion, et les mesures qu'il prit firent tout rentrer dans l'ordre et rétablirent la confiance.

L'an de Rome 547, Scipion, nommé consul,

exécuta le projet hardi d'attaquer Carthage sur son propre territoire, malgré l'avis de ce Fabius, surnommé *le Temporiseur*, qui avait sauvé Rome en arrêtant les progrès d'Annibal. Le premier exploit de Scipion en Afrique fut la défaite d'Asdrubal, fils de Giscon, et de Syphax, qui ayant épousé la fille d'Asdrubal, combattait alors pour les Carthaginois. Ceux-ci, remplis de terreur, rappelèrent Annibal au secours de leur ville. Il quitta, en pleurant, l'Italie, théâtre de ses nombreuses victoires, et commença par proposer la paix à Scipion. Les conférences de ces deux illustres rivaux n'ayant eu aucun résultat favorable, ils en vinrent à une bataille : elle se donna dans la plaine de Zama. Malgré la profonde science d'Annibal, et ses dispositions, admirées de son ennemi même, les Romains, guidés par Scipion, obtinrent une victoire complète qui termina la seconde guerre punique. Les Carthaginois perdirent vingt mille hommes dans l'action, et on leur fit un pareil nombre de prisonniers.

Après avoir ainsi dompté une puissance qui avait menacé l'existence même de Rome, Scipion, décoré du surnom d'*Africain*, obtint les honneurs du triomphe. Il fut censeur l'an 553 de la fondation de Rome, et en 558 nommé consul pour la seconde fois. Il donna ensuite deux preuves remarquables de la générosité de

son caractère et de son amour pour la patrie. Il condamna hautement l'acharnement avec lequel ses concitoyens poursuivaient Annibal, alors peu redoutable pour eux; et il voulut bien accompagner, en qualité de lieutenant, son frère Lucius Cornelius, dans la guerre contre Antiochus. C'est pendant cette campagne qu'Antiochus ayant renvoyé à Scipion son fils qu'il avait fait prisonnier, en reçut, comme témoignage d'estime et de reconnaissance, le conseil de faire promptement la paix avec les Romains.

A son retour, Scipion, dont la gloire et les services semblaient importuner le peuple, fut accusé de corruption. Il ne répondit que par ces paroles mémorables : « Romains, c'est à pareil jour que j'ai vaincu Annibal; venez au « Capitole avec moi rendre grâces aux Dieux « immortels. » Tout le peuple lui applaudit et marcha sur ses pas; mais ce moment de triomphe fut court. Les accusations, les soupçons se renouvelèrent, et Scipion crut devoir acheter la tranquillité par une espèce d'exil volontaire. Il se retira à Literne, bien résolu d'y terminer ses jours, et s'écriant avec amertume : « Ingrate « patrie, tu n'auras pas même mes ossemens. » Il mourut en effet dans le lieu de sa retraite, l'an de Rome 569, 180 ans avant J. C., et à peu près dans le temps où Annibal, loin de Carthage, terminait ses jours par le poison.

Aux éloges unanimes que l'on a donnés à Scipion dans tous les âges, on n'a jamais mêlé qu'un seul reproche ; celui d'avoir trompé ses soldats, en leur faisant croire qu'il avait un commerce direct avec la Divinité. Encore, avant de le condamner, faudrait-il savoir si ce trait de politique ne lui avait pas été quelquefois commandé par les circonstances, et s'il ne l'avait pas jugé indispensable à l'accomplissement des desseins qu'il forma pour la gloire de Rome.

D. D.

SALUSTE.

NAPOLI

Landon direxf

SALUSTE.

Si Saluste n'avait été qu'homme public, sa réputation serait odieuse; il fut un grand écrivain, et les talens de l'Historien couvrent les excès du Proconsul. Son siécle lui offrit de grands événemens, il sut les peindre : d'habiles politiques, il dévoila leurs secrets; d'odieux scélérats, il devina leurs pensées; des hommes éloquens, il sut les faire parler d'une manière digne d'eux.

Sa Conjuration de Catilina est regardée généralement comme un chef-d'œuvre; le but en est parfaitement exposé; les caractères en sont bien peints; la narration en est vive et rapide. Il faut observer néanmoins que cette histoire commence par des lieux communs de morale qui sont étrangers au sujet; mais les portraits de Catilina, de Sempronia; les parallèles de César et de Caton ne laissent rien à desirer. Quoique ennemi de Cicéron, il ne cherche point à ravir à cet excellent citoyen la gloire d'avoir retardé de quelques jours la perte de la liberté romaine. L'histoire de la guerre de Jugurtha offre un tableau intéressant de la corruption de Rome, où tout était devenu vénal, où l'on accordait à prix d'or l'impunité aux citoyens comme aux étrangers, et une peinture très-animée des dissentions entre le peuple et le sénat. Que de force dans la Harangue de Mummius! Quelle

vigueur de caractère, quelle véhémence de passion dans celle de ce fier Marius, qui regardait la vengeance comme le fruit le plus doux de ses triomphes ! Saluste avait fait une histoire générale de son temps dont on doit infiniment regretter la perte. Le président Desbrosses en a recueilli, à force de soins, le fragment précieux qui renferme la Guerre Servile. Ce célèbre Historien naquit, à Amiterne, l'an de Rome 669, sous les consulats de Cinna et de Carbon. Il parut d'abord dédaigner les emplois publics et s'abandonner entièrement aux charmes de l'étude, mais l'ambition prit le dessus ; il brigua quelque temps les charges sans succès, ses mœurs dépravées semblaient l'en rendre indigne ; car cet écrivain, qui parle sans cesse de vertu, était d'une extrême corruption. Des ressentimens personnels le rendirent l'adversaire de Milon et de Cicéron. Ses déréglemens le firent expulser du Sénat ; il chercha un asile dans les Gaules près de César, qui n'était point délicat sur le choix de ses amis et de ses protégés, et qui lui fit avoir la questure, et, après la guerre d'Afrique, le gouvernement de Numidie, où Saluste, hypocrite détracteur du luxe, acquit d'immenses richesses. De retour à Rome, il composa les ouvrages qui ont assuré sa réputation, et ont couvert, sous quelques rapports, les vices de sa conduite. Il mourut âgé de 40 ans.

Les qualités dominantes de son style sont la force et la précision.

L....e

SOLON.

NAPOLI

London direct

SOLON.

L'Attique était partagée en plusieurs factions; le pouvoir souverain venait de passer entre les mains des riches; neuf Archontes qui dirigeaient la république, s'ils ne gardaient point assez longtemps leurs charges pour en abuser, les gardaient aussi trop peu pour rendre à l'état sa tranquillité. Chacun demandait un gouvernement à son choix; les pauvres étaient pour la démocratie, les riches pour l'oligarchie, les commerçans pour un gouvernement mixte. Dracon, choisi pour réformer la législation, fait un nouveau code de loix; à sa mort, les factions se réveillent avec une nouvelle fureur; alors parut Solon, l'un des sept Sages de la Grèce, fils d'Exécestide; il naquit à Athènes, la trente-cinquième olympiade, vers l'an 639 avant Jésus-Christ. Après une étude profonde de la philosophie et de la politique, il voyagea dans toute la Grèce. A son retour, le peuple, fatigué de dissentions, tourna les yeux sur lui, et, d'un consentement unanime, il fut nommé archonte et législateur souverain. Dracon avait mis dans ses loix l'empreinte de son caractère; sévères comme ses mœurs, elles avaient excité les murmures des citoyens. Solon profita de son pouvoir, les revit, en conserva quelques-unes, abolit les autres, ou plutôt les adoucit et les rendit convenables au

caractère des Athéniens. Occupé d'abord du gouvernement populaire, il partagea le peuple en quatre tribus; les trois premières, composées des citoyens aisés, avaient seules droit aux charges et aux dignités; la dernière, qui renfermait tous les pauvres et les artisans, n'avait que le droit d'opiner, d'accord avec les premières, dans les assemblées du peuple. Pour guider une foule naturellement volage, Solon établit un Sénat composé de quarante personnes tirées des quatre tribus de la nation, et qui en étaient comme les députés et les représentans. Il laissa les principales magistratures électives comme elles l'étaient avant lui, et décida que, tous les ans, le sort ordonnerait des autres. L'Aréopage, ce tribunal dont la justice, l'intégrité, les lumières et l'ancienneté attiraient l'estime, la confiance et l'amour des peuples, dut à Solon de nouveaux droits. Le maintien des loix fut commis à sa surveillance; il devait rappeler le peuple aux principes de la constitution, et les particuliers aux règles de la bienséance et du devoir; il veillait sur les arts et les manufactures; demandait à chaque citoyen compte de sa conduite, de la manière dont il gagnait sa vie, et faisait punir ceux qui ne travaillaient point. Solon modéra le luxe, abolit plusieurs usages superstitieux, permit aux Athéniens d'instituer tel héritier qu'ils voudraient, pourvu qu'ils n'eussent point d'enfans. On remarque surtout sa grande

sagesse dans l'attention qu'il mit à bien faire élever la jeunesse; le moment de recevoir des leçons publiques, les qualités, le choix des maîtres, tout fut réglé. Il fit honorer, par des oraisons funèbres, les citoyens morts au service de l'état; il punit par l'infamie ceux qui avaient consumé leur patrimoine en vaines dépenses, qui avaient refusé de porter les armes pour la patrie, ou de nourrir leur père et leur mère. Il ne fit point de loi contre le parricide, parce qu'il ne croyait pas que ce crime pût exister. Tels furent les sages règlemens de Solon, regardés à Athènes comme des oracles, et par tous les peuples comme des modèles.

Les Athéniens, après avoir essuyé plusieurs pertes, en voulant reprendre Salamine qui leur appartenait, sur les Mégariens qui en avaient la possession, avaient défendu, sous peine de mort, qu'on parlât de la recouvrer; Solon, qui sentait de quelle importance cette île pouvait être pour son pays, employa la ruse pour parvenir à son but. Il contrefait le fou, s'avance en désordre dans la place publique, répète d'abord quelques vers de sa façon, et finit par insinuer aux Athéniens de prendre les armes. Les esprits s'animent, une armée se lève; on marche à Salamine, et l'île est reconquise. Solon avait exigé des Athéniens qu'ils s'engageassent par serment à observer les loix pendant un siécle; songeant alors que le temps seul pouvait consolider son ouvrage, et desirant

se soustraire aux importunités de tous ceux qui venaient se plaindre et le prier d'interpréter les loix en leur faveur, il demanda la permission de s'absenter pendant dix ans. Il partit, parcourut l'Egypte, fréquenta les prêtres du pays, étudia les mœurs et les coutumes; vit la Crète; s'arrêta à la cour de Crésus, roi de Lydie, qui voulut l'éblouir par une vaine magnificence dont le Sage le fit rougir. De retour dans sa patrie, il la trouva livrée de nouveau à ses anciennes dissentions. Accueilli avec joie et distinction, il essaye de profiter de la bonne volonté qu'on lui montre, et se croit secondé par Pisistrate qui, sous l'apparence d'apaiser les factions qui se déchiraient, couvrait le desir de s'emparer de l'autorité. Le peuple, séduit par sa nouvelle idole, se laisse aveugler sur les chaînes qu'on lui prépare, et Pisistrate obtient des gardes pour veiller à sa sûreté. Solon ne survécut pas longtemps à l'asservissement de sa patrie; il s'exila volontairement, et mourut l'an 559 avant Jésus-Christ, à l'âge de 80 ans.

B. A.

SOPHOCLE.

NAPOLI

Landon direxf

SOPHOCLE.

Thespis créa la tragédie grecque ; mais tous les efforts des érudits n'ont pu nous apprendre quelle forme il lui donna. Né avec un esprit ardent, un caractère mâle, une ame susceptible d'enthousiasme, Eschyle agrandit la scène, excita la terreur, l'effroi, la pitié. Le génie l'inspira souvent, mais le goût ne l'éclaira point; il se distingua, comme le dit Longin, par des pensées hardies, par des images nobles et héroïques; mais, pour vouloir trop s'élever, il s'exposa à de terribles chutes. Sophocle porta la tragédie au plus haut degré de perfection; il fit cent vingt pièces selon les uns, quatre-vingts seulement selon les autres. Le plus petit de ces deux nombres est prodigieux; et, malgré nos ressources, la facilité d'emprunter et d'imiter, la fécondité des modernes ne peut être comparée avec celle des Grecs qui avaient tout à créer et à inventer. Sept seulement sont parvenues jusqu'à nous. On ne peut jeter ici qu'un coup-d'œil rapide sur des chef-d'œuvres, objets de l'admiration de tous les siécles savans. L'Œdipe roi offre un des sujets les plus pathétiques de l'ancien théâtre. Un prince qui devient parricide, incestueux par l'effet de la fatalité, et qui, sans être coupable, se trouve en un instant l'objet de l'exécration universelle, qui reconnaît avec horreur sa mère dans son épouse, ses frères

dans ses enfans, devait exciter la terreur et la pitié dans l'ame de tous les Grecs. Le sombre coloris des tableaux, la vérité des sentimens, la terrible obscurité des oracles, les expressions profondes du désespoir répandent sur cette pièce un intérêt que la différence de religion et de mœurs ne peut détruire. Voltaire, à 19 ans, eut la noble audace de s'emparer d'un sujet où avait échoué le génie de Corneille et eut le bonheur de réussir. L'Electre de Sophocle nous intéresse en nous faisant frémir ; elle nous offre un affreux parricide que le fanatisme des anciens transformait en acte de piété. Quelles beautés simples et touchantes dans la scène entre les deux sœurs qui vont déposer des présens sur la tombe de leur père! Avec quel art le poète s'efforce de rendre Clytemnestre odieuse, pour affaiblir l'impression d'horreur que doit produire le crime de ses enfans. Deux poètes français, Crébillon et Voltaire, ont transporté ce sujet sur notre scène. L'un s'est emparé des beautés mâles et énergiques du poète grec, et non de son heureuse simplicité ; l'autre, moins nerveux peut-être, a su se rapprocher davantage du goût de la scène antique. Dans Philoctète, le théâtre est rempli, l'attention est captivée par trois acteurs seulement. Que les plaintes du héros malheureux sont éloquentes ! Mais le génie de Sophocle revit dans un des beaux épisodes du Télémaque. L'Antigone est la seule pièce de ce grand tragique où l'Amour joue un rôle : il ajoute à l'in-

térêt du sujet, sans rien ôter à l'unité d'action ; et quelle action plus simple que celle de femmes pieuses qui bravent un tyran, pour rendre à leurs frères les honneurs de la sépulture! Sophocle n'eut point la douleur de survivre à son génie en survivant à l'affection de ses enfans, et son Œdipe à Colonne fut la plus belle vengeance qu'il put tirer de fils ingrats.

Tel Sophocle à cent ans charmait encor Athènes,
Tel bouillonnait encor son vieux sang dans ses veines. CORNEILLE.

Le caractère distinctif de ce grand tragique est la majesté et la simplicité ; il l'emporte sous ce rapport sur Euripide qui lui est supérieur dans le pathétique des sentimens et dans le langage des passions : l'un semble ne prendre que la nature pour guide, l'autre y joint les ressources de l'art ; le premier ne paraît point s'être proposé de but moral, le second veut à la fois plaire et instruire. Sophocle a tout pris dans l'étude des hommes ; Euripide a consulté les livres et les leçons des philosophes ; le premier était fait pour peindre les rois avec la fierté, l'orgueil du despotisme ; le second, par le caractère de son éloquence, semblait se rapprocher davantage du génie des républiques. Sophocle soumet toujours le génie à la raison ; Euripide rend quelquefois le jugement et le goût esclave de l'imagination. Tous deux essuyèrent des injustices, ne jouirent point entièrement de leur gloire, et lais-

sèrent à la postérité le soin d'apprécier l'étendue de leur mérite.

Les poètes anciens ont beaucoup loué Sophocle, et son éloge se trouve plus souvent dans leurs vers que celui d'Euripide, soit parce qu'ils le croyent plus parfait, soit parce que l'état où il avait trouvé l'art dramatique l'en fit regarder comme un second créateur. Un des plus célèbres critiques grecs, Longin ne prononce point entre ces deux grands maîtres de la scène; il représente Euripide comme très-heureux dans le choix des grandes images; mais il ajoute que Sophocle ne lui cède point, comme l'on peut s'en convaincre par la description d'Œdipe mourant, par celle d'Achille se montrant sur son tombeau à l'instant où les Grecs sont prêts à lever l'ancre. Dans ce dernier morceau, il lui préfère Simonide.

Le goût des lettres n'absorba point l'activité de Sophocle: il fut intrépide guerrier, mais plus soldat que capitaine. Périclès ne vit en lui que le brave qui sait affronter la mort, et non l'homme capable d'y conduire habilement les autres: il fut son collégue dans la magistrature; mais le Poète a laissé une réputation sans tache, tandis que le Général paraît avoir mérité des reproches légitimes.

L...e

TITE-LIVE.

NAPOLI

Landon direx.t

TITE-LIVE.

Il fallait un grand peintre pour tracer l'origine, l'élévation, les succès prodigieux d'un peuple qui parvient à commander au reste du monde. Quel phénomène qu'une ville d'abord composée de quelques transfuges, où les crimes trouvent l'impunité, dont l'alliance est méprisée par ses voisins, dont les habitans n'obtiennent des femmes que par la ruse et la violence, et qui, par l'heureuse influence d'une constitution propre à développer tous les talens, offre en six siécles plus d'hommes illustres, plus de grands caractères que toutes les autres nations réunies dans l'ensemble de leur existence!

Rome ne pouvait subsister sans de violens orages. Les loix de Numa avaient été faites pour une monarchie, elles devinrent presque inutiles lorsque la république s'éleva; une aristocratie plus exigeante, plus insupportable que la royauté en avait pris la place; le peuple opprimé se choisit des défenseurs, et le tribunat protégea la liberté au milieu des dissentions, et, tantôt par l'ascendant de la parole, tantôt par les menaces, les séditions, empêcha Rome de devenir l'esclave d'une noblesse qui ne voyait dans la paix, dans la guerre, dans tous les événemens intérieurs ou étrangers, que les moyens de maintenir ou d'accroître ses prérogatives.

Tite-Live ne trouva d'autres secours que des

Annales informes, que d'insipides Chroniques; il y puisa des faits qu'il embellit du charme de son éloquence. Sa narration est riche, abondante et variée; elle prend la couleur qui convient aux événemens qu'il rappelle, aux passions qu'il peint, et aux caractères qu'il trace. Raconte-t-il le combat des Horaces et des Curiaces, on croit être sur le champ de bataille; nous offre-t-il Rome prête à succomber sous les armes gauloises, il nous fait partager la reconnaissance, l'admiration des Romains pour Camille, et nous attendrit sur la destinée de Manlius; fait-il triompher Marcellus des Syracusains, il ennoblit cet heureux vainqueur, en le faisant pleurer sur les désastres de cette capitale de la Sicile. Avec quelle richesse d'expression il nous peint Annibal franchissant les Alpes! Quelle majesté il prête aux conférences du Héros africain avec le magnanime Scipion! Il a toutes les formes de l'éloquence, il possède toutes les richesses de l'élocution, il réunit toutes les qualités du grand historien. Malheureusement il ne nous reste qu'une petite partie du vaste édifice qu'il éleva à la gloire de Rome, et il nous manque des morceaux du plus grand intérêt: nous ne possédons point celui où il peignait la conjuration des Gracques; nous n'avons ni la guerre Servile où le désespoir rendit des esclaves si grands, ni celle entre César et Pompée qui décida du destin du monde. Il est certain que Tite-Live n'était point favorable au vainqueur,

puisqu'Auguste l'appelait Pompeïen ; preuve qu'il était bien exempt du blâme que Machiavel jette sur les Panégyristes du Dictateur.

« Ceux qui ont loué César, dit-il, étaient des « juges corrompus par sa prospérité même, et « effrayés d'une puissance perpétuée dans une fa- « mille qui ne leur permettait pas de s'expliquer « librement. Veut-on savoir ce que ces écrivains « en eussent dit s'ils avaient été libres ? Qu'on lise « ce qu'ils ont écrit de Catilina. César est d'autant « plus digne d'exécration que celui qui exécute est « plus coupable que celui qui projette. Qu'on voye « surtout les éloges prodigués à Brutus ; ne pouvant « flétrir le Tyran dont ils redoutent la puissance, « ils célèbrent son ennemi. »

Tite-Live n'est point aussi grand philosophe qu'il est bon écrivain ; enthousiaste de la puissance de Rome, toutes ses conquêtes lui paraissent légitimes ; à ses yeux les tyrans du monde en sont presque les bienfaiteurs. On ne lui reprochera point les prodiges qu'il raconte ; ce sont des traditions populaires qu'il expose et qu'il ne se permet point de discuter. Ses opinions politiques sont faciles à saisir ; il se montre le partisan déclaré du Sénat, et l'adversaire des Plébeïens : en cela différent de Saluste qui relève avec complaisance les vices et les excès des nobles, et qui n'est jamais plus éloquent que lorsqu'il fait éclater le ressentiment des tribuns contre l'orgueil des grandes familles.

On n'a aucun détail sur la vie de cet illustre historien : tout ce qu'on sait de certain, c'est qu'il naquit à Padoue 28 ans avant l'ère chrétienne. Il ne fut ni guerrier ni homme public. La première de ces qualités lui eût cependant beaucoup servi pour la composition d'une histoire où il a sans cesse des combats à décrire. Sa réputation lui attira l'honorable visite d'un étranger qui vint de Cadix exprès pour lui témoigner son admiration, et qui, après avoir satisfait sa louable curiosité, retourna dans son pays comme s'il ne lui restait plus rien à voir. Singulier spectacle, dit S. Jérôme, que celui d'un homme qui cherche dans Rome autre chose que Rome même. Il ne nous reste que trente-cinq livres de son histoire qui en contenait cent quarante. Jean Freinshemius, savant allemand du dix-septième siécle, a essayé de remplir, par des suppléments, cette immense lacune. On doit savoir gré à cet homme laborieux d'un travail utile ; mais placer du latin moderne à côté du plus beau latin de l'antiquité, c'est élever un bâtiment de brique près d'un palais de marbre.

Sous le rapport de la grandeur du sujet, de la majesté du style, Tite-Live peut être comparé à Hérodote ; mais il a plus de force, de coloris, et de véritable éloquence.

L....e

VIDA.

E. del.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

VIDA.

Vida naquit à Crémone, en 1470. Il cultiva d'abord les muses dans le silence du cloître. Son poème de la Christiade le fit connaître de Léon X qui, au sein d'une vie voluptueuse, protégeait les lettres, les arts, et s'entourait de tous les talens. Quoique la langue italienne fût aussi riche qu'harmonieuse, aussi poétique, aussi flexible que les plus belles langues de l'antiquité, Vida lui préféra celle de Virgile et d'Horace. Les poètes latins possédaient beaucoup mieux la langue d'Homère et de Démosthènes que nous ne possédons la leur; néanmoins aucun d'eux ne hasarda d'écrire en grec. L'ouvrage le plus considérable de Vida est sa poétique. On y sent la chaleur de l'enthousiasme qui animait l'auteur. Pour lui le poète est un être divin; il veut que tous les plaisirs innocens embellissent son enfance; que toutes les peines, que toutes les contradictions fuyent son heureux asile; il trace le plan d'éducation qu'il doit recevoir, plan plus beau que facile à exécuter. Vida semblait ne point douter que l'on n'élève point un enfant pour en faire un poète, que les plus célèbres écrivains qui ayent charmé les peuples, et agrandi le domaine de l'imagination ont cultivé leurs talens en dépit de la fortune, des obstacles de toute espèce, et même de l'autorité paternelle.

En traçant les règles des diverses parties d'un poème, Vida joint l'exemple au précepte ; en donnant une leçon, il fait un tableau.

Il fit un poème sur les Echecs, la plus ancienne des ressources contre l'ennui, et le premier des plaisirs insipides ; on ne le lit guères maintenant. Il en fit un autre sur les Vers à soie, où l'on trouve de la poésie, des morceaux pleins de grâces et de douceur. La poétique de Vida offre plus de beautés de détail et moins de véritables préceptes que celle d'Horace. Le célèbre lyrique ancien parle de la poésie sans chaleur, sans enthousiasme ; il a jeté des torrens de feu dans ses belles odes ; il consacre seulement au genre didactique les fruits d'une raison calme et d'un goût éclairé : le poète moderne semble vouloir prouver, par la chaleur de ses leçons, qu'il était capable d'y joindre de magnifiques exemples.

On sait peu de choses sur sa vie ; élevé à l'épiscopat, il remplit son ministère avec dignité, il ne sacrifia point ses devoirs aux Muses, et ne leur rendit plus ou un culte compatible avec ses respectables fonctions.

L'abbé Le Batteux a traduit sa Poétique, et l'a joint à celles d'Aristote, d'Horace et de Boileau.

L...e

VA 1
251988

233.
B.
17.